DE

L'AMADIS DE GAULE

ET

DE SON INFLUENCE

SUR LES MŒURS ET LA LITTÉRATURE AU XVI[e] ET AU XVII[e] SIÈCLE

AVEC UNE NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

DU MÊME AUTEUR :

Histoire de la littérature espagnole, depuis son origine jusqu'à nos jours. Deuxième édition. Paris, 1863, Delagrave et Cie, 2 vol. in-8°.

Cet ouvrage, qui renferme de nombreux morceaux traduits, donne pour la première fois en français une vue d'ensemble de la littérature espagnole.

Les Troubadours et leur influence sur la littérature du midi de l'Europe, avec des extraits et des pièces rares ou inédites. Troisième édition. Paris, 1867, Didier et Cie, 1 vol. in-8°.

Œuvres dramatiques de Lope de Vega, traduites de l'espagnol (comprenant un choix de drames et de comédies). Paris, 1867, Didier et Cie, 2 vol. in-8°.

Typographie Firmin-Didot. — Mesnil (Eure).

DE

L'AMADIS DE GAULE

ET

DE SON INFLUENCE

Sur les mœurs et la littérature au XVI[e] et au XVII[e] siècle

AVEC UNE NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

PAR M. EUGÈNE BARET

INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS
ASSOCIÉ ÉTRANGER DE L'ACADÉMIE D'HISTOIRE DE MADRID

DEUXIÈME ÉDITION
REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT FRÈRES, FILS ET C[ie]
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1873

PRÉFACE

DE LA DEUXIÈME ÉDITION.

Depuis la publication de la première édition de cet ouvrage, j'ai pu constater que les conclusions en étaient généralement adoptées dans le monde savant. J'ai été surtout flatté de l'adhésion de l'un des hommes les plus compétents en Europe sur ces difficiles matières, don Pascual de Gayangos. Dans le *Discours préliminaire* qu'il a placé en tête de l'édition de l'*Amadis de Gaule,* qui fait partie de la Bibliothèque Rivadeneyra, M. de Gayangos me fait l'honneur de se conformer entièrement à mon opinion, touchant la question si controversée de l'existence d'une version espagnole antérieure à la rédaction de Vasco de Lobeira, et reproduit intégralement mon argumentation dont il veut bien reconnaître la force.

Je n'ai pas trouvé le même crédit auprès de

M. de Varnhagen. Dans l'ouvrage qu'il a publié l'année dernière (1), M. de Varnhagen continue à réclamer au profit du Portugal l'honneur d'avoir inventé le roman d'*Amadis*. Il affecte de ne répondre qu'à M. de Gayangos, mais il a eu certainement mon livre sous les yeux, et un chapitre de ce livre a précisément pour but de dénier au Portugal et d'attribuer à l'Espagne l'honneur revendiqué par M. de Varnhagen.

Entre M. de Varnhagen et moi, la question se réduit à savoir quel est cet infant de Portugal qui eut la fantaisie de demander à Vasco de Lobeira de modifier l'histoire de Briolanie. Pour le besoin de sa cause, M. de Varnhagen, abusant de ce nom d'Alfonse, si souvent répété dans l'histoire du Portugal, affirme que ce prince n'est autre que l'héritier du roi Diniz, Alphonse IV, surnommé *El Bravo*, qui monta sur le trône en 1385. Mais ceci est une pure hypothèse qu'il s'agirait d'abord de démontrer. Il est vrai qu'à la faveur de cette hypothèse M. de Varnhagen peut faire remonter jusqu'au commencement du quatorzième siècle l'existence de Vasco de Lobeira, et par consé-

(1) *Da litteratura dos livros de Cavallarias*, por F. A. de Varnhagen; Vienna, 1872, in-16.

quent la composition de l'*Amadis* portugais. Mais alors M. de Varnhagen se trouve en contradiction avec le témoignage si formel et si digne d'autorité du chroniqueur Gomez Eannes de Azurara, qui fait vivre Vasco de Lobeira à la cour de Jean Ier, — de Nunez de Liaõ, qui le fait armer chevalier, en 1385, par ce même roi Jean Ier, de Diego Machado Barbosa, qui se range à l'opinion de Nunez de Liaõ, de Walter Scott, de Ticknor, etc., etc.

En second lieu, M. de Varnhagen estime que, des deux sonnets qui figurent dans le recueil d'Antonio Ferreira, l'un a pour auteur le même prince Alfonse, successeur du roi Diniz, l'autre Vasco de Lobeira lui-même. Mais intervient alors le témoignage du propre fils de Ferreira, lequel déclare formellement que ces deux sonnets sont l'ouvrage de son père, qui s'amusa à les composer en ancien portugais sous les noms de dom Affonso et de Vasco de Lobeira. Une hypothèse encore plus hardie tire M. de Varnhagen de cette difficulté. Il suppose que Ferreira le père « a découvert ces sonnets dans un manuscrit de l'*Amadis* et *les a copiés de sa main,* d'où sera venue l'erreur du fils ». Mais sans nous arrêter à faire

ressortir ce qu'il y a de puéril dans cette hypothèse, nous demanderons à M. de Varnhagen comment il pourrait établir que la forme du sonnet fût usitée en Portugal avant 1325, alors que Pétrarque n'était imité en Castille et en Aragon qu'au milieu du quinzième siècle, par Ausias March et par Francisco Imperial. De plus, il suffit de lire les deux sonnets pour s'apercevoir que, par le tour affecté qui les caractérise, ils ne peuvent pas, surtout le second, appartenir à une époque aussi reculée que le commencement du quatorzième siècle. Ils s'adaptent parfaitement, au contraire, au temps et au style d'Antonio Ferreira (1528-1569), lequel, postérieur à la Renaissance, connaissait l'antiquité, et mérita d'être appelé l'*Horace portugais*. Le lecteur trouvera dans le corps de cet ouvrage le premier de ces sonnets. Voici le texte et la traduction du second :

RESPOSTA

DE DOM VASCO DE LOBEYRA.

Vinha Amor pelo campo trebelhando,
Com sa fremosa madre e sas donzellas;
El rindo, e cheio de ledice entre ellas,
Já do arco e das setas non curando.

Br'olanja hi a sazon s'ia pensando,
Na gran coita qu'clla ha, e vendo aquellas
Setas d'Amor, filha en sa mão ũa dellas,
E mete ã no arco, e vay-se andando.

Des hi volvendo o rosto hu Amor s'ia,
E disse : Ay traidor que m'as falido!
Eu prenderei de ti crua vendita!

Largou a mão : quedou Amor ferido;
E, catando a sa seta, endoadó grita :
Ai! mercè a Br'olanja... que fugia...

« L'Amour allait s'ébattant dans la campagne, avec sa charmante mère et ses damoiselles : il était riant au milieu d'elles, et plein d'allégresse, n'ayant déjà plus de souci de son arc et de ses flèches.

« En ces lieux errait alors Briolanie, tout entière au chagrin de son âme; elle aperçoit les flèches de l'Amour, en prend une dans sa main, la pose sur l'arc et continue sa route.

« Lorsque, en levant les yeux, elle aperçoit tout-à-coup l'Amour : « Ah ! traître, s'écrie-t-elle, comme tu m'as trompée! Je veux tirer de toi une vengeance cruelle. »

« Le trait part; l'Amour est blessé, et recon-

naissant sa flèche : Grâce, dit-il d'une voix plaintive, à Briolanie... qui s'enfuyait. »

Comme dernier argument en faveur de l'origine portugaise de l'Amadis, M. de Varnhagen allègue le lieu de la scène de ce roman qui est la Grande-Bretagne, par la raison, dit-il, que les relations du Portugal et de l'Angleterre étaient déjà fort amicales au commencement du quatorzième siècle. A ce compte, le *Lancelot* et le *Tristan* pourraient tout aussi bien être revendiqués par les Portugais.

On peut juger par ces échantillons de la méthode qui préside à la critique de M. de Varnhagen. C'est pourquoi nous regardons comme parfaitement intactes et nous maintenons contre lui toutes les conclusions que nous avons prises en faveur d'une version espagnole antérieure de près d'un siècle à la rédaction de Vasco de Lobeira.

Paris, le 10 juin 1873.

INTRODUCTION.

Plus on étudie l'antiquité, plus on remarque avec étonnement les différences profondes qui nous séparent des anciens. Entre les deux civilisations s'est opérée, on le sent, une grande révolution morale. Par l'effet de ce changement, l'homme a été soumis à d'autres idées; il se gouverne par d'autres mobiles. Avec un monde nouveau ont pris naissance des opinions, des sentiments, des usages, d'un caractère étrange, et jusque-là inconnus.

Chez les deux peuples entre lesquels se partage l'histoire de l'antiquité, la société n'offrit jamais ces contrastes singuliers, ces étranges disparates. Les otages achéens que transplanta violemment la conquête, les philosophes, les méde-

cins, les rhéteurs grecs, qu'attiraient à Rome l'espoir du gain ou l'amour de la renommée, n'ont consigné nulle part la surprise qu'ils y éprouvèrent. S'ils méprisaient la rudesse de leurs vainqueurs, ils comprenaient leurs usages. Mais supposez un contemporain de Polybe ou de Platon transporté tout à coup, au seizième siècle, dans les palais de Fontainebleau ou de Blois. Ce qui étonne d'abord le Grec, c'est le mélange assidu des deux sexes. Qu'est devenue l'austère pudeur du gynécée? Les femmes de sa patrie vivent retirées au fond d'un appartement dont l'accès n'est ouvert qu'aux parents et au chef de la famille. La loi leur prescrit de sortir voilées. Des esclaves attachés à leur personne les protégent contre des insultes toujours à craindre. L'ombre du foyer domestique et l'oubli, voilà leur destinée. Ici, exposées à tous les regards, entourées d'empressement et de soins, la courtoisie de chacun veille à leur sécurité : elles paraissent exercer l'empire.

L'étonnement du Grec redouble à mesure qu'il pénètre dans la société. Son cœur, qui bat et s'exalte à l'idée de liberté et de patrie, ne s'ouvre guère à la pitié. A ses yeux, l'étranger est un ennemi que l'on massacre froidement après le com-

bat, ou que l'on vend, comme un butin, à l'enchère. Ici, il entend moins célébrer le courage dans la mêlée que l'humanité après la victoire. Il voit des soldats dont l'armure est décorée, au lieu d'insignes militaires, d'ornements détachés de la parure d'une maîtresse. On lui montre des prisonniers sans autre chaîne qu'une parole donnée. A ses yeux, céder devant le péril ne déshonore pas même le plus vaillant, et c'est un trait de grandeur d'âme d'opposer la supériorité de la raison à l'outrage. Il ne peut s'expliquer cette loi de l'honneur qui prescrit de ne jamais calculer le danger, ou qui demande du sang pour laver un affront.

Le gentilhomme guidé par la générosité, le point d'honneur, la religion de la parole, le chevalier vengeur de la faiblesse opprimée, protecteur né des dames et damoiselles *en desconfort*, se distingue déjà profondément du citoyen d'Athènes ou de Rome. Il est pourtant une autre nouveauté qui sépare plus profondément encore les deux civilisations. J'entends parler de la nature particulière qu'a revêtue, dans les âges modernes, la passion de l'amour. L'amour, dans l'antiquité, est un sentiment aussi simple que peu raffiné : *Naturam sequitur ducem*. Cette passion

prend chez les modernes une sorte d'exaltation et d'enthousiasme mystique; elle se complique de scrupules et de combats, de douleurs sans motifs, d'une étrange et vague mélancolie. Tant de maux soufferts, tant de déceptions éprouvées, accompagnées de tant de ruines, le spectacle d'un monde écroulé, ont sans doute contribué à éveiller dans l'âme humaine ces dispositions complexes et nouvelles. L'antique simplicité des sentiments a disparu, comme dans le cœur de l'homme éprouvé s'altère la candeur de l'adolescent.

Ces sentiments, ces mobiles nouveaux, sont-ils spontanément issus du mouvement de formation de la société moderne? ou ne furent-ils, à certains égards, qu'un retour à la haute civilisation détruite dans le midi de la Gaule? question bien intéressante, mais obscure et difficile, que je ne saurais songer à résoudre (1). Quoi qu'il en soit, vers la fin du onzième siècle, on voit ces idées se résumer dans une institution originale, emblème

(1) « Il y a dans ce que l'histoire rapporte du caractère et des mœurs des chefs gaulois, et, en général, des Gallo-Romains du Midi, vers les derniers temps de l'Empire, des traits qui ont une analogie singulière avec des traits saillants du caractère chevaleresque. » *Hist. de la litt. prov.*, I, p. 58. Nous avons porté à l'Appendice les curieux récits dont s'appuie l'opinion de M. Fauriel, laquelle est adoptée par M. Mommsen. Voy. *Hist. rom.*, t. VII. p. 30, de la traduction française, et ce que dit l'auteur de Vercingétorix qu'il appelle un preux.

de leur nouveauté. Je veux parler de la *chevalerie*. Je n'ai point à m'étendre ici sur la nature et les effets de cette institution : je me borne à appeler l'attention sur la formule du serment qui était imposé à tout chevalier (1). De combien de sentiments nouveaux ce serment n'est-il pas l'expression ! Quelle constance, et, si j'ose le dire, quelle originalité ne doit-on pas attendre d'une âme élevée qui prendra au sérieux les termes de ce serment! Foi religieuse, humanité, horreur du parjure, générosité, modestie, courtoisie, indomptable fermeté, voilà tous les traits du héros moderne, voilà l'explication des saint Louis, des du Guesclin, des Boucicaut, des Bayard, grandes figures, au profil énergique et fortement dessiné, beaucoup moins éloignées qu'on ne le suppose des Amadis et des Lancelot, que la littérature du temps leur traçait pour modèles.

Il est donc permis de poser en fait que, s'il est une cause qui ait agi sur la moderne société européenne, et qui ait contribué à la distinguer de la civilisation des anciens, c'est assurément cet ensemble de sentiments et d'idées généralement désigné par le nom de *chevalerie*.

(1) Voir, à l'Appendice, la formule de ce serment.

Toutefois, s'il est vrai que l'esprit chevaleresque soit un des éléments principaux de la civilisation moderne, il importe de reconnaître et de déclarer qu'il n'est ni le principal ni le plus puissant. Je ne prétends faire à la chevalerie que sa part légitime. Le principe universel de la grande révolution des temps modernes, qui pourrait le nier? c'est Jésus-Christ, c'est l'Évangile; et je suis profondément convaincu que, pour retrouver les premiers germes des sociétés européennes, il faudrait, par-delà l'origine de l'institution chevaleresque, remonter jusqu'aux assemblées des premiers chrétiens.

Il y a plus : la chevalerie, en tant qu'institution militaire, est sans doute d'origine barbare, et remonte à la cérémonie de l'investiture des armes, par laquelle le guerrier germain était admis dans la tribu. Elle fut au commencement une cérémonie purement civile ou politique. Mais, par le caractère nouveau qu'elle ne tarda pas à revêtir, cette institution releva directement du christianisme, et elle doit en grande partie être regardée comme l'œuvre du clergé.

Dans le chaos de barbarie qui suivit la dissolution de l'empire carlovingien, le clergé, organe

d'une foi révérée, conservait un reste d'autorité qui avait survécu à la destruction de toutes les autres. Il conçut l'idée de diriger à son profit et au profit de la société en péril la force grossière et brutale de ces chefs à demi sauvages, dont la turbulence ne reconnaissait plus d'autre droit que celui de l'épée. « On vit alors les prêtres en possession d'investir les jeunes guerriers de l'ordre féodal de leurs premières armes (1). Le guerrier ainsi institué par le prêtre ne fut plus, il fut du moins censé ne plus être, le guerrier turbulent et farouche qui, mesurant son droit à sa force et à son courage, regardait comme sien tout ce qu'il pouvait ravir impunément. Ce fut un champion de l'Église, qui n'avait reçu des armes que pour les consacrer à la défense de la religion, à la protection du faible contre le fort, de l'opprimé contre l'oppresseur. En un mot ce fut un chevalier, dans l'acception historique et caractéristique du mot (2). »

Morale chrétienne, sentiments chevaleresques, tels sont donc les éléments nouveaux qui, mêlés au fond invariable de l'humanité, ont produit

(1) Voir à l'Appendice.

(2) Fauriel, *Litt. prov.*, t. 1, p. 482.

une civilisation d'une physionomie originale et distincte. Ces faits bien connus, on n'a plus de peine à se rendre compte des causes qui nous séparent si profondément des anciens. On en suit aisément dans la société le développement et les effets divers.

Mais les idées ne font pas toutes seules leur chemin dans le monde. Outre la puissance d'expansion qui leur est propre, certaines causes auxiliaires viennent en accélérer la diffusion et le progrès.

Parmi ces agents secondaires, la littérature est un des plus puissants : car, si les livres commencent par reproduire l'image de la société, ils réagissent ensuite sur le monde, et lui rendent, ordinairement avec une énergie nouvelle, les sentiments dont ils se sont d'abord inspirés. Si donc il est une littérature étroitement liée à l'institution chevaleresque, qui de bonne heure se soit emparée de ces idées, qui les ait non-seulement célébrées sur tous les tons, mais réduites en système; qui, dans le silence de l'Europe barbare, en ait fait le thème assidu de compositions aussi ingénieuses que brillantes, on conçoit quelle action aura dû exercer une telle littérature sur la propa-

gation des idées nouvelles, et quel grand compte il faudra tenir de ses productions pour expliquer le renouvellement social.

Or cette littérature a existé. Elle a étendu son influence sur l'Europe entière. L'étude des monuments qu'elle a produits ou inspirés est encore aujourd'hui la meilleure interprétation et, pour ainsi dire, le commentaire perpétuel des idées, des sentiments et des mœurs de l'ancienne société.

Je veux parler de la littérature trop exclusivement appelée provençale, puisque le nord a eu ses trouvères, comme le midi de la France ses troubadours, et que d'ailleurs, plus on remonte vers l'origine, moins entre la langue d'oc et la langue d'oil apparaissent les différences. Profondément originale, comme l'ensemble d'institutions et de mœurs dont elle était le tableau, personne n'ignore quelle grande place occupe dans cette littérature l'expression de l'amour.

Dans l'esprit des poètes chevaleresques, cette préférence avait sa raison. Elle tenait à une théorie, je dirai presque à une philosophie nouvelle sur la nature de l'amour et sur ses effets. Dans le système provençal, système tellement arrêté qu'il

a son dictionnaire particulier, dont les termes n'ont d'équivalent dans aucune autre langue (1), l'amour n'est pas une passion, mais un culte. C'est plus qu'un sentiment, c'est une vertu. L'amour, dans ce système, est le principe de toute activité, de toute valeur et de toute gloire. Sans lui, l'homme est incapable de rien de grand ni d'élevé; avec lui, le désir de plaire à l'objet aimé engendre la vaillance, la courtoisie, la libéralité, la magnificence, toutes les vertus que doit posséder un chevalier. C'est là un point de doctrine fondamental et convenu, dont l'expression est un des traits les plus assidûment répétés, les plus caractéristiques de la littérature chevaleresque.

« Un homme, dit le troubadour Raimbaud de Vaqueiras, un homme peut bien, s'il veut s'en donner la peine, être heureux et monter en prix, sans amour : il n'a qu'à se garder de bassesse, et mettre tout son pouvoir à bien faire. Ainsi donc, bien qu'amour me faille, je persiste à faire aussi

(1) « La simple existence de ces mots *domnei, domnear, domneiaire*, etc., est un fait important et curieux dans l'histoire de la civilisation moderne. Ce sont peut-être, dans l'immense répertoire des langues humaines, les seuls que l'on puisse citer comme créés exprès pour exprimer et consacrer la soumission respectueuse, le dévouement enthousiaste de la force à la grâce et à la beauté. » *Hist. de la litt. provençale*, I, p. 515.

bien que je puis; et, pour avoir perdu dame et amour, je ne veux point perdre prix ni valeur : sans dame et sans amour, je veux vivre preux et honoré; je ne veux pas d'un mal en faire deux.

« Toutefois, si je renonce entièrement à l'amour, je renonce, je le sais bien, au mieux de tout bien. L'amour améliore les meilleurs, et peut donner de la valeur aux plus mauvais. D'un lâche il peut faire un brave, d'un grossier, un homme gracieux et courtois; il fait monter maint pauvre en puissance. Puis donc que l'amour a tant de vertu, j'aimerais volontiers, moi, si envieux de mérite et d'honneur, j'aimerais, si j'étais aimé. »

Que l'on réfléchisse à l'éclat dont brilla cette littérature, à sa vaste diffusion, à la réputation et au talent des principaux jongleurs et troubadours; que l'on considère que, dans l'esprit de tout homme de condition féodale, les idées fondamentales de la théorie dont nous parlons étaient et demeurèrent très-longtemps des points de croyance enseignés dogmatiquement, et l'on comprendra comment sur le théâtre, dans le roman, la peinture de l'amour est devenue par la suite si absolument nécessaire. On s'expliquera les

vers de Boileau (1). On aura enfin le secret de l'espèce de tyrannie qui a si longtemps imposé à nos poètes dramatiques d'inévitables scènes de galanterie, même dans les sujets les plus sombres, les plus évidemment opposés à de semblables tableaux.

Avant l'apparition de la littérature chevaleresque, rien ne peut aider à expliquer certaines particularités des mœurs modernes, comme par exemple le changement de la condition des femmes, leur rôle et leur importance nouvelle dans la société. Dans les romans de chevalerie, image idéalisée mais fidèle de la société féodale, on voit en effet les femmes assidûment mêlées aux fêtes et aux banquets, très-souvent célébrés en leur honneur. Les femmes président aux jeux guerriers des tournois. Les damoiselles s'empressent autour du vainqueur, pour le désarmer et sonder au besoin ses blessures. La théorie chevaleresque de l'amour attribuant aux femmes une véritable suprématie morale sur les hommes, proclamant les dames arbitres souveraines de la destinée des chevaliers, comment celles-ci n'auraient-elles pas oc-

(1) Bientôt l'amour, fertile en tendres sentiments,
S'empara du théâtre, ainsi que des romans. (*Art poét.*).

cupé dans les habitudes sociales la place qu'elles tenaient dans les sentiments?

Voilà quelques-unes des réflexions par lesquelles je suis arrivé à entreprendre l'étude de l'un des plus célèbres monuments de la littérature chevaleresque. Vivement frappé des modifications singulières que nos poètes dramatiques ont fait subir à certaines compositions des anciens, convaincu qu'à cet égard ces écrivains obéissaient aux sentiments et aux opinions de leur siècle, je me suis demandé où donc avaient pris naissance ces exigences modernes qui, dans la reproduction des œuvres de l'antiquité, ont amené cette espèce de métempsycose. De ces sentiments, de ces exigences, la source principale et prochaine se trouve, je le répète, dans l'esprit et dans la littérature chevaleresques. C'est la chevalerie qu'il faut considérer comme une des causes les plus efficaces et les plus actives de notre renouvellement littéraire et social. C'est à l'influence chevaleresque qu'il convient de rapporter surtout l'originalité de certaines compositions modernes, ou, dans les productions imitées de l'antiquité, le côté par où ces productions se distinguent quelquefois heureusement de leur modèle.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Du choix de l'*Amadis de Gaule* comme sujet d'étude. — Célèbre dès son apparition. — Opinion de Torquato Tasso. — De l'*Amadigi di Francia*.

Pour justifier ce choix de l'*Amadis de Gaule*, et faire sentir l'importance que je crois pouvoir attribuer à ce roman, il serait peut-être bon de commencer par exposer l'opinion des critiques et des contemporains français, témoins de sa vogue immense, pendant l'espace d'un siècle. Mais je ne veux pas anticiper sur un point que je traiterai plus tard en détail. Je crois cependant que c'est ici le lieu de faire remarquer l'effet de surprise et d'admiration que, peu d'années avant la traduction d'Herberay des Essarts, produisit l'apparition de la version espagnole sur les esprits les plus éclairés et les plus délicats de l'Italie.

Pendant le séjour que fit en Espagne, vers 1535, Bernardo Tasso, en qualité d'envoyé de Ferrante Sanseverino, prince de Salerne, il connut l'œuvre de Montalvo, et fut témoin de l'enthousiasme qu'excitait, dans le public et à la cour, un récit qui, sous les couleurs nationales, offrait un tableau rajeuni des mœurs et des sentiments chevaleresques. Cette popularité de l'*Amadis* espagnol, à l'époque de la mission de Tasso, se trouve en effet confirmée de la façon la plus curieuse par certains détails de la vie de saint Ignace de Loyola pris au moment de sa convalescence, après la grave blessure qu'il reçut au siége de Pampelune, en 1521. « Quum esset inа- « nium librorum mendaciumque lectioni deditissimus, qui « sunt de egregiis illustrium virorum gestis inscripti, ubi « se incolumem sensit, nonnullos ex iis fallendi temporis « causa sibi dari poposcit. At in ea domo nullus ejus ge- « neris liber inventus est... Nonnunquam ab horum lec- « tione qui dati fuerant (*Vita Christi, Flos sanctorum*), « animum ad eas res cogitandas transferebat, quas su- « periori tempore legerat; nonnunquam ad inania illa « animi sensa, quæ ante cogitare erat solitus, multa hujus- « modi, prout illi sese obtulissent. Ex his una erat co- « gitatio, quæ præ cæteris ita ejus cor occuparat, ut « statim in eam velut immersus et absorptus, duas, « tres, quatuorque horas, quod nec ipse perciperet, illa « detineretur. Ea vero erat, quidnam potissimum in obse- « quium illustris feminæ acturus esset, qua ratione ad

« eam urbem, in qua ipsa erat, proficisci posset, qui-
« bus verbis alloqueretur eam, quos jocos et sales adhi-
« beret, quod specimen bellicæ exercitationis in ejus
« gratiam ederet (1).

« Hoc modo iter prosequitur in Montem Serratum, ani-
« mo, quod semper solebat, res magnas versans, quas
« amore Dei esset acturus. Et quum mentem rebus iis re-
« fertam haberet, quæ ab *Amadæo de Gaula* conscriptæ,
« et ab ejus generis scriptoribus, nonnullæ illis similes ei
« occurrebant. Itaque statuit, ad arma sua (ut inter mi-
« lites dicitur) vigilias agere tota nocte una, neque se-
« dens, neque jacens, sed vicissim stans et flexus genua,
« ante altare Dominæ nostræ Montis Serrati, ubi vesti-
« menta sua deponere statuerat, et Christi arma in-
« duere (2). »

Ce passage extrêmement curieux n'a pas besoin de commentaires.

Plus tard, ayant suivi en Flandre son patron, Bernardo Tasso céda aux sollicitations de Sanseverino, qu'appuyaient vivement don Louis d'Avila, don Francisco de Tolède, ainsi que d'autres grands seigneurs de la cour de Charles-Quint, et prit l'engagement de traiter en langue italienne cette histoire d'Amadis, « la plus gracieuse, dit-il, la « plus séduisante que je connaisse (3) ». Il composa d'a-

(1) Acta antiquiss. a P. Ludov. Consalvo ex ore Sancti excepta, VII, p. 638 apud Bolland.

(2) *Ibid.*, p. 636.

(3) Lettres de Bernardo Tasso, Venise, 1585, I, p. 78, 84, 93, 100.

bord deux ébauches tirées des principaux épisodes du roman espagnol : *Amadigi* et *Floridante*, qu'il réunit ensuite en un seul poème, sous le titre conservé d'*Amadigi di Francia.* C'est une imitation libre de l'original, sans autre modification importante que l'addition de deux personnages, *Alidor* et *Mirinda* : le premier, frère d'Oriane; la seconde, sœur d'Amadis, amazone guerrière, dont la valeur n'a d'égale que celle de son frère. Le premier dessein de Tasso, qu'appuyait fortement Sperone Speroni, son ami, était d'écrire son poème en vers *sciolti*, comme plus conformes à la majesté de l'épopée. Sur le commandement exprès de Sanseverino, il composa son poème en stances, et, prétend M. Panizzi, avec le dessein de surpasser l'Arioste, qui avait donné en 1516 son *Orlando furioso.*

Torquato Tasso professait la plus grande estime pour l'œuvre de son père. Il va même jusqu'à préférer les caractères d'Alidor et de Mirinda à ceux de Bradamante et de Roger. L'appréciation qu'il fait de l'*Amadigi,* dans l'*Apologia della sua Gierusalemme*, lui fournit l'occasion de porter sur l'*Amadis* espagnol ce jugement important : « Per giudizio di molti, e' l mio particolarmente, è la più « bella que si legga fra quelle di questo genere, e forse « la più giovevole, perchè nello affetto e nel costume « si lascian' ad dietro tutte l'altre, e nella varietà degli « accidenti non cede a alcuna che da poi o prima fosse « stata scritta. »

Le Tasse entre ailleurs dans plus de détails, et appuie particulièrement sur le caractère qui, à ses yeux, faisait la nouveauté et même la supériorité de l'*Amadis de Gaule*, c'est-à-dire cette délicatesse raffinée, cette sentimentalité platonique, que prend dans ce roman la passion de l'amour. L'influence éloignée des idées de Platon était-elle présente à l'esprit du Tasse? C'est peut-être ce qu'il serait permis de conjecturer, d'après l'examen du système de Platon, qui précède les réflexions sur l'emploi de l'amour dans le poème épique, d'où nous extrayons le passage suivant qui prouve entièrement en faveur de notre thèse : « Ma se l' amore è « non solo una passione, e un movimento dell' appetito « sensitivo, ma uno habito nobilissimo della volontà, come « volle san Tomaso, l' amore sarà più lodevole negli « heroi, e per conseguente nel poema heroico : ma gli « antichi o non conobbero questo amore, o non volsero « descriverlo negli heroi : ma se non honorarono l' a- « more come virtù humana, l' adorarono quasi divina, « però niuna altra dovevano stimar più conveniente agli « heroi. Laonde attioni heroiche ci potranno parer oltre « l' altre quelle che son fatte per amore. Ma i poeti mo- « derni se non vogliono descriver la divinità dell' amore « in quelli ch' espongono la vita per Christo, possono « ancora nel formarvi un cavaliere, descriverci l' amore « come un' habito costante della volontà, e così « hanno formati altre tutti gli altri quelli scrittori spa-

« gnuoli, i quali favollegiarono nella loro lingua materna « senza obligo alcuno di rime, e con si poca ambitione, « ch' a pena è passato alla posterità nostra il nome d'al- « cuno. Ma qualunque fosse colui che ci descrisse Ama- « digi amante d'Oriana merita maggior lode, ch' alcuno « degli scrittori francesi, e non traggo di questo numero « Arnaldo Danielle, il quale scrisse di Lancilotto, « quantunque dicesse Dante :

Rime d'amore, e prose di romanzi
Soverchiò tutti, e lascia dir gli stolti,
Che quel di Lemosì credon qu'avanzi.

« Ma s' egli havesse letto *Amadigi di Gaula*, o quel di « Grecia, o *Primaleone*, peraventura haurebbe mutata « opinione; perche più nobilmente, e con maggior cos- « tanza sono descritti gli amori da poeti spagnuoli, che « da francesi, se pur non merita d' esser tratto da questo « numero *Girone il Cortese*, il quale castiga così grave- « mente la sua amorosa incontinenza alla fontana; ma « senza fallo è maggiore lode havere in guisa disposto « l' animo, ch' alcuno affetto non possa prender l'arme « contra la ragione (1). »

Ainsi, le Tasse n'hésite pas à donner formellement la préférence à l'*Amadis* espagnol sur tous les romans français, sans en excepter Lancelot, sans s'arrêter à l'opinion de Dante. On peut néanmoins s'étonner de voir un tel

(1) Discorsi del poema heroico, p. 46, Napoli.

esprit étendre son admiration à *Primaléon* et à l'*Amadis de Grèce;* très-peu d'accord en cela avec Cervantes qui, s'il partage entièrement l'opinion du Tasse sur notre roman, envoie sans scrupule au bûcher *Primaléon, Platir,* et la suite nombreuse des descendants d'*Amadis.* Toutefois, dans la question qui nous occupe, ce jugement du grand poète est important à plusieurs égards. Non-seulement il affirme la supériorité de l'*Amadis* sur tous les autres romans de chevalerie, mais il tranche déjà, en faveur de l'Espagne, la question si obscure et si débattue de son origine. Le Tasse ne semble soupçonner ni la version de Lobeira, ni les prétentions des Portugais, ni la revendication posthume insérée par le traducteur français des Essarts dans sa dédicace. Il est donc temps d'aborder cette discussion épineuse. J'espère démontrer que *si, par la tradition primitive, l'Amadis de Gaule dérive de la source commune des romans de la Table ronde, si même il a existé une version portugaise, c'est néanmoins à l'Espagne que doit demeurer l'honneur d'avoir créé, sur un thème ancien, une composition originale,* en introduisant dans un cadre emprunté la nuance particulière de sentiments et l'art nouveau, qui donnent à notre roman son importance et sa valeur spéciales.

CHAPITRE II.

De l'origine de l'*Amadis de Gaule*. — Certitude d'une version portugaise. — Preuves de l'existence d'une version espagnole antérieure à Vasco de Lobeira.

Il est certain qu'il a existé une version portugaise de l'*Amadis de Gaule*. La preuve en résulte d'un ensemble de témoignages formels que nous allons exposer en faisant observer préalablement : 1° que ces témoignages n'ont cependant jamais rallié les esprits, même en Portugal, à une opinion unanime sur la question de l'auteur ; 2° que, si ces témoignages établissent d'une manière certaine l'existence dans le passé d'une version portugaise, ils ne détruisent nullement les preuves d'une version espagnole antérieure à celle-ci.

Gomez Eannes de Zurara, garde des archives de Portugal, en 1454, auteur exact et consciencieux de trois remarquables chroniques, indique formellement, comme auteur de l'*Amadis de Gaule*, le Portugais Vasco de Lobeira. Les expressions de cet historien sont des plus précises. « Il déclare souhaiter surtout de ne pas voir sa *Chronique,* ouvrage sérieux et véridique, confondue avec

des histoires telles que celle d'*Amadis;* laquelle, dit-il, fut le produit de l'imagination d'un gentilhomme nommé Vasco de Lobeira, attaché à la cour du roi Jean Ier de Portugal, et dont tous les détails sont uniquement tirés du cerveau de l'auteur (1). » Un autre passage de la même *Chronique* ajoute un grand poids à ce témoignage en faveur de Lobeira. Zurara annonce dans la préface, « avoir voulu se borner à la simple relation des événements arrivés de son temps, ou assez voisins de lui-même pour avoir pu en être informé avec certitude ».

Diego Machado Barbosa, auteur de la *Bibliotheca Lusitanica,* à l'article *Vasco de Lobeira,* donne également ce Portugais comme l'auteur de l'*Amadis*. Voici les paroles de ce compilateur, qui d'ailleurs ne nous paraît briller ni par les lumières ni par la critique : « Vasco de Lobeira, également célèbre par ses talents naturels et par ses services militaires, naquit à Oporto. Il fut armé chevalier de la main de notre invincible monarque, le roi Jean Ier, au moment de livrer la bataille d'Aljubarrota, en 1385 (2). Il passa à Elvas la plus grande partie de sa vie, et mourut en 1403. Vasco de Lobeira est le premier qui ait composé avec agrément des histoires fabuleuses, dites de chevalerie,

(1) *Cronica do Conde dom Pedro de Meneses,* cap. LXIII. — Zurara ajoute que Vasco de Lobeira vécut aussi sous le règne de Ferdinand, père de Jean Ier mort en 1383.

(2) Fez el Rey aquelle dia cavalciros a João Vasquez de Almada, Vasco de Lobeira, etc. *Cron. del rey dom João* o I, por Duarte Nuñez de Leão, I, p. 247. Cf. Froissart, liv. III, p. 55.

et eut par la suite beaucoup d'imitateurs. Le principal de ses romans est l'histoire d'*Amadis de Gaule*. Le manuscrit original se conservait dans le palais des ducs d'Aveiro. Il fut traduit en espagnol, sans mention du nom de l'auteur (1), par les Castillans Garci Gutierres de Montalto et Garci Gordones de Montalto (*sic*). — L'infant don Pedro, fils du roi Jean Ier, a composé, à la louange de Vasco de Lobeira, un sonnet qu'il lui dédia. »

La collection d'Antonio Ferreira, célèbre poète portugais, né en 1528, renferme deux sonnets (nos 34 et 35), dont l'un, outre la mention expresse du nom et de la version de Lobeira, contient aussi une allusion à une particularité piquante de cette version que nous aurons à discuter plus tard. Voici le texte de ce sonnet, avec la traduction qu'en a donnée M. Raynouard, dans une note insérée en tête de l'édition des œuvres de M. de Tressan, par M. Campenon :

SONETO 34.

Na antiga lingoa portuguesa.

Bom Vasco de Lobeira, e de grá sem,
De práo que vos avedes bem contado
O feito d'Amadys o namorado,
Sem quedar ende por contar hy rem.

(1) Le docteur João de Barros, *Descripc. de Entre Douro e Minho*, c. VIII, prétend que certains Espagnols ont avoué la fraude, et entre autres l'archevêque don Antonio Agostino, *Dialogue des médailles romaines*, dial. 2, fol. 16. Mais cet Espagnol n'est nullement aussi explicite. Voici le passage : « Quarum

E tanto nos aprougue, e er tam bem,
Que vós seredes sempre ende loado,
E entre ós homes bós por bom mentado,
Que vos leraó adeante, e que hora lem.

Mais por que vos fizestes a fremosa
Brioranja amar endoada hu nom amàrom?
Esto cambade, e compra sa vontade;

Por que ei a gran dôr de a ver queixosa,
Por sa gram fremosura, e sa bontade,
E porqu'en fim amor non lhe pagarom (1).

« Vasco de Lobeira, ô vous que distinguent une noble naissance et un bon caractère, vous avez raconté avec grâce l'histoire d'Amadis l'amoureux, et vous n'en avez rien omis.

« Le sujet nous a plu; il est si beau que vous serez désormais célèbre et réputé bon parmi les hommes qui vous lisent à présent et ceux qui vous liront à l'avenir.

« Mais pourquoi avez-vous présenté la belle Briolanie éprise de celui dont elle n'est pas aimée? Changez cette partie de l'ouvrage, et que cette belle soit heureuse.

« Car je suis trop attendri quand je suis témoin de l'infortune de cette amante; sa beauté touchante, sa bonté m'intéressent, et je regrette que son cœur n'obtienne pas un juste retour. »

fabularum primum fuisse auctorem Vascum Lobeiram Lusitani *jactant.* » — Même réserve dans Nic. Antonio, lequel se sert du mot *venditant. Biblioth. vet. Hisp.*, VIII, c. 7, art. 291.

(1) *Poemas lusitanos* do doutor F. Ferreira, Lisboa, 1771, 2 vol. in-12. Le deuxième sonnet, moins important, est une fantaisie du poète, dans le genre anacréontique. La scène se passe entre Briolanie et l'Amour.

Dans une pièce imitée des tensons provençaux, la première du *Cancioneiro geral* de Garcia de Resende (1), intitulée : *O cuydar e sospirar,* nous trouvons une allusion au roman d'*Amadis*, que nous citerons pour être complet, bien qu'elle ne soit d'aucun appui en faveur de l'origine portugaise, puisque la pièce d'où elle est tirée est de la fin du quinzième siècle (2), tandis que, comme nous allons le voir, l'*Amadis* était connu en Espagne dès le commencement du quatorzième siècle :

Rezoes que deu Nuno Pereyra en favor de seu Cuydado.

Narçiso, Mançias morrerão,
De soo cuydados vencydos.
O quantos emsandeçerão
Muy sesudos, que perderão
Com cuydados seus sentydos !
Se o disesse *Oryana* (3),
E Iseu alegar posso,
Dyryam quem se engana :
Que sospiros sam oufana,
« Cuydado quebranto nosso. »
Dyryam : « Quem alegou
Sospiros contra cuydado,
Nunca bem se namorou ;
Ca o que a nos matou,
Mata todo namorado. »

Raisons qu'allègue Nuno Pereira en faveur de ses soucis amoureux :

(1) Stuttgart, 1846.
(2) Macias et le poète Jean de Mena s'y trouvent cités.
(3) Oriane est, comme nous le verrons, la dame des pensées d'*Amadis*.

« Narcisse et Macias sont morts victimes de leurs soucis amoureux. O combien d'hommes sages à qui les soucis ôtèrent le sens et la raison!.. Si l'on s'en rapportait à *Oriane* et à Yseult, elles diraient qui de nous deux a raison. Elles répondraient que les soupirs ne sont que mensonge, et que les soucis au contraire causent notre perte ». Quiconque oppose les soupirs aux soucis n'a jamais aimé; car le mal qui nous a tuées cause la perte de tout amoureux. »

Voilà les seuls témoignages authentiques allégués en faveur de l'origine portugaise de *l'Amadis de Gaule*. De cette source dérivent toutes les opinions des critiques modernes favorables à cette origine. Il est donc inutile de s'en occuper.

Or, n'est-il pas singulier que ces témoignages tant vantés n'aient jamais rallié les esprits, même en Portugal, à une opinion unanime sur la question de l'auteur portugais de l'*Amadis?* En effet, nous avons parlé plus haut de la sensation que fit dans toute l'Europe l'apparition de l'*Amadis?* Ce n'est donc pas sans étonnement que l'on voit, en 1550, la cour même de Portugal assez peu fixée sur l'origine de ce roman pour en attribuer la composition, non plus à Lobeira, mais à un prince du sang royal. Écoutons le récit de don Luis Zapata, ambassadeur d'Espagne à Lisbonne vers cette époque : « Entre autres grands personnages qui se sont distingués comme écrivains, je mentionnerai, dit-

il (1), don Fernand, deuxième duc de Bragance, auteur de l'*Amadis de Gaule*. C'était une opinion reçue dans la famille royale de Portugal, et je l'ai recueillie moi-même de la bouche de S. A. doña Catalina, son arrière-petite-fille... Et je me doutais bien qu'une œuvre si haute et si noble devait être issue d'une race illustre, et ne pouvait appartenir à un homme vulgaire. J'éprouvai à l'apprendre la même satisfaction que le Damoysel de la mer (2) quand il fut reconnu fils du roi Périon. »

D'un autre côté, le licencié Jorge Cardoso (*Agiologio lusitano*, I, p. 410) affirme que « *Pedro Lobeiro* (sic), et non plus *Vasco*, traduisit du français l'histoire d'Amadis de Gaule, par ordre de l'infant don Pedro, fils du roi Jean Ier ». Barbosa, il est vrai, ne cite l'opinion de J. Cardoso que pour la taxer d'erreur (se enganou). Ce passage n'en témoigne pas moins de l'incertitude es Portugais, et prouve qu'à l'époque de Cardoso (1650) il existait, même en Portugal, d'un auteur qui n'est point à dédaigner, une opinion qui attribuait à la France la composition de *l'Amadis de Gaule.*

De ces témoignages réunis, quelle est la conclusion légitime à tirer? L'existence, vers la fin du quatorzième siècle, d'une version portugaise de *l'Amadis de Gaule,*

(1) *Miscelanea original :* Biblioteca real, est. II, cod. 124, fol. 123. (Cité par don Juan Pellicer.)

(2) C'est le nom que porte d'abord *Amadis.* — Faisons observer ici que le fameux *Nobiliario* de l'infant don Pedro, duc de Coïmbre, ne parle pas de Vasco de Lobeira, lequel aurait été cependant son contemporain.

sur l'origine et l'auteur de laquelle les Portugais eux-mêmes ne sont pas d'accord, mais que l'on peut cependant attribuer avec plus de vraisemblance à Vasco de Lobeira. Aujourd'hui cette version, qui paraît n'avoir jamais été imprimée, a disparu (1). Reste donc l'importante question de savoir jusqu'à quel point elle a servi, ou non, de modèle à la version de Montalvo, la plus ancienne qui subsiste aujourd'hui. Cette question sera implicitement résolue, si nous prouvons *qu'antérieurement à Vasco de Lobeira circulait déjà en Espagne un roman d'Amadis.*

L'ancienne littérature castillane renferme deux allusions importantes à l'histoire d'*Amadis*. On trouve la première dans un poème de Pedro Lopez de Ayala, chancelier de Castille, sous Henri de Transtamare, et continuateur

(1) Dans une note sur les sonnets de Ferreira déjà cités, le fils de ce poète affirme, avant Barbosa qui l'a copié, que le manuscrit original de l'*Amadis*, par Vasco de Lobeira, existait dans le palais d'Aveiro. « cuyo original anda na casa d'Aveiro ». — « Cette allégation, dit le dernier éditeur de don Quichotte, don Clémencin, reproduite par Barbosa et par Nicolas Antonio, m'a porté à m'enquérir des causes de la perte de ce manuscrit ; mais toutes mes peines ont été inutiles. J'ai été seulement induit à conjecturer, avec beaucoup de vraisemblance, que ce manuscrit a très-probablement disparu dans le tremblement de terre du 1er novembre 1755, avec la plus grande partie des richesses des marquis de Gouvea, dont le palais, alors habité par les ducs d'Aveiro, fut ruiné de fond en comble en ce funeste jour. Si par hasard ce manuscrit échappa, il doit avoir passé aux mains du fisc, en 1759, avec les autres biens du dernier duc d'Aveiro, et à l'occasion de circonstances bien connues (allusion à la conspiration de ce duc contre le roi et le marquis de Pombal). Aux littérateurs portugais appartient d'en continuer la recherche. » Clem., I, p. 106. — A ces observations de D. Clémencin nous ajouterons que l'article du catalogue de Hœnel, consacré aux manuscrits de la bibliothèque royale de Lisbonne, ne fait aucune mention d'un manuscrit d'*Amadis*.

des Chroniques d'Espagne, depuis le règne d'Alphonse XI, jusques et y compris le règne d'Henri III. Fait prisonnier en 1367, à la célèbre bataille de Najera (Navarrete), où il portait l'étendard de l'ordre de la *Banda* (1), et emmené en Angleterre, Ayala composa, pendant sa captivité, une sorte de poème moral, intitulé *El Rimado de palacio*. Le poète, déplorant les erreurs de sa jeunesse, s'exprime ainsi, stance 162 :

Plegomi otrosi oir muchas vegadas
Libros de desvaneos e mentiras probadas,
Amadis e *Lanzarote*, e burlas a sacadas,
En que perdi mi tiempo a mui malas jornadas.

« Maintes fois aussi je me plus à écouter des récits menteurs, des fables reconnues (comme) *Amadis*, *Lancelot* et autres sornettes à foison : ainsi je consumai le temps, et dissipai follement mes jours. »

Après avoir été fort activement mêlé à tous les événements de ce siècle si fertile en agitations, le chancelier Ayala mourut à Calahorra, en 1407, âgé de soixante et quinze ans, ce qui reporte à 1332 l'année de sa naissance. Ayala avait donc vingt-cinq ans à l'époque de la bataille de Najera. Attaché, dès l'âge de dix-huit ans, à la personne de Pierre le Cruel qui avait su discerner son

(1) Institué par le roi de Castille Alphonse XI, fils et successeur de Ferdinand IV, l'an 1348, « duquel furent faicts chevaliers les plus grands d'Espagne, portans en forme d'estole une bande de gueules qui descendoit de l'espaule droicte au flanc senestre, et estoient lesdicts seigneurs nommés les chevaliers de la Bande. »

mérite, Lopez de Ayala servit fidèlement ce prince jusqu'en 1366. Voyant alors son souverain abandonner l'Espagne pour chercher un refuge en Guienne, à la cour anglaise de Bordeaux, il se crut dégagé de son serment, et vint offrir son épée au bâtard de Transtamare, lequel était en lutte avec son frère dès 1359. On ne peut donc guère se tromper en supposant que ce chancelier, qui a écrit avec une grande exactitude le récit de cette lutte fratricide, fut assez activement occupé, dès les commencements, pour ne pas désigner l'espace de 1359 à 1367 comme un temps d'oisiveté rempli par des lectures frivoles. L'époque où il s'amusait à lire *Lancelot* et *Amadis* fut sans doute celle de son adolescence, lorsque, simple page ou écuyer, il puisait dans ces romans, comme tous les jeunes gentilshommes de ce temps, l'idée des devoirs d'un gentil chevalier. Il est donc permis de conclure qu'une version d'*Amadis* qui, dès 1350 pour le moins, circulait en Espagne en compagnie du *Lancelot*, avait dû nécessairement être rédigée en ce pays longtemps auparavant, probablement dès le commencement du quatorzième siècle, peut-être même dès le treizième. On trouve en effet le nom de Galaor, frère d'Amadis, cité dans la *Chronique* de Ramon Muntaner (1283), à propos des exploits de Pierre III, roi d'Aragon. « Ni Galaor, ni Tristan, ni Lancelot, ni autres chevaliers de la Table ronde, quand tous ensemble auraient été réunis, s'ils n'eussent eu avec eux qu'une troupe aussi peu nombreuse

que celle qu'avait le roi d'Aragon, n'auraient pu faire en un seul jour, contre ces quatre cents chevaliers, tous vaillants, tous la fleur de l'armée du roi de France, autant de beaux faits qu'en exécutèrent le seigneur roi d'Aragon et ceux qui l'accompagnaient (chap. CXXXIV)(1). »

Faut-il admettre, vu l'extrême analogie des idiomes espagnol et portugais à cette époque, qu'Ayala désigne sans la nommer la version de Lobeira (2)? Nullement; en voici les raisons.

Machado, d'accord en cela avec le récit du chroniqueur Nunez de Lião (voy. p. 23), rapporte que Vasco de Lobeira fut armé chevalier au moment de la bataille d'Aljubarrota, de la propre main du roi Jean Ier. Au temps où les lois de la chevalerie étaient dans toute leur vigueur, nul ne pouvait être armé chevalier avant l'âge de vingt et un ans accomplis. Mais, dans la décadence de l'institution, on dérogea souvent à ce principe (3). La

(1) On a souvent remarqué que Dante, Pétrarque ni Boccace, ne paraissent avoir connu l'existence d'un *Amadis*, car ils n'y font aucune allusion dans les différents passages où ils parlent, soit des héros, soit des romans de chevalerie. Mais de ce que l'*Amadis* n'était pas connu en Italie, au commencement du quatorzième siècle, on ne peut en inférer qu'il n'existait pas alors en Espagne. — V. Dante, *Inferno*, canto V, 1. — Pétrarque, *Trionfo d'Amore*. — Boccace, *Il Corbaccio*, p. 79, édit. de Paris, 1569.

(2) C'est en effet la singulière transaction proposée par Warton, *Hist. of English poetry*, I, p. 152, 2e édit. « The most beautiful of ancient prose romances, Amadis de Gaula, *written in spanish*, as it is generally believed, by the Portuguese Vasco de Lobeira, before 1300. »

(3) Voy. Sainte-Palaye, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, t. I, p. 30, 56; II, p. 31, 88.

veille d'un siége, d'une bataille, soit pour augmenter le nombre des combattants, soit pour stimuler l'ardeur des écuyers, ou dans quelques circonstances solennelles, telles que les couronnements, les mariages, on vit conférer le titre de chevalier à des jeunes gens qui n'étaient point passés par toutes les épreuves de l'ordre. Cette circonstance de l'instant même de la bataille, *al estar para darse la batalha,* fait naître une forte présomption qu'en 1385 Vasco de Lobeira, qui se distingua de bonne heure comme chevalier, avait peut-être moins de vingt ans. Comment admettre dès lors qu'il puisse être l'auteur d'un livre qu'Ayala, qui assistait aussi à cette bataille d'Aljubarrota, où il fut fait une seconde fois prisonnier, déclare avoir lu avant 1360, c'est-à-dire trente ans auparavant?

On peut arriver à la même conclusion d'une autre manière. En prenant toujours comme date certaine de l'existence d'un *Amadis* l'an 1350, je suppose que Vasco de Lobeira fût l'auteur de ce roman et qu'il l'eût composé à l'âge de vingt-cinq ans. Il avait donc au moins vingt-cinq ans dès 1350, ce qui porterait à 1325 la date de sa naissance, qui est inconnue. Or, de l'aveu des Portugais, il ne fut armé chevalier qu'en 1385. Il n'aurait donc été élevé à cette dignité qu'à l'âge de soixante ans, ce que l'on ne saurait vraisemblablement admettre.

Il est donc permis d'affirmer qu'il existait en Espa-

gne une version de l'*Amadis de Gaule* antérieure à la version portugaise. Un curieux passage du texte espagnol, qui au besoin suffirait seul, achèvera de donner à ce fait le caractère de la certitude.

Le personnage d'Amadis se distingue, parmi tant de héros chevaleresques, par une loyauté à toute épreuve, par la plus scrupuleuse fidélité. Les hasards de sa vie errante l'amènent à rétablir sur le trône de ses pères une jeune princesse nommée Briolanie, « laquelle, fort touchée de la beauté et de la vaillance d'Amadis, s'éprend pour le chevalier d'une vive passion, et n'aspire qu'à le mettre en possession de son royaume et de sa personne. » Mais toutes les couronnes du monde ne sauraient distraire Amadis de la pensée de sa chère Oriane. Les vœux de Briolanie ne furent point écoutés (1).

Telle était, à ce qu'il paraît, sur ce point délicat, la leçon constante de la vieille histoire.

Cependant l'infant D. Alfonse de Portugal, fils naturel de Jean 1er, prince lettré, d'humeur courtoise et galante, se fit le champion de Briolanie délaissée. Indigné de l'insensibilité d'Amadis, il exigea que Lobeira, dont il était le patron, modifiât ce passage du vieux roman, et rendît le bonheur à la belle princesse au prix de l'infidélité d'Amadis (2).

(1) *Los quatro libros d'Amadis de Gaula*, Sevilla, 1547, libro 1°, capit. XL.

(2) C'était un souvenir de *Lancelot*. — Voy. II, fol. 77, édit. de Vérart. — Nous avons déjà fait remarquer, page 24, que le sonnet de Ferreira roule tout

Cette interpolation de la version portugaise est soigneusement signalée par Montalvo, et relevée avec autant de gravité que s'il s'agissait de l'histoire la plus importante et la plus authentique. « Aquella muy hermosa doncella, por muy gran força de amor costreñida, no lo pudiendo su animo sufrir ni resistir, aviendo cobrado su reyno, fué por parte d'ella requerido (Amadis) que del e de su persona sin ningun entrevalo señor podia ser; mas esto sabido por Amadis diò enteramente a conocer que las angustias e dolores con las muchas lagrimas derramadas por su señora Oriana, no sin gran lealtad las passava; aunque el señor infante Alfonso de Portugal, aviendo pietad desta hermosa doncella, *de otra guisa lo mandasse poner,* en esto hizo lo que su merced fué, mas no aquello que *en efecto* de sus amores *se escrivia.* De otra guisa se cuentan estos amores, que con razon à ellos dar fé se deve. »

Plus loin, le scrupuleux auteur, après avoir achevé

entier sur cette fantaisie chevaleresque de l'infant de Portugal, qui rappelle ces Anglaises écrivant de toutes parts à Richardson, pour le supplier de sauver Clarisse. Aussi a-t-il été attribué par Southey à cet infant lui-même. Préf. d'*Amadis,* Lond. 1803, 4 vol. in-12. Ce sonnet fut, en effet, publié, avec le suivant, sous le nom de ce prince, ainsi que l'atteste, dans une note, le fils de Ferreira. « Divulgaraõ se em nome do Iffante Afonso, por quam mal este principe recebera (como se ve da mesma historia) ser a hermosa Briolania em seus amores tan mal tratada. » L'infant D. Afonso naquit en 1370 (Clemencin, I, pag. 105). On ne peut raisonnablement supposer qu'il se soit occupé de littérature avant l'âge de vingt ans, ce qui porterait à 1390 environ la date précise de la version portugaise. Voyez une note de M. Ochoa, *Cancion. de Baena,* p. 677.

le récit de cette aventure, croit devoir encore ajouter : « Todo lo que *mas desto* en este libro primero se dize de los amores de Amadis y desta hermosa reyna *fué acrecentado*, como ya se os dixo, y por esso, como superfluo y vano, se dexarà de recontar, pues que no haze al caso; antes *esto no verdadero* contradiria y danaria lo que con mas razon esta grande historia adelante os contarà. »

Ce passage décisif n'a pas besoin de commentaire. Il a attiré, comme il le devait, l'attention des meilleurs critiques. Le plus judicieux et le plus autorisé de tous, sir Walter-Scott, en conclut, comme nous, à l'existence certaine d'un original espagnol, de beaucoup antérieur à la version de Lobeira. « Il nous semble, dit-il, évident d'après ce passage remarquable, que l'ouvrage dont s'occupait Lobeira sous les auspices de l'infant don Alfonso, son protecteur, a dû être nécessairement une traduction plus ou moins libre de quelque ouvrage ancien. Si l'*Amadis* eût été la création propre de l'imagination de Lobeira, cet auteur aurait certainement éprouvé de la répugnance à porter atteinte à l'image de la perfection idéale qu'il avait tracée dans son héros, — en considération de la compassion bizarre de son protecteur pour la belle Briolanie; mais il n'y aurait aucun sens à dire qu'il avait fait une interpolation au texte véritable (*aquello que en efecto se escrivia*), s'il n'avait tiré

son histoire de quelques récits indépendants des ressources de sa propre imagination (1).

On trouve aussi dans le Cancionero de Baena plusieurs allusions à une ancienne version de l'*Amadis*. La plus importante est contenue dans une pièce de *Pero Ferrus*, adressée à Lopez d'Ayala, pour l'exhorter à poursuivre la gloire des armes, sans redouter ni les périls ni les fatigues. Après avoir cité l'exemple des héros célèbres de tous les temps, Ferrus s'exprime ainsi :

Amadys el muy fermoso
Las lluvias e las ventiscas
Nunca las fallò aryscas
Por leal ser e famoso :
Sur proesas fallaredes
Entres lybros, e dyredes
Que le Dios dé santo poso (2).

« Amadis le beau (chevalier) ne redouta jamais ni les pluies ni les orages pour acquérir loyauté et renom. Vous trouverez en *trois livres* le récit de ses prouesses, et vous souhaiterez que Dieu l'ait en sa sainte garde. »

Ces exhortations, ce ton de Mentor, sembleraient prouver que Pero Ferrus comptait quelques années de plus qu'Ayala, et que vraisemblablement il fleurit sous le règne de Pierre le Cruel (1350-1369). Je fonde cette conjecture

(1) Art. *Amadis*. (Miscellan.)
(2) *Cancion. de Baena*, fol. 116, v°. Nous négligeons les autres allusions comme postérieures au quatorzième siècle: Voy. l'édition de M. Ochoa, p. 15, 204, 633.

sur le passage suivant de Villasandino (né vers 1340), lequel parle de Ferrus comme d'un de ses prédécesseurs :

> E ya *en su tiempo* don Pero Ferrus
> Fizó dezires mucho mas polidos
> Que non estos vestros laydos e fallydos.

Je ne répéterai pas, à propos du passage de Ferrus, les conclusions que j'ai tirées du témoignage d'Ayala ; je ferai remarquer seulement que mon raisonnement en reçoit une nouvelle force. Mais il importe extrêmement d'observer que ce poëte parle de l'histoire d'Amadis comme ne renfermant que trois livres, ce que confirme expressément la préface de Montalvo. — « E yo esto considerando, desseando que de mi alguna sombra de memoria quedasse, no me atreviendo a poner mi flaco ingenio en aquello que los mas cuerdos sabios se ocuparon, quisé le juntar con estos postrimeros, que las cosas mas livianas, y de menor substancia escrivieron, por ser a el, segun su flaqueza, mas conformes, corrigendo *estos tres libros* de Amadis, que por falta de los malos escriptores o componedores, muy corruptos e viciosos se leyan : e trasladando y emendando el libro quarto con las Sergas de Espiandian su hijo, que hasta aqui no en memoria de ninguno ser visto (1). » — « Par quoi, considérant ce que dessus, voulant plutôt laisser mémoire de moi que d'estre oysif, me suis adressé aux

(1) *Los quatro libros de Amadis de Gaula*, Prólogo.

choses faciles, en imitant les moindres orateurs, pour estre mon sçavoir au leur plus conforme. Et pour ce faire me suis mis à corriger les trois livres d'Amadis, lesquels, par la faute des mauvais escrivains ou arrangeurs, trop corrompus et vicieux, ont été jusques à maintenant de peu de fruict; et translatant aussi et amendant le quart livre suivant, avecq' les faicts d'Esplandian, fils d'iceluy Amadis, lesquels jusques adoncq' n'ont été veuz de nul (1). »

Or, d'après le Portugais Barbosa, la version de Lobeira était divisée en quatre livres. « A principal que escrevèo foy *Historia de Amadis de Gaula*, dividida en quatro libros. » Ce n'est donc pas la version portugaise, c'est une ancienne version espagnole que désigne ici Pero Ferrus.

Je crois inutile de surcharger cette argumentation en mentionnant toutes les opinions, même considérables, qui contestent à Lobeira l'invention originale de l'*Amadis*. Lope de Vega l'attribuait à une dame portugaise. — L'abbé Jacquin (*Entretiens sur les romans*, p. 206) désigne sainte Thérèse, laquelle naquit en 1515, lorsque l'*Amadis* était déjà imprimé (2). L'origine de cette mé-

(1) Traduction de des Essarts.

(2) A Salamanque, en 1510. Voy. Barbosa, art. *Vasco de Lobeira*, et il est probable que ce n'était pas la première édition. — (J'avais deviné juste. Voir à l'Appendice la notice d'un exemplaire de 1508, appartenant à M. le baron Seillières).

prise singulière vient sans doute de ce que l'illustre sainte, non-seulement partagea le goût de son siècle pour les romans de chevalerie, mais encore en composa elle-même, de concert avec son frère Rodrigue Cepeda. Le fait est attesté par le P. Francisco de Ribeira, son confesseur (1).

Nous avons maintenant fait un premier pas dans la question de l'origine de l'*Amadis*. Nous savons que, pour suivre la trace du texte primitif, il n'est pas nécessaire de sortir de l'Espagne et de passer en Portugal. L'expérience a prouvé d'ailleurs que c'était tout aussi inutile pour le roman de *Palmerin d'Angleterre*, dont la destinée a de singuliers rapports avec celle de l'*Amadis*.

Publié à Evora, en 1567, par Francesco Moraès, qui le donnait pour une simple traduction du français, on a supposé en Portugal que Moraès lui-même en était l'auteur (voyez Barbosa), sous prétexte qu'il avait longtemps résidé en France, et l'on a mis sur le compte de sa modestie l'hypothèse d'un original français (de Jacques Vincent, 1553). L'erreur a été dissipée par la découverte d'une copie de l'original espagnol, imprimée à Tolède, en deux parties, 1547-1548. Un acrostiche placé à la fin de la dédicace démontre que ce roman a pour véritable

(1) *Vida de santa Teresa de Jesu*, lib. I, c. v. Voy. aussi une note de M. Ticknor, *History of Spanish litterature*, I, p. 222, de la 1re édit., sur une dissertation manuscrite du P. Sarmiento, relative à l'auteur d'*Amadis*.

auteur Louis Hurtado, lequel florissait à cette époque (1).

Palmerin d'Olive est également regardé comme d'origine portugaise; mais on ne connaît que la version espagnole, dont la Bibliothèque impériale de Vienne possède un exemplaire, in-f°, imprimé à Salamanque en 1511. « J'ai déjà donné, dit M. Ferdinand Wolf, la description détaillée de cette première édition du *Palmerin d'Olive* (Annales de Vienne, t. LIX, pp. 48-50), et j'ai rectifié alors l'opinion qu'on répète encore ici, d'après laquelle la plus ancienne des éditions connues serait celle de Séville, de l'an 1525. J'ai démontré en même temps que le *Palmerin* est en réalité l'ouvrage d'une dame de Burgos, fille, dit-on, d'un charpentier. On ajoute que la même personne en a écrit la première continuation, le Primaléon. »

(1) Voy. l'article de M. Vizente Salvà, auteur de la découverte, *Repertorio Americano*, IV, p. 33, et M. de Castro, dans son opuscule intitulé : *El Buscapié*. Voyez aussi l'art. de don Pascual de Gayangos, *Revista española*, n°s 2 et 3, 1862.

CHAPITRE III.

Que l'ancienne version espagnole a été vraisemblablement composée d'après un thème primitif, d'origine bretonne, introduite en Espagne par l'influence de la littérature française.

Je me propose actuellement de démontrer que si l'*Amadis*, tel qu'il existe, est une composition essentiellement espagnole, le germe de ce roman est pourtant venu de l'étranger, que *le thème primitif a été importé de France*, et que les plus fortes raisons permettent de penser que ce thème est issu de la source commune des romans de la Table ronde, je veux dire les traditions de la vieille Armorique transportées au pays de Galles par Gauthier d'Oxford (1).

L'opinion que j'exprime est étroitement liée au grand fait de l'influence générale de la littérature provençale, et à son action qui ne fut nulle part plus étendue qu'en Espagne et en Italie. Je n'ai point à déterminer ici, par l'examen des formes de la littérature espagnole, les emprunts dont elle est redevable aux écrivains provençaux. J'ai traité ailleurs cet intéressant sujet, et je prends la liberté de renvoyer aux nombreux détails que j'ai donnés.

(1) De la Rue, *Essai sur les Bardes et jongleurs.*

Pour rester dans les limites déjà très-vastes de mon sujet, j'essayerai seulement de fournir les preuves générales, mais certaines, de l'influence dont je viens de parler. Cet exposé offrira une démonstration du fait probable que je veux établir, à savoir, que le thème de l'*Amadis* espagnol est entré en Espagne à la suite de la littérature provençale (1).

La supériorité et l'éclat de la civilisation que, pendant le douzième siècle, vit fleurir la France méridionale, suffit à expliquer l'espèce de rayonnement exercé sur les peuples voisins par la poésie brillante qui en fut l'expression.

En ce qui concerne l'Espagne, il est constaté que, au-delà des Pyrénées, les troubadours fréquentaient habituellement la Catalogne, l'Aragon, le Portugal, mais qu'ils n'étaient nulle part mieux accueillis qu'à la cour de Castille. Bernard de Ventadour, Gavaudan le vieux, Azémar, Peyrols, sont les plus anciens troubadours connus pour avoir fréquenté plus ou moins passagèrement cette cour. A Burgos, à Léon, à Tolède, ces troubadours et quelques autres chantèrent leurs poésies de tout genre, toujours vivement applaudies, comme l'at-

(1) Voir E. Baret, *les Troubadours et leur influence sur la littérature du midi de l'Europe*; Paris, Didier, 1867, 2e édit., 1 vol. in-8°.

teste, entre autres exemples, ce joli conte du *Jaloux puni* (*Castia jilos*), de Raymond Vidal de Bezaudun, lequel fait le sujet d'une nouvelle de Boccace. « Ce conte fit tant de plaisir à la cour d'Alphonse, ajoute le poëte, qu'il n'y eut personne, dame ou chevalier, qui ne fût empressé de l'apprendre par cœur (1). »

Les alliances politiques, les affinités d'idiome et de race, aidèrent puissamment à la propagation des modèles provençaux dans la péninsule espagnole. Cette fraternité des peuples du Midi date au moins de la fin du onzième siècle; car le début de la vie de sainte Foi d'Agen, qui est antérieur à cette époque, donne ce récit comme connu « de tout le pays basque, de l'Aragon et de la terre de Gascogne ». Les affinités qui tendaient à éloigner les Aquitains des Celtes les tournaient au contraire vers la race qui couvre la péninsule ibérique. Ils retrouvaient là des frères, comme les Basques français chez les Basques espagnols d'aujourd'hui. La première femme d'Alphonse VI, roi de Castille, s'appelle Inès; elle est fille de Guido d'Aquitaine.

En 1113, Raymond Bérenger II, comte de Barcelone, épousa la fille et cohéritière de Gilbert, comte de Provence, du nom de Douce; l'autre, nommée Faydide, devint l'épouse d'Alphonse, comte de Toulouse, fils et

(1) On voit dans ce récit que le roi de Castille, devant qui le poëte dit avoir raconté sa Nouvelle, est Alphonse IX, car il est donné comme époux d'Éléonore, fille d'Henri II, roi d'Angleterre; par conséquent ce conte a été composé avant l'année 1214, qui est celle de la mort d'Alphonse.

successeur de Raymond de Saint-Gilles, qui lui-même, en récompense de sa participation à la prise de Tolède, avait reçu d'Alphonse VI la main de sa fille Elvire, avec une grosse dot. Doña Douce vint en Catalogne accompagnée de P. Olaguer, abbé de Saint-Ruffin de Provence, dont l'influence avait beaucoup contribué à cette union. Les droits que tenait Bérenger de son aïeule Ermisende sur le Béarn, sur les comtés de Carcassonne et de Narbonne, ajoutaient à ses relations avec tout le midi de la France. On voit sa fille Ximena épouser Roger II, comte de Carcassonne, pendant qu'Ermengarde de Narbonne adopte un de ses petits-fils, issu de la maison de Lara.

Dès l'an 1071, le rite romain avait remplacé en Catalogne le rite mozarabe, c'est-à-dire gothique. Jusqu'au rétablissement de la métropole de Tarragone, détruite par les Arabes en 1092, la plupart des diocèses catalans relevèrent directement de l'archevêché de Narbonne.

On juge aisément des ressemblances que de tels rapports d'intimité entre toutes ces cours durent établir dans la littérature, surtout avec cette circonstance qu'un grand nombre de troubadours accompagnèrent en Catalogne la fille de Bérenger, leur seigneur.

Les exercices littéraires des Provençaux suivirent en Espagne les progrès de la maison de Barcelone. Raymond Bérenger III ayant réuni l'Aragon à ses États par son mariage avec Pétronille, fille de Ramire le

moine (1137), l'Aragon vint ajouter une province nouvelle à la royauté littéraire des troubadours.

Il y avait intimité parfaite, communauté entière de sentiments, d'opinions et de goûts entre les seigneurs et les populations de ces petits États méridionaux, déjà si fortement unis par la tradition des souvenirs romains, par la communauté de langues, d'institutions et de race. Aussi voyons-nous dans le *Cancionero* provençal du Vatican figurer, sans distinction de pays, les noms de poëtes catalans, comme Guillaume de Berga, Hugues de Mataplana, à côté des poëtes provençaux. Ce sont des poésies d'une même école, expression d'une civilisation identique; mais cette école est née en France.

Remarquez d'autre part l'empressement que mit à secourir Raymond VI de Toulouse le roi d'Aragon Pierre II, son beau-frère et son vassal, pour les vicomtés de Milhaud et de Gévaudan. Nous voyons par les textes conservés (1) que, indépendamment du lien politique et du lien de famille, le roi d'Aragon fut excité à intervenir en faveur de Raymond, par les *sirventes* amers d'Hugue de Saint-Cyr, d'Azémar le Noir, de Raymond de Miraval, etc., troubadours pour la plupart provençaux.

Une nouvelle et puissante raison, l'enthousiasme religieux, se joignit aux liens politiques pour maintenir la continuité des relations littéraires entre l'Espagne du Nord et le midi de la France.

(1) Raynouard, t. II, p. 328-386.

Durant la longue et opiniâtre lutte qu'ils soutinrent contre les enfants de l'Islam, les chrétiens d'Espagne ne furent jamais seuls. Dans leurs rangs combattirent toujours des chevaliers venus de France ou d'autres pays, jaloux de mériter le salut pour avoir guerroyé en terre de Maures. Les croisades contre les Arabes d'Espagne, sans être aussi animées ni aussi fréquentes que contre ceux de Syrie, furent néanmoins toujours populaires, principalement dans la période où l'islamisme fut menaçant.

Cette intervention assidue de l'Europe chrétienne est attestée par divers passages des poésies des troubadours, entre autres par un chant très-poétique de Gavaudan le vieux, composé au moment de l'invasion des Almohades dans la péninsule ibérique, sous le commandement de Mohammed-el-Nassir. Ce chant du troubadour fut récité en grand appareil et solennité dans tous les pays de Languedoc, et contribua sans doute à la résistance qui amena la victoire de las Navas de Tolosa, le 16 juillet de l'an 1212 :

« Seigneurs, pour nos péchés, s'est accrue la force des Sarrasins. Jérusalem a été prise par Saladin et n'est point encore reconquise, et voilà que le roi de Maroc s'apprête à faire la guerre à tous les rois chrétiens, avec ses faux Andalousiens, avec ses Arabes armés contre la foi du Christ.

« Ils sont si fiers de leur nombre, qu'ils regardent le

monde comme à eux. Quand ils font halte dans les prés, entassés les uns sur les autres, Marocains sur Marabouts, Marabouts sur Berbères, ils se raillent de nous entre eux : Franks, disent-ils, cédez-nous la place, Toulouse et la Provence sont à nous, à nous tout l'intérieur du pays jusqu'au Puy. — Entendit-on jamais si insolentes railleries de la bouche de ces faux chiens, de cette race sans lois?

« Entendez-les, ô empereur, et vous, roi de France, roi des Anglais, et vous, comte de Poitiers, et venez tous au secours du roi de Castille. Personne n'eut jamais occasion si belle de servir Dieu ; avec son aide, vous vaincrez tous ces païens, dont Mahomet s'est joué, ces renégats, ces rebuts d'hommes.

« Ne livrons point, nous, fermes possesseurs de la grande loi, ne livrons point nos héritages à de noirs chiens d'outre-mer. Que chacun songe à prévenir le danger! n'attendons pas qu'il nous ait atteints. Les Portugais et les Castillans, ceux de Galice, de Navarre et d'Aragon, qui étaient pour nous comme une barrière avancée, sont maintenant défaits et soumis.

« Mais viennent les barons croisés d'Allemagne, de France, d'Angleterre, de Bretagne, d'Anjou, de Béarn, de Gascogne et de Provence, réunis à nous, en une seule masse, nous entrerons dans la foule des infidèles, frappant, taillant, jusqu'à ce que nous les ayons tous exterminés ; et alors nous partagerons le butin entre nous.

« Don Gavaudan sera prophète, ce qu'il dit sera fait ; les chiens périront, et là où Mahomet fut invoqué, Dieu sera honoré et servi (1). »

On touchait à l'époque où s'était développé à la cour et sous l'influence des rois anglo-normands cet ordre nouveau de fictions chevaleresques qui, transportées aussitôt dans la France du Nord, se répandirent au midi avec une rapidité prodigieuse. M. Fauriel a dressé une liste de troubadours provençaux dont les poésies renferment des allusions plus ou moins circonstanciées aux récits de la Table-ronde. Parmi ces troubadours, Raimbaud d'Orange, Bernard de Ventadour, Ogier de Vienne, Bertrand de Born, Arnaud de Marveilh, étaient morts ou avaient cessé de faire des vers avant le treizième siècle. Or, si, comme les faits le démontreront tout à l'heure, la fable d'*Amadis* dérive des mêmes sources que les fictions d'Artus et du Saint-Graal, si par conséquent elle est d'une origine étrangère à l'Espagne, à qui peut-on plus vraisemblablement en attribuer l'importation dans ce pays qu'à ces mêmes troubadours provençaux (2)? Pendant deux ou

(1) Traduction de M. Fauriel.

(2) La formation de l'École de Champagne, par sa coïncidence avec l'avénement de la maison de ce nom au trône de Navarre (1234), en la personne de Thibaut, pourrait, à la rigueur, faire considérer comme inutile l'intermédiaire des Provençaux. Les trouvères durent accompagner en grand nombre un seigneur qui se mêlait à leurs exercices. La littérature française du nord, déjà si riche en 1200, d'après le témoignage de Lambert d'Ardres, fut ainsi placée aux portes mêmes de la Castille. Ajoutez la prééminence en Europe de celle littérature, et sa vaste diffusion, qui a porté quelques-uns des manuscrits de nos plus vieux

trois siècles ils n'avaient cessé de visiter les petites cours de Castille et d'Aragon. L'odieuse croisade des Albigeois, en ruinant leur pays, les contraignit à se réfugier en grand nombre en Espagne.

Quoi d'ailleurs de plus favorable à la propagation des fictions chevaleresques que le mode de publication de leurs chants, accompagnement obligé, décoration animée des tournois et des autres assemblées féodales (1)? Suivis de leurs jongleurs, les troubadours ne fréquentaient pas seulement les châteaux, ils paraissaient aussi dans les camps. Ils avaient des rhythmes guerriers, destinés à encourager les soldats, et ils les chantaient la veille des assauts et des batailles. « Les jongleurs ambulants qui faisaient profession de réciter pour leur compte les poésies des troubadours, pénétraient partout où ils étaient sûrs de trouver des foules d'hommes, dans les camps, sous les murs des places assiégées, parmi les armées en marche, jouant de leurs divers instruments, chantant, cherchant à

romans jusque dans les bibliothèques de Copenhague et de Stockholm. Joignez enfin l'analogie des deux idiomes, lesquels paraissent avoir été d'autant moins distincts qu'on remonte davantage vers leur origine. Voyez aussi Dante, *De vulgari eloquentia*, l. IV, p. 261.

(1) « Se cantaban en coro, con musica y con baile, » dit quelque part M. Amador de los Rios, *Hist. crit. de la Liter. esp.* — Notez aussi ce passage de Pierre de Blois : « Recitantur etiam pressuræ... sicut de Arturo, Galgano et Tristano fabulosa quædam referunt histriones, quorum auditu conculiuntur audientium corda, et usque ad lacrymas compunguntur. » *Tract. de Confess*; et Paulin Paris, préface à la chanson d'Antioche, t. XXII, p. 353, de l'*Histoire littéraire de la France*.

captiver un instant l'attention des gens de guerre. Peut-être chantaient-ils là, comme ailleurs, des poésies de toute espèce, des chansons d'amour, des vers satiriques, *des fragments de romans épiques;* mais on ne peut douter que les chants de guerre ne fussent particulièrement destinés à être exécutés dans ces occasions. »

Citons à l'appui de ces considérations générales l'opinion du savant Huet : « De ce grand nombre de romanciers que l'on vit en France, nous sont venus tant de vieux romans, dont une partie est imprimée, une autre pourrit dans les bibliothèques, et le reste est consumé par la longueur des années. Et c'est de nous que l'Italie *et l'Espagne, qui a été si fertile en romans,* tient l'art de les composer. »

Crescimbeni adopte l'opinion d'Huet, mais il est plus explicite en ce qui touche l'origine de l'*Amadis* : « Perchè i romanzi spagnuoli non avessero tra gl' Italiani il seguito che ebbero gli altri suddetti, malagevolmente può investigarsi; contuttociò potrebbe egli essere adivenuto si per la lontananza che corre tra quella nazione, e la nostra; si anche per essere gli Spagnuoli stati posteriori a' Provenzali per centinaia d'anni nella fabbrica de' romanzi, come vole il si spesso mentorato Uezio, di modo che si può credere, che tanto dell' *Amadis* suddetto, quanto di Palmerino d'Oliva, di Tiranto il Bianco, e di tutti quegli altri che ad Amadis di Gaula vengono dietro, e da lui derivano, sieno stati pressi i modelli dagl' istessi Provenzali, il que altresi

è confermato dalla vicinanza delle nazioni, etc. » — Et plus bas : « La poesia spagnuola, siccome nelle sue forme è simile all' italiana, così dovette essere stata pigliata anch'essa da quello stesso fonte, donde la prese l'Italia, cioè dalla Provenza, che senza dubbio a tutta l'Europa *fù maestra*, e nel romanzare, e nel poetare, *e particolarmente alla Spagna*, appo la quale quest' arte fù tanto meglio, che tra i Francesi, maneggiata, massimamente nelle materie amorose, che il giudiziosissimo Torquato Tasso, etc. (1). »

Voit-on d'ailleurs l'*Amadis* fournir, comme les traditions appropriées au caractère ou à la nationalité espagnole, et comme telles spontanément et de bonne heure adoptées par l'imagination populaire, quelques-uns de ces chants détachés, de ces romances encore répétées aujourd'hui par le *traginero* aragonais, l'*arriero* andalou, les *mozos de labranza* de Castille (2), et célébrant la vie agitée de Rodrigue de Bivar, les infortunes du comte Fernand Gonzalès, les exploits imaginaires de Bernard de Carpio contre les Franks de Charlemagne, la mort tragique de Roland? Non : — mais, si l'*Amadis* ne figure pas dans les plus anciennes romances, on le rencontre plus tard,

(1) Livre V, ch. IV, p. 278, in-4°, 1er vol.

(2) En approchant du Toboso, don Quichotte entend un laboureur qui chantait en se rendant à son travail :

Mala la hubisteis, Franceses,
La caza de Roncesvalles.

C'est la vie nationale prise sur le fait.

dans les *Romanceros*, en compagnie des héros de la Table-ronde, lorsque l'introduction en Espagne des romans du cycle d'Artus eut donné à ces fictions d'origine étrangère une certaine popularité. Lorsqu'en effet les champions de la Croix commencèrent à respirer, lorsque les Almohades, de plus en plus resserrés au midi, n'attendaient plus que le décret qui envoya périr en Afrique leurs misérables restes, les classes féodales, moins occupées à guerroyer, eurent une littérature à elles, la même qui, dans le reste de l'Europe, faisait le charme de la haute société. Alors elles connurent, elles imitèrent ces histoires de la Table-ronde, si touchantes, malgré leur rudesse; alors elles s'initièrent avec empressement à ce système de galanterie si en harmonie avec le caractère espagnol, à cet amour mystique et raffiné, qu'elles devaient encore épurer, en remaniant, peut-être sous une influence de grâce et de civilisation arabe, la fable d'*Amadis* introduite en Espagne en même temps que les histoires de Lancelot, de Palamedes, d'Erec, d'Artus et de Tristan (1).

On trouve en effet dans l'*Amadis*, mêlées au corps du récit, un certain nombre d'allusions à ces romans. Ces allusions, en prouvant la familiarité de l'auteur primitif avec les traditions bretonnes, nous semblent une première et forte présomption qu'il a puisé dans ces traditions le

(1) La même action s'est opérée un peu plus tôt en Allemagne, et a modifié la tradition primitive des *Niebelungen*, dans le même sens qui a transformé si singulièrement les données du *Poème du Cid*.

fonds d'un récit dont la scène est exactement aux mêmes lieux. Voici quelques-unes des principales : « Esta tan cruel costumbre e pessima durò hasta la venida del muy virtuoso rey Artus : que fué el mejor rey de los que alli reynaron, e la revocò al tiempo que matò en batalla ante las puertas de Paris el Floyan. » (Lib. 1, fol. 5.) — « En algunas historias se lee que en el comienço de la poblacion de aquella insula (l'île de la Tour vermeille), y el primer fundador de la torre, y de todo lo mas de aquel gran alcaçar, que fué Josepho el hijo de Joseph ab Arimatia, que el Sancto Grial traxò à la gran Bretaña. » (IV, fol. 275.) — « Pues este Segurades fué en tiempo del rey Uterpadragon, padre del rey Artus, y señor de la gran Bretaña; y este dexò un hijo y señor de aquella insula à Bravor el Brun; que por ser demasiado bravo le pusiéron aquel nombre que en el lenguaje de entonces por bravo dezia brun. A este Bravor matò Tristan de Leonis en la batalla en la misma insula, donde la fortuna de la mar echò a el y a Ysco la Brunda, trayendola para ser muger del rey Mares de Cornualla, su tio; y deste Bravor el Brun quedò aquel gran principe muy esforçado Galiote el Brun, señor de las luengas insulas, gran amigo de don Lanzarote del Lago. Assi que por aqui podeys saber, si aveys leido o leyerdes el libro de don Tristan y de Lanzarote. » (IV, fol. 280.)

A toutes ces considérations, l'opinion de Bernardo Tasso ajoutera, nous l'espérons, un poids décisif.

Dans une lettre à Girolamo Ruscelli, Tasso, entretenant cet ami des circonstances qui avaient amené la composition de son *Amadigi* (1), déclare formellement que le roman espagnol lui paraît un remaniement de quelque tradition bretonne : « *Non è dubbio* que lo scrittore di questa leggiadra e vaga inventione l'ha *in parte* cavata da qualche historia di Bretagna, e poi abbelitola e rendutola a quella vaghezza che il mondo cosi diletta (2). » Ailleurs, il désigne l'auteur ancien de l'ouvrage, par le nom de *refabbricator*, et revient sur l'origine bretonne dans un grand nombre de ses lettres.

Dès l'instant que Bernardo Tasso, cédant aux sollicitations qui le pressaient de transporter dans la littérature italienne cette belle fiction d'*Amadis*, eut résolu d'écrire un poëme sur ce sujet, il dut se livrer, touchant l'original, aux plus actives recherches. Il vivait d'ailleurs à une époque peu éloignée de la mort de Lobeira. Il ne prononce pas même ce nom, et se décide en faveur d'une origine bretonne. Que si l'opinion qui prononce en faveur du Portugal avait été accréditée en 1535, comment supposer qu'elle fût inconnue aux plus grands seigneurs espagnols, à des personnages aussi éclairés, aussi amis des lettres que don Francisco de Tolède et don Louis d'Avila? Et s'ils connaissaient cette opinion, ou s'ils l'adoptaient,

(1) Voy. p. 17.

(2) *Lettere*, II, p. 166. — II, p. 93. — Voy. aussi Dunlop, *History of fiction*, II, p. 9 et suiv.

comment admettre qu'ils pussent concevoir la pensée de la taire à Bernardo Tasso?

Voilà donc la fable d'*Amadis*, dès 1540, expressément rapportée par un esprit très-ingénieux et très-éclairé, à la source commune des traditions de la Table-ronde. Mais, puisqu'il est incontestable que ces traditions n'ont reçu la vie que du talent des troubadours et trouvères français, j'en conclus que c'est à la France que doit être attribuée l'origine de l'*Amadis*. C'est la France qui a fourni le canevas sur lequel le génie castillan a brodé le riche tissu qui a si longtemps charmé l'Europe. L'obscurité qui enveloppe cette origine ne forme pas une objection. Il n'est donné de remonter au commencement de rien. Le même mystère n'a-t-il pas d'ailleurs présidé à la naissance des plus célèbres romans de chevalerie? Ce mystère environne encore l'origine des poëmes homériques. Comme on s'est élevé contre l'existence d'Homère, on conteste l'authenticité de Luce de Gast et de Robert de Borron. Prétendre sur ce point à la certitude absolue, c'est rêver l'impossible, puisqu'il est de l'essence de la poésie populaire, à son origine, d'être à la fois, pour ainsi dire, partout et nulle part.

CHAPITRE IV.

De l'existence d'un manuscrit original de l'*Amadis* en français et de la traduction de des Essarts.

Si l'on en croyait cependant l'allégation du traducteur français de l'*Amadis* espagnol, d'Herberay des Essarts (1), ou si l'on adoptait l'opinion de M. de Tressan, le spirituel abréviateur de cette traduction, ce n'est pas seulement d'un thème primitif plus ou moins développé, c'est du roman tout entier qu'il faudrait faire honneur à la France.

Dans la dédicace à Charles d'Orléans et d'Angoulême, deuxième fils de François Ier (2), d'Herberay se vante expressément d'avoir restitué à la France le véritable *Amadis*, tronqué, dit-il, et défiguré par les Espagnols. « M'estant tombé ès mains le livre d'*Amadis de Gaule* en langue castillane, lequel maintes fois plusieurs gentilshommes d'Espagne m'avaient loué et estimé sur tous les

(1) Voir à l'Appendice la notice sur Herberay des Essarts.

(2) A très-hault et très-illustre prince Charles duc d'Orléans et d'Angoulesme, second fils du roy; Nicolas de Herberay, seigneur des Essarts; très-humble salut.

romans, et le trouvant tel qu'ils me l'avaient assuré, tant pour la diversité des plaisantes matières dont il traite, que de représentation subtilement descrite qu'il fait des personnes suyvant les armes ou amours : ay pris plaisir à le communiquer par translation (souz vostre autorité), à ceulx qui n'entendront pas le langage espagnol, pour faire revivre la renommée d'*Amadis*, (lequel par injure et antiquité du temps, estoit estaincte en ceste nostre France). Et aussi pour ce qu'il est tout certain qu'il fust premier mis en nostre langue françoyse, estant Amadis gaulois et non espagnol. Et qu'ainsi soit, j'en ay trouvé encores quelque reste d'un vieil livre escrit à la main en langage picard, sur lequel j'estime que les Espagnols ont fait leur traduction, non pas du tout suyvant le vray original, comme l'on pourra voir par cestuy : car ils ont obmis en d'aucuns endroitz, et augmenté aux autres; par quoy suppléant à leur obmission, elle se trouvera en ce livre. Dans lequel je n'ay voulu coucher la plupart de leur dicte augmentation, qu'ils nomment en leur langue *Consiliaria*, qui vault autant à dire au nostre commun *avis* ou *conseil*, semblans tels sermons malpropres à la matière dont parle l'histoire. »

L'allégation si formelle de des Essarts ne manqua pas d'être adoptée, comme le prouvent une foule de pièces de vers adressées au traducteur, dont voici un échantillon :

Michel le Clerc, Seigneur de Maisons, aux lecteurs,

Qui voudra voir maintes lances briser,
Harnois froisser, escus tailler et fendre,
Qui voudra voir l'Amant amour priser,
Et par amour les combats entreprendre,
Vienne *Amadis* visiter et entendre;
Que des Essarts, par diligent ouvrage,
A retourné en son premier langage :
Et sois certain qu'Espagne en cest afaire
Cognoistra bien que France a l'advantage.
Au bien parler, autant comme au bien faire.

L'incertitude qui règne encore sur l'origine, la formation et les progrès de la littérature chevaleresque, les découvertes inattendues qui s'opèrent, et qui viennent renverser les systèmes préétablis, celles que, sans doute, réserve encore l'avenir, ne permettent de négliger aucune information relative à notre sujet, et nous font ainsi une loi de discuter la valeur de l'assertion de des Essarts.

On ne peut dissimuler tout d'abord que la comparaison des textes ne lui est pas favorable. Des Essarts, il est vrai, retranche ou abrége, quelquefois avec goût, certaines gloses de Montalvo, évidemment étrangères à l'ancien récit; mais lui-même gâte souvent et falsifie l'original, tantôt avec le pédantisme de son siècle, tantôt avec la plus bizarre afféterie, tantôt avec une licence d'imagination et de langage tout à fait digne d'un contemporain de Brantôme et de Rabelais. La convenance m'interdit de

donner les preuves de ce dernier genre d'altérations (1); altérations d'autant plus graves, qu'elles défigurent complétement sur ce point le caractère de l'original espagnol, dont l'auteur, s'il décrit quelquefois certaines aventures romanesques un peu vives, n'est du moins jamais, ni par l'imagination, ni par l'expression, de connivence avec le vice. Je crois devoir insister particulièrement là-dessus, tant dans l'intérêt de la thèse que je soutiens, que dans celui de la vérité littéraire.

Pour ne parler donc que des autres modifications du traducteur français, peut-on admettre, par exemple, que des Essarts ait restitué, d'après un texte picard, c'est-à-dire ancien, le passage suivant de l'original espagnol, que je choisis entre plusieurs : « A Grasandor plugò mucho « dello, porque el dia primero que vido Mabilia, fué su « coraçon otorgado de la amor! y conosciendo quien « era ella, y su gran bondad y gentileza, y el gran deudo « y amor que le tenia Amadis, determinado estava de la « demandar por muger : y desseava mucho ver la hablar, « y tratarla en alguna contratacion : y por esto uvò mucho « plazer de se ver tan cerca della. » (Lib. IV, p. 258.) « Lors « Grasandor, se trouvant à propos pour parler à Mabile « (d'une voix tremblante et mal assurée), commença à « luy dire : Madame, quand je cesse de vous faire part

(1) Comparez libro I, cap. xxxv, p. 64, verso, et chap. XXXVI, p. 131, verso du fr. — Lib. II, p. 107, et liv. II, p. 49-50. Je cite d'après les éditions in-fol., en français et en espagnol.

« de mes doléances, les trois principales parties de moi « sont en la plus estrange peine que l'on sçauroit estimer, « ce sont mes yeux, mon cueur et ma langue : car aus- « sitost que mon œil vous aperçoit, il s'efforce de parler, « et vous dire ce qui me cause douleur : mais c'est en « vain; lors ma langue cuydant suppléer à ce deffault, « fait ouvrir ma bouche, quand peur survient qui la « contraint tenir quoye : si adonc mon cueur est en « martire, vous le povez penser, veu qu'il se plaint et « souspire sans cesse, et se voyant despourveu de tout « moyen, blasme l'œil qui luy aporta les premières nou- « velles de vostre grand beauté, lequel en s'excusant « lui promet faire l'office de la langue, puisqu'en notre « endroit elle est muette, et que par apárence extérieure « (en se monstrant piteux) vous demandera pour eux « tous mercy et remède. » (Livre IV, p. 66.)

Autre exemple :

« E llamando la donzella, dieron buen orden de ade- reçar como comiessen, que bien les hazia menester : donde aunque los muchos servidores y las grandes ba- xillas de oro y de plata allì faltaron, no quitaron aquel dolce y gran plazer que en la comida sobre la yerva uvieron. » (I, c. 35, p. 64, v°.) — Et cependant, Gan- dalin et la demoiselle de Danemarc mirent ordre à leur manger, sur une petite levée, tapissée de menue herbe, assez commode pour le lieu. Et combien que là n'y eust buffet d'or ne d'argent, comme chez les rois Lisvart et

Perion, ni solennité de grans services : si s'estimèrent ilz mieux traitez qu'oncques paravant n'avoient esté. Et durant leur repas voyant l'aménité de ce pays et des fontaines, commencèrent à ne trouver estrange que les dieux eussent autrefois habandonné le ciel pour venir habiter les foretz : et tindrent Jupiter sage pour avoir suyvy Europe, Io, et ses autres amyes, et Apollo avoit eu raison de devenir pasteur pour l'amour de Daphné, et de la fille d'Ametus. Et eussent voulu, à l'exemple d'eux, demeurer là, sans jamais retourner à leur palays et royales pompes : estimans les nymphes des boys plus heureuses déesses que celles qui sur les autelz de marbre demeurent aux superbes temples des grandes villes. » (I, chap. XXVII, p. 125.) Ce n'est pas tout : des Essarts juge merveilleux d'ajouter ici une alerte, pour donner à Oriane le plaisir de voir une armée en bataille, et il met des arquebusiers dans le corps chargé de la fausse alerte, par souvenir de sa qualité d'officier d'artillerie.

Plusieurs rapprochements de ce genre, joints à la collation assidue de la traduction française avec l'original, m'ont amené à penser que l'assertion de des Essarts, en ce qui touche l'existence d'un manuscrit picard qu'il aurait eu sous les yeux, ne reposait sur aucun fondement.

Mais, quelle que soit notre défiance, nous devons cependant reconnaître que cette assertion, à l'entendre seulement d'un thème primitif, n'aurait rien que de vraisemblable, et se trouverait même confirmée par le pas-

sage de l'*Agiologio lusitano* mentionné ci-dessus (1). Selon Cardoso, ce n'est pas l'infant don Alfonso, mais son frère, don Pedro, l'*iffante de las siete partidas*, l'éloquent auteur du *Menosprecio de las cosas hermosas del mundo*, qui fit traduire l'*Amadis de Gaule* du français (*sic*) en portugais par Pedro Lobeiro, non pas chevalier, mais simple notaire à Elvas. — Après un éloge enthousiaste de donPedro, Cardoso continue ainsi : « Lhe foi grande mestra a universal noticia, e larga experiencia que per 11 annos teve naquella sua celeberrima peregrinação, em que descorreò muita parte do universo, e residiò nas cortes de varios principes, reis i emperadores de Europa, Asia e Africa. Como versado na lingua latina, traduziò en vulgar Tulio *de Officiis*, Vegetio *de Re militari*, i escreveo muitos livros em prosa e verso... E por seu mandado transladou de frances em a nossa lingua Pero Lobeiro tabalião d'Elvas o livro deAmadis, que(a parecer de varoes doctos) he o melhor que saiò a luz de fabulosas historias. » — J'ajouterai que les études, les voyages, les recherches de toute sorte auxquelles se livra Cardoso, donnent une grande importance à son témoignage.

Le doute que nous exprimons à l'égard de l'assertion de des Essarts, qui serait d'une importance si grave, si elle était vraie, a été partagé par d'excellents juges. — « Cette assertion, observe M. Raynouard, n'est vraisemblablement qu'un artifice du traducteur, puisqu'il ne

(1) Voy. p. 28.

désigne ni l'époque, ni le lieu où il prétend avoir vu le manuscrit picard. Il est à remarquer qu'à l'époque où d'Herberay publia sa traduction, dédiée à François Ier (1548) (1), il existait entre la nation française et la nation espagnole une animosité telle, que la traduction d'un ouvrage espagnol, dédiée au roi de France, eût peut-être blessé et le prince et l'opinion publique. C'est sans doute ce qui inspira à d'Herberay l'artifice dont il se servit; et certes s'il avait eu alors des preuves certaines de l'existence d'un *Amadis* français antérieur au castillan, il eût été inexcusable de ne pas les fournir. »

L'artifice de des Essarts doit s'expliquer plus naturellement, selon nous, par une pratique commune à la plupart des écrivains qui ont composé, remanié ou imité des romans de chevalerie. C'est ainsi que Montalvo, l'auteur avoué de *las Sergas d'Esplandian*, prétend avoir écrit, « d'après un manuscrit trouvé dans une tombe de pierre, aux environs de Constantinople, et apporté en Espagne par un marchand hongrois ». C'est ainsi que des Essarts lui-même, dans une note à son *Florès de Grèce*, prétend tenir l'original de ce roman d'un gentilhomme grec, ce qui infirme singulièrement son assertion concernant le fameux manuscrit picard. Tout cela n'est pas plus sérieux que l'autorité de Cid Hamet-Benengeli, et l'a-

(1) Il y a ici une légère erreur. La traduction de des Essarts est dédiée, comme nous l'avons vu, non pas à François Ier, mais à son fils cadet, Charles d'Orléans et d'Angoulême. Le cinquième livre des *Amadis*, qui contient l'histoire d'Esplandian, est seul dédié à François Ier.

necdote des manuscrits trouvés dans l'Alcama de Tolède. D'ailleurs une erreur de fait empêche d'adopter l'interprétation ingénieuse de M. Raynouard. D'Herberay dit expressément, dans son épître dédicatoire de la *Chronique* de don Florès de Grèce au roi Henri II, qu'il avait entrepris la traduction des *Amadis* « par ordre » du roi François Ier, et qu'il était sur la fin du huitième livre, lorsque ce prince mourut en 1547.

M. de Tressan, adoptant au pied de la lettre l'assertion de des Essarts, part de là pour argumenter en faveur de l'invention française. Les guerres des Espagnols en Picardie sous Louis XI, lui paraissent expliquer d'une manière très-plausible comment seraient tombés entre leurs mains les manuscrits originaux de l'*Amadis*. Il va plus loin, et assure avoir vu ces mêmes manuscrits, « en langue romane », dans la partie de la bibliothèque du Vatican léguée par la reine Christine. Or, la notice des manuscrits de cette reine, qui fait partie des papiers de la Porte du Theil, renferme, il est vrai, la mention d'un petit nombre de romans de chevalerie, tels que *Giron le Courtois, Beuves d'Antones*, etc. : elle se tait complétement sur le compte d'*Amadis*, qui ne figure pas davantage dans le catalogue imprimé des manuscrits de la reine Christine, inséré dans le Recueil de Montfaucon.

M. de Tressan avance que des Essarts ne s'est pas servi du travail de Montalvo, sous prétexte que l'édition du

premier livre de la version française parut en 1540, tandis que l'espagnole ne fut imprimée qu'en 1547. Or il existe à la bibliothèque royale de Madrid une édition de 1521, imprimée à Saragosse, et don José Pellicer conjecture avec raison que ce n'est pas une des premières. Il est probable que M. de Tressan s'est trompé de même, en ce qui concerne le manuscrit d'*Amadis* vu par lui dans la bibliothèque du Vatican. Peut-être le confondait-il, ce que la conformité de nom rend assez probable, avec *Amadas et Ydoine*, roman d'aventures, dont nous avons un manuscrit du treizième siècle.

Mais, à part cette conformité de nom et la circonstance de l'amour du damoisel Amadas, fils du sénéchal d'un duc de Bourgogne, pour Ydoine, la noble fille de ce duc, on ne distingue entre les deux récits que des rapports extrêmement généraux, parmi de graves différences. Une des principales, conforme d'ailleurs aux mœurs chevaleresques, adoptées dans les romans de *Tristan* et de *Lancelot*, vient de la foi gardée par Ydoine à Amadas, même après être devenue, malgré elle, il est vrai, l'épouse du comte de Nevers. C'est la répétition de l'amour pour Lancelot de la belle Genièvre.

Sous le rapport des ressemblances, on peut noter la résolution que prend Amadas de mériter sa dame à force de prouesses. Il est vrai que cette entreprise est l'effet des exhortations mêmes d'Ydoine, tandis qu'Oriane, nous le verrons, est étrangère à cette résolution dans l'*Amadis* :

Idoine li respont en bas,
Couvertement, car ne veut pas
Qu'il sace com est bien de li :
« Amis, fait-elle, ore est issi (ainsi);
Je sai moult bien, si l'ai veu,
Grant mal aves pour moi eu,
Travail, angousse, ires plusors,
Poi de joie, maintes dolours;
Ce poise moi moult durement,
Qu'aves souffert si grief torment,
Si longuement, à tel dolour :
Or vous otroi toute m'amor.
Par tel convent que vous dirai,
Sour tous homes vous amerai. »

Après avoir gravement rappelé au damoisel les principaux devoirs de la chevalerie (notez ce rôle d'institutrice), Ydoine continue ainsi :

« Par droite nature deves
D'armes preus estre et aloses,
Car vostre père et vostre ami
L'auront tos jors esté issi :
Et, au plus tost que vous pores,
D'armes avoir les requeres;
Qu'ils prient vostre signeur
Le duc, qui vous veut grant honeur,
Qu'il les vous doinst, si ricement
Com il doit, et à vous apent.
Puis si erres de terre en terre,
Vostre pris pourcachier et querre.
Larges soiies et frans et prous,
Li vostre soit donnes à tous :
Si vous serai loiaus amie,
A tous les jours mais de ma vie.

Par tel convent vous doins m'amour,
C'oncques n'amai jusqu'à cest jour,
Ne n'amerai jamais nul homme
Autre que vous, ce est la somme.
Si soiies tex, biau dous amis,
Si vaillans et de haut pris,
Que sauve i soie l'amour de moi. »
Un anel oste de son doi,
Ou sien li mist, et dist : « Amis,
Par cest anel d'or vous saisis
De m'amour, tous jors loiaument. »
A tant la baise doucement,
Et du sien doit un anel prist,
Ou lieu de l'autre anel le mez,
Puis li dist bel et souavez :
« Cestui voel tenir de par vous,
Et si sachies tout à estrous,
Jamais de moi ne partira,
Tant com nostre amistes durra, » etc. (1).

Comme exemple d'analogie, notons encore la *forsenerie* d'Amadas, à la nouvelle qu'Ydoine est fiancée au comte de Nevers :

Quant Amadas ot le message,
Qui li conte son grant damage,
Telle angousse a, et si grant ire,
Qu'il ne puet un seul mot dire,
Ains est illec tous estourdis
Une grant pièce, et esbahis,
Qu'il ne sent de lui nule rien,
Ne il n'entent ne mal ne bien.
Mais, quant est revenu en soi,

(1) Bibl. nat., manuscrit 6987, p. 317, v°.

Au vallet dist! « Amis, di moi,
Put estre voir che que tu dis? »
« Voire, biau sire, par ma foi,
Li cuens de Nevers l'a plevi (fiancée),
L'autrier à Digon, car le vi,
Vausist ou non, contre son voel,
Ou soit à joie, ou soit à duel,
Espousée ert jusqu'à quart jor,
Et s'en ira o son signour
A Nevers, la rice cité. »
Amadas l'ot, si a troublé
Li cuer, et escause d'ardeur,
D'une fine fole caleur,
Dont vient la droite deruerie;
Et la fine forsenerie
Li saut, et li cerviaus li trouble.
En poi d'eure a corage double,
Et toute raison li escape, etc.

Cette folie des chevaliers, causée par la trahison vraie ou supposée de leurs dames, paraît avoir été un des lieux-communs que traitaient de préférence les anciens romanciers. On la retrouve en effet dans le *Tristan* et le *Lancelot*, d'où elle sera passée dans l'Arioste, qui a jugé à propos de jeter le ridicule que l'on sait sur cette noble figure de Roland. Mais nous ferons voir que cette partie de l'*Amadis*, qui forme l'épisode du *Beau Ténébreux*, a été plus probablement imitée du roman en prose de *Tristan*.

Une difficulté plus grave nous semble devoir s'opposer à faire regarder le roman d'*Amadas et Ydoine* comme le

germe de l'*Amadis* espagnol. Je veux parler du lieu de la scène qui, dans le premier, se passe en France et en Lombardie, tandis que dans la partie ancienne de *l'Amadis* la scène est aux mêmes lieux que dans les récits de la Table ronde.

Quoi qu'il en soit de ces objections, et dût-on regarder le roman, d'ailleurs intéressant, d'Amadas et Ydoine comme la source de la composition de Montalvo, loin de contredire les observations précédentes, ce serait une nouvelle et plus forte raison en faveur de la conclusion que nous avons adoptée. Issu d'une tradition française, le roman d'*Amadis*, dans sa forme actuelle, la seule qui ait survécu, demeure, à nos yeux, la légitime propriété de la littérature espagnole. Sans nous préoccuper désormais des autres versions ou imitations, c'est l'œuvre même de Montalvo que nous allons examiner.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la rédaction de Montalvo. — État des lettres et des esprits en Espagne, au moment de cette composition.

Le texte même du prologue de Montalvo nous fournit le moyen de déterminer d'une manière précise l'époque où il se préparait à publier sa révision des anciens livres d'*Amadis*. Dans ce prologue, en effet, il parle de la conquête du royaume de Grenade comme achevée, et de Ferdinand et Isabelle comme encore vivants : « Aquella santa conquista que el nostro muy esforçado y catholico rey don Fernando hizò del reyno de Granada... » D'un autre côté, au chapitre 99 de l'histoire d'Esplandian, composée, comme nous l'avons vu par lui-même, Montalvo déclare qu'il travaillait à cet ouvrage au commencement de la guerre de Grenade, c'est-à-dire vers 1485,

Mais la composition de l'histoire d'Esplandian a été nécessairement précédée du remaniement de l'ancien *Amadis*, puisque, en divers lieux de ce dernier roman, Montalvo annonce l'histoire du fils comme devant faire suite à l'histoire du père (voyez p. 102). Quel intervalle s'est-il écoulé entre les deux ouvrages? Don P. Clemencin l'évalue à environ vingt ans, d'après une digression de l'auteur (*Amadis*, ch. 133) qui, par sa nature, paraît ne pouvoir se rapporter qu'aux dernières années du règne de Enrique IV. — Ce qui donne l'an 1465 comme l'époque la plus probable de la rédaction espagnole que nous possédons.

Qu'était devenu le texte de l'ancienne version, de l'ancienne version *en trois livres*, qui avait tant charmé l'adolescence d'Ayala? Quelles modifications avait-elle subies avant d'être remaniée par Montalvo? Question insoluble, vu l'absence jusqu'à ce jour du manuscrit primitif, et de tout enseignement sur sa destinée.

Pouvons-nous, du moins, obtenir quelques éclaircissements des détails fournis par l'histoire littéraire sur la personne de l'auteur? Pas davantage. Tout ce qu'on sait de ce personnage, d'après Nicolas Antonio, c'est que Garcia Ordoñez de Montalvo fut gouverneur de Medina del Campo, fonctions qui sembleraient annoncer un homme de guerre, si des espèces de sermons insérés dans le texte sous forme de gloses, selon la coutume espagnole, n'indiquaient en même temps un homme d'église,

opinion que confirme le ton élevé du Prologue, et l'intention morale de l'ouvrage, qui, malgré l'amour qui en fait le fond, perce dans une foule de passages.

Dans cette incertitude, qui probablement ne sera jamais éclaircie, il semble naturel de faire honneur à Montalvo de tous les détails qui, soit par la nature des sentiments, soit sous d'autres rapports, s'éloignent évidemment de la rudesse ou de l'ignorance des premières années du quatorzième siècle en Espagne. Et comme le style d'un écrivain est inséparable du temps où il a vécu, nous allons essayer de placer Montalvo au milieu de son siècle, en esquissant le tableau littéraire et moral de l'Espagne, à l'époque où il remaniait l'*Amadis*.

Vers la fin du quinzième siècle, l'esprit chevaleresque était depuis longtemps en décadence dans la plus grande partie de l'Europe. Le zèle ardent qui avait arraché tant de chrétiens de leurs foyers pour les porter aux lieux témoins de la passion du Christ, le sentiment exalté de l'honneur et de l'amour, si énergiquement décrit dans les fictions de la Table ronde, — ces grands et nobles mobiles n'existaient plus, ou s'étaient fâcheusement modifiés. L'astuce et la perfidie succédaient entre souverains à l'esprit de loyauté chevaleresque. En France, un libertinage grossier, revêtu d'apparences courtoises, avait usurpé la place de cet idéalisme d'amour, âme de tant de hautes entreprises, lorsqu'il animait le cœur de véritables chevaliers. — Jean de Ligny vendait la Pucelle,

une femme, une prisonnière, à Philippe de Bourgogne, qui la revendait aux Anglais.

L'esprit politique et de discipline tendait à se substituer en Angleterre à l'esprit de la chevalerie. Ce changement se faisait sentir dans l'art de la guerre et dans la composition des armées. Sous Édouard III, le parlement prend sa forme définitive et se partage en deux chambres. Le roi d'Angleterre avait dû ses succès, dans la lutte engagée contre la France, à l'emploi de troupes réglées, commandées par des officiers sous ses ordres, contre lesquelles se brisa le courage bouillant mais inconsidéré de notre brillante milice chevaleresque. Il fallait que, dans ce pays, la chevalerie fût tombée en bien grand discrédit, pour que Chaucer osât se permettre contre cet ordre des railleries dont la hardiesse n'a été égalée que par Cervantes (1).

C'était en Italie le siècle de Poggio, de Pulci, de Machiavel. Il suffit de tels noms et des œuvres qu'ils rappellent, pour concevoir l'étendue de la corruption, l'étrange et universel scepticisme qui s'était emparé de cette nation, déjà vieille et sans la moindre illusion, à la fin du quinzième siècle. La finesse italienne n'avait jamais été que médiocrement touchée de l'exaltation guerrière du moyen âge, et ne prit jamais au sérieux les prouesses de la chevalerie.

(1) Canterbury's tales; the rime of sire Thopas. Voir l'extrait à l'Appendice.

On s'explique donc le badinage élégant de l'Arioste; mais comment comprendre le pêle-mêle burlesque dans lequel l'auteur du *Morgante Maggiore* enveloppe la vaillance et la dévotion, les pèlerins et les moines, les idées religieuses, monarchiques, féodales, en couvrant à peine de quelques apparences légères ses indécentes railleries?

Par sa situation géographique, mais surtout par la lutte qu'elle soutenait depuis sept cents ans, l'Espagne avait conservé intactes toutes les traditions chevaleresques, particulièrement en harmonie avec le caractère ardent et un peu oriental du génie castillan. Les nobles dans leurs donjons, les bourgeois dans leurs pauvres et vaillantes communes, étaient demeurés, au quinzième siècle, les Espagnols du temps du Cid; et la lutte contre les rois de Grenade les trouvait enflammés du même zèle qui, trois siècles auparavant, animait les premiers croisés. Quelle ferveur dans ces beaux vers, où Juan de Mena exhorte à oublier toutes les discordes qui troublèrent si gravement le règne de Jean II, dans une guerre contre les infidèles :

O virtuosa, magnifica guerra!
En ti las querellas volverse debrian,
En ti, do los nuestros muriendo vivian
Por gloria en los cielos y fama en la tierra.
En ti, do la lanza cruel nunca yerra,
Ni teme la sangre volver de parientes;
Revoca concordes a ti nuestras gentes
De tanta discordia y tanta desferra.

(*Laberinto*, copl. 153 y 154.)

Les ballades nationales n'avaient cessé d'ailleurs de célébrer la mémoire de ces vieux chrétiens, vainqueurs ou tombés en combattant les Maures. Les railleries italiennes auraient révolté la gravité, la loyauté castillanes. Loin de railler les souvenirs du passé, on gardait pieusement la mémoire de ces preux martyrs : on n'aspirait qu'à leur ressembler.

A la faveur de ces circonstances à part, l'esprit et les traditions de la chevalerie s'étaient profondément enracinés en Espagne (1). Tandis qu'ailleurs les règles de l'institution laissaient une large place à la liberté, et même au caprice de chacun, dans ce pays le besoin incessant d'être organisé pour attaquer ou se défendre soumit de bonne heure la chevalerie à la discipline de lois spéciales qui en fixaient les devoirs de la manière la plus précise. Ces lois, renfermées dans le recueil d'Alphonse X connu sous le nom des *Sept-Parties* (2), s'étendent aux moindres détails de la vie et du régime des chevaliers. Elles vont jusqu'à régler leur manière de s'habiller et de vivre, la couleur de leurs vêtements, le nombre et la nature de leurs repas. On peut juger de l'importance qu'attachait le législateur à l'institution par ce haut degré de sollicitude, et de l'influence nécessaire exercée par de telles lois sur les mœurs.

(1) *Caballero* est encore l'appellation usitée dans toutes les classes, quand on s'adresse la parole, et répond à notre *Monsieur*.

(2) Livre II, litre 21.

L'Espagne au quinzième siècle conservait dans toute sa force la passion du moyen âge pour les pas d'armes, les tournois et autres exercices chevaleresques. Les chroniques du temps sont pleines de ces descriptions. Je citerai en particulier *el Passo Honroso*, récit officiel et circonstancié du pas d'armes fameux qui eut lieu en 1434, au pont de l'Orbigo, près de Léon. Le défi fut porté contre tout venant, durant l'espace de trente jours, au moment où la route était encombrée de chevaliers qu'une grande solennité attirait à Saint-Jacques de Compostelle. Suero de Quiñones, l'appelant, gentilhomme léonais, de la maison d'Alvaro de Luna, prétendait s'affranchir par ce défi du vœu qu'il avait fait de porter tous les jeudis, pour l'amour de sa dame, une chaîne de fer au cou. Toutes les conditions en furent réglées sous les auspices du roi Jean II. Neuf tenants se joignirent à Quiñones, et soixante-huit chevaliers répondirent au défi. On compta six cent vingt-sept passes d'armes; soixante-six lances furent brisées; un chevalier aragonais tué, et il y eut un grand nombre de blessés, parmi lesquels Quiñones et huit de ses tenants. — Les juges du camp imposèrent à Quiñones de joûter armé de toutes pièces, ce dont il se défendit vivement, alléguant que dans la guerre contre les Maures de Grenade, il était entré dans la bataille le bras droit désarmé, en l'honneur de sa dame; qu'avec l'aide de Dieu, il en était échappé, et qu'ainsi ferait-il aujourd'hui (1). La

(1) *Cronica* d'Alvaro de Luna, *sub fine*. — Voy. aussi *el Buscapié*. Cel

chronique de Jean II parle en outre de vingt ou trente tournois auxquels prirent part les premiers personnages de l'État, et les rois eux-mêmes. Il y en eut quatre dans la seule année 1428. Fernand del Pulgar, secrétaire de Ferdinand et d'Isabelle, se vante que, de son temps, il y avait bien plus de chevaliers espagnols allant en pays étrangers pour chercher la fortune des armes, qu'il n'en venait de l'étranger aux royaumes de Castille et de Léon. En Espagne, les fictions chevaleresques étaient crues à l'égal des autres légendes. Castillo, qui écrivait en 1587, raconte gravement que lorsque Philippe II épousa Marie d'Angleterre, il prit l'engagement de rendre au roi Artus tous ses droits, si ce prince revenait jamais réclamer le trône de la Grande-Bretagne (1). Le peu de distance qui, en Espagne, sépare les différentes classes de la société, avait aidé à répandre ces croyances des classes féodales dans tout le reste de la nation.

Telle était dans l'Espagne du quinzième siècle l'exaltation des idées de guerre et d'amour, qui n'était égalée que par la ferveur de l'enthousiasme religieux. L'ardeur du prosélytisme chrétien étouffe, dans les conseils d'Isabelle, la voix de l'équité et de la politique. Maures et Juifs, les premiers, au mépris de leur capitulation, sont

opuscule renferme d'autres exemples très-curieux de la persistance des mœurs chevaleresques, postérieurement au pas de l'Orbigo, et jusqu'en 1614. Voyez encore Jean de Mena, *Laberinto*, cop. CLXXXXVIII, sur Jean de Melo.

(1) Pellicer, note au *don Quich.*, partie I, ch. XIII.

mis en demeure de recevoir le baptême, ou de quitter le sol du royaume catholique. Repoussée de France, et même d'Italie, l'Inquisition est établie. Elle poursuit à la lueur des bûchers l'extirpation de l'islamisme, et par la terreur écarte loin de l'Espagne les doctrines de la Réforme (1). Énergique expression de la ferveur des esprits, sainte Thérèse va naître. Les œuvres diverses de la célèbre réformatrice, *le Chemin de la perfection*, *les Demeures de l'âme*, se succéderont en même temps que les éditions de l'*Amadis*.

Ainsi s'explique comment naquit en ce pays, dans la décadence générale de la littérature et des idées chevaleresques, un roman où des sentiments ailleurs effacés reparaissaient dans leur fraîcheur et leur énergie primitives, avec un air nouveau emprunté au climat et au sol natal.

J'ai essayé de décrire l'influence morale sous laquelle l'*Amadis* espagnol prit naissance. Je vais exposer maintenant les inspirations littéraires qui ont pu contribuer à le former.

A l'époque de l'apparition de la version de Montalvo, l'Espagne avait depuis longtemps une littérature; mais, parmi les productions spontanées de cette littérature, aucune n'avait préparé, soit pour le fond, soit pour la forme, la naissance d'un tel ouvrage. A quelles sources

(1) Voy. le chapitre de notre *Histoire de la littérature espagnole*, intitulé la *Réforme en Espagne*. — Paris, Ch. Delagrave et Cie, 2e édit. 1873.

étrangères s'est donc abreuvée l'imagination de Montalvo; quels modèles l'ont guidé dans la composition de son épopée romanesque, c'est ce qu'il s'agit de déterminer.

On ne saurait prétendre que l'Espagne ait manqué du génie de l'épopée. Ce génie respire dans les courts récits qu'inspira, au-delà comme en-deçà des Pyrénées, l'expédition des Francs contre les Sarrasins, dans ces romances destinées à consacrer le souvenir des martyrs de la foi et de l'indépendance nationales. Il brille, aussi à un remarquable degré, dans le fragment conservé du Poëme du Cid. Mais ce fragment, non plus que les anciennes romances sur le même sujet, n'offre rien que d'entièrement opposé à la grâce et à la courtoisie chevaleresques. L'attachement du Cid pour Chimène y porte un caractère de simplicité rustique et de gravité qui, s'il n'exclut pas la tendresse, n'a cependant rien de commun avec cet amour inquiet, respectueux, délicat, dont la nuance raffinée est un des côtés les plus nouveaux, les plus originaux de l'*Amadis*. Nulle trace de la suprématie morale de la femme. Entièrement soumise à son époux, Chimène a pour le Cid le même respect, la même déférence absolue à ses volontés, que montre doña Vascuñana à l'égard d'Alvar Fanez dans le *Comte Lucanor*. « Quand plus tard les idées galantes et chevaleresques pénétrèrent en Espagne, Chimène changea avec Rodrigue. Le Cid devint un galant beau diseur, et Chimène une

dame romanesque et sentimentale (1). » Jusqu'alors la rudesse, la férocité même des mœurs et des sentiments n'était égalée que par la violence ou la barbarie des actions.

En Burgos esta el buen Rey,
Assentado a su yantar :
Cuando la Ximena Gomez
Se le vino à querellar,
Cubierta toda de luto,
Tocas de negro cendal,
Las rodillas por el suelo,
Comenzara de hablar;
Con mancilla vivo, Rey,
Con ella vive mi madre,
Cada dia que amanece
Veo el que mató à mi padre
Caballero en un caballo,
Y en su mano un gavilan;
Por facerme mas despecho
Cebaló en mi palomar;
Con sangre de mis palomas
Ensangrentó à mi brial.
Enviéselo á decir,
Envióme á amenazar
Que me cortará mis haldas
Por vergonzoso lugar,
Me forzará mis doncellas
Casadas o por casar;
Matárame un pagecico
So haldas de mi brial.
Rey que non face justizia,
Non debiera dereinar,

(1) Dozy, *Recherches sur l'Hist. politique et littéraire de l'Espagne*, 1re édit., p. 687, 695.

Ni cabalgar en cavallo,
Ni espuela de oro calzar, etc.

Rien n'est moins délicat, ni moins romanesque (1).

D'où sont venus, comment expliquer des sentiments que l'Espagne n'a pas spontanément produits, et qu'elle doit porter à un degré d'exaltation si élevé?

D'après les rapports que présente l'amour dans l'*Amadis* avec ce qu'on sait de cette passion dans les poëtes arabes, il semble difficile de ne pas reconnaître ici l'influence de ces brillants dominateurs de l'Espagne, et de leur littérature, si l'on songe surtout à la fusion des idiomes qui s'opéra, aux rapprochements nombreux qui s'établirent entre les deux peuples, dans ce contact forcé de sept cents ans. « Je l'ai dit souvent, quel qu'il fût ou pût devenir en réalité et dans la pratique, l'amour chevaleresque, dans la théorie, est toujours exempt de sensualité; c'est une espèce de culte, dégagé de toutes les habitudes, de tous les plaisirs qui pourraient en ternir la pureté, et affaiblir l'énergie morale, l'amour de la gloire dont il est censé l'âme. Or, telle est aussi, sauf les différences de rédaction, la théorie des poëtes arabes du sixième et du septième siècle.

« Mais ce n'était pas seulement les poëtes que l'amour inspirait en Arabie; c'était aussi les chevaliers,

(1) Voy. aussi dans le *Romancero* la brutale conduite des Infants de Carrion envers Chimène et ses filles. On connait la traduction de M. Damas-Hinard, t. II, p. 22, sqq.

car, en Arabie aussi, un héros était un chevalier, et l'héroïsme se nommait chevalerie; et là, comme en Europe, comme en Occident, la chevalerie consistait principalement à défendre le faible contre le fort, et à combattre glorieusement pour l'amour des belles. C'est un fait constaté par toutes les anciennes traditions des tribus arabes, et si connu, que je ne crois pas avoir besoin de m'y arrêter (1)...

« La poésie arabe primitive, celle qui, née des inspirations du désert, les avait idéalisées en passant dans la Péninsule espagnole avec les armées de Tarik et de Moussa, y subit sans doute beaucoup de modifications; elle s'y agrandit, s'y raffina, y prit des formes un peu plus variées... Mais le fond en resta le même; ce qu'elle avait célébré dans les solitudes brûlantes de l'Arabie, elle continua à le célébrer dans les belles vallées de l'Ebre et du Tage (2). »

D'un autre côté, une foule de faits donnent la preuve certaine que la langue, la civilisation, et par conséquent la littérature des Arabes, les idées et les sentiments

(1) L'assertion de M. Fauriel, qui cite ici le roman d'*Antar*, nous a été confirmée et développée avec beaucoup de bienveillance par M. Jules Mohl. *Antar* est loin d'être en effet le seul roman de chevalerie arabe, et il en a péri beaucoup. Sous Hâroun-al-Reschid, des grammairiens, expressément chargés de ce soin, recueillirent ces héroïques récits, en parcourant les déserts de l'Hedjaz, où, loin des ports et de tout contact avec les étrangers, la langue arabe s'était conservée dans toute sa pureté.

(2) Fauriel, *Hist. de la littérat. provençale*, t. III, p. 331-333.

qu'elle exprimait, pénétrèrent en Espagne profondément et sur divers points. Cela est évident pour l'Espagne du Midi. Le nom de *Mozarabes* (1), que portèrent ses habitants, la longue existence de la liturgie en arabe à l'usage des chrétiens, celle non moins reconnue de litanies et de prières aussi en arabe, indiquent assez l'intimité du rapprochement qui s'établit entre les vaincus et leurs vainqueurs. Une marque évidente de cet état de choses c'est l'introduction dans l'alphabet castillan des aspirations gutturales de l'arabe (la *j*). Les districts du nord-ouest, de bonne heure évacués par les musulmans, moins longtemps soumis à l'ascendant de l'arabe, n'adoptèrent pas ces aspirations, qui ne se retrouvent en effet, ni dans le portugais, ni dans le galicien, ni même dans le castillan primitif.

De bonne heure, les classes élevées cultivèrent les lettres arabes, pour lesquelles elles éprouvèrent un goût passionné. Paulus Alvarus de Cordoue, le biographe d'Eulogius, évêque de Tolède, dit que c'est lui qui enseigna le premier à faire des vers latins, mais qu'il n'y avait pas un chrétien qui se souciât d'apprendre cet art, tandis qu'il y avait un grand nombre de chrétiens espagnols capables de faire des vers arabes, souvent mieux tournés que ceux des Arabes eux-mêmes. Ahmet-el-Mockri, qui a consacré un chapitre aux juifs et aux chrétiens

(1) *Mustarab*, c'est-à-dire, selon M. de Gayangos, « étrangers qui parlent la langue et portent le costume arabe ».

qui se sont distingués dans la littérature arabe, cite un grand nombre d'auteurs espagnols qui jouissaient d'une grande célébrité comme écrivains et comme poëtes.

Dans les villes surtout, la population était tellement mêlée, rapprochée, que les deux peuples étaient forcés de communiquer entre eux par la langue arabe. On conserve dans la bibliothèque du chapitre de Tolède une infinité de chartes et des contrats écrits en arabe ; et ces monuments témoignent que les deux peuples faisaient entr'eux de nombreuses affaires, qui devaient contribuer à répandre chez les Espagnols la connaissance de l'idiome de leurs vainqueurs.

Dans les ruines des maisons qui s'écroulent, ce qui arrive fréquemment en Espagne, on trouve assez souvent des papiers, des livres, des manuscrits, où l'on reconnaît quelquefois des fragments de prières musulmanes écrites en espagnol ; d'autrefois, des fragments de langue espagnole écrits en caractères arabes. Il existe en manuscrit une foule de textes contenant des contes, des romans, des fables, où les traditions communes aux deux religions sont mêlées et altérées les unes par les autres de la façon la plus curieuse (1).

(1) Peut-être M. de Fauriel songeait-il au poëme de *Joseph*, écrit en langue espagnole, mais en caractères arabes, probablement par un More ; car le Joseph dont il conte l'histoire n'est pas le Joseph de la Bible, mais celui du Koran. Ce manuscrit existe à la Bibliothèque nationale de Madrid, et fait partie de ceux dits *aljamiados*. Voy. Pidal, *Préface du Cancionero de Baena*.

Que l'état de barbarie où sont tombés les descendants de ces Arabes Andalous ne serve pas à juger la civilisation qui distingua leurs aïeux : il est certain que cette civilisation fut des plus brillantes. La prospérité du commerce et de l'industrie le disputait à l'éclat de la littératur. L'histoire, la poésie surtout, étaient cultivées avec ardeur. L'auteur d'un dictionnaire biographique du treizième siècle a compté douze cents historiens, chaque spécialité ayant son histoire. Le palais d'Hachem, le deuxième Ommyade, n'était qu'une vaste bibliothèque, dont le catalogue, très-incomplet, dépassait quarante-quatre volumes. Passionné pour les arts et les sciences, ce prince avait des agents en Syrie, en Égypte, en Perse, chargés d'acheter pour son compte tous les livres précieux qu'ils pourraient trouver. D'après le recensement fait sous son règne, l'Espagne arabe comptait six villes capitales; quatre-vingts très-peuplées, trois cents du troisième ordre. La ville de Cordoue contenait soixante mosquées, cinquante hôpitaux, quatre-vingts écoles publiques et deux cent mille maisons (1). Les impôts produisaient

Vers l'époque où Valence, assiégée par le Cid, était réduite à l'extrémité, un des assiégés composa, sur les désastres de sa patrie, une élégie dont la traduction fut depuis insérée dans la *Cronica general* d'Alphonse X. Le texte de cette pièce dont M. Dozy avait signalé l'origine arabe (*Recherches nouv.*, p. 549) a été récemment retrouvé par M. Pidal, dans un très-ancien manuscrit de cette Chronique, où il figure en caractères espagnols. Ce manuscrit fait partie de la précieuse bibliothèque de M. le duc d'Osuña, où je l'ai lu. On retrouve l'image effacée de l'élégie arabe dans la romance : *Apretada està Valencia*, etc.

(1) Les dimensions prodigieuses de la grande mosquée de Cordoue (la cathé-

une somme énorme; des mines d'or et d'argent habilement exploitées, la pêche du corail, les perles de Tarragone, répandaient le commerce dans tous le pays, et donnaient à l'industrie une impulsion immense (1).

Ces récits, que l'on serait porté à taxer d'invraisemblance, cessent de paraître exagérés, si l'on songe à l'étonnant éclat dont brilla la petite cour d'Almérie, sous le règne d'Al-Motacem, vers la fin du douzième siècle. Digne rival du calife de Cordoue, Al-Motacem mettait sa gloire à faire fleurir, comme lui, les lettres, le commerce et les arts. Que l'on juge de l'élégance de cette civilisation andalouse par ces échantillons d'une poésie qui, sauf l'originalité de la couleur, rappelle l'accent de l'antiquité lyrique, en y mêlant plus de passion :

« On me dit : Quitte la vallée d'al-Akik, et évite celle que tu aimes, mais qui refuse de céder à ton amour; ne retourne plus à al-Odhaib, à ce ruisseau où tu trouvais cette fière beauté; car, en cet endroit, tu serais encore blessé par le glaive tranchant, et par les javelots de la douce jeune fille, couverte de diamants et qui embaume l'air de ses parfums. — Ah! certes, on m'a détourné de m'approcher de toi, mais on ne peut empêcher que ton image ne soit

drale actuelle) rendent parfaitement vraisemblables ces témoignages de l'histoire.

(1) Analyse des leçons de littérature espagnole faites à la Sorbonne par M. Fauriel. Voy. aussi le très intéressant tableau que fait M. Dozy de la petite cour d'Almérie, sous le règne d'Al-Motacem, vers la fin du douzième siècle. *Recherches nouvelles*, etc., p. 101, sqq.

toujours présente à mon esprit; loin de toi, je m'imagine que tu es toujours là à mes côtés. O mes amis qui me louez de ma résignation, et parce que, loin de veiller, je recherche le sommeil, je ne mérite pas vos éloges; car, quand je dors, je suis sûr que toi, ô ma bien-aimée! m'apparaîtras dans mes rêves. »

Ces vers d'Abou-Abdallah, si célèbre qu'on l'appelait *le poëte de l'Andalousie*, eurent tant de vogue, que tout le monde les savait par cœur et les chantait.

Quelle grâce charmante dans cette autre pièce adressée à un ami par le prince Rafio'd-daulah, fils d'Al-Motacem, qui lui-même était poëte : « Les coupes, ô Abou-'l-alá, sont remplies de vin, et les joyeux convives les font passer de main en main; le vent agite lentement les branches des arbres; dans les airs les oiseaux font entendre leurs chants, et les colombes roucoulent, perchées sur les rameaux les plus élevés. Venez donc, et buvez, sur les bords de ce ruisseau, de ce vin rouge et limpide qu'on croirait exprimé des joues du gracieux échanson qui nous le présente. »

Quand les chrétiens sortirent de Valence, qu'ils évacuèrent en y mettant le feu, Abou-Ishac ibn Khafadjah composa, sur la ville en cendres, les vers suivants : « Les glaives ont sévi dans ta cour, ô palais! la misère et le feu ont détruit tes beautés! Quand à présent on te contemple, on médite longtemps et l'on pleure... Ville infortunée! tes habitants ont été les paumes que se renvoyaient les

désastres; toutes les angoisses se sont agitées dans tes rues désertes! La main du malheur a écrit sur les portes de tes cours : Tu n'es plus toi-même; tes maisons ne sont plus des maisons! »

N'est-il pas naturel qu'un peuple si actif, si éclairé, dont l'histoire et la poésie reproduisaient de mille manières les sentiments raffinés et délicats, ait exercé une grande influence sur le caractère et les mœurs de l'Espagne? On objecte le caractère aristocratique de cette poésie, dont la langue savante n'était intelligible aux Arabes eux-mêmes, qu'après de longues études. Mais l'existence de poëtes de cour n'excluait nullement celle de poëtes populaires (1). D'ailleurs, les usages, les sentiments qu'exprimait cette poésie, se traduisaient nécessairement dans les mœurs des classes élevées. Or, il nous semble impossible de croire que le spectacle d'une civilisation plus élégante, que le voisinage de mœurs plus douces et plus polies, n'agît pas énergiquement sur l'imagination des populations chrétiennes, et n'ait pas fini par modifier sensiblement leur simplicité et leur rudesse.

On n'est donc peut-être pas très-éloigné de la vérité en attribuant à l'influence de la civilisation et de la culture des Arabes Andalous ce degré nouveau de raffinement, la grâce et la politesse qui distinguent Amadis, et

(1) C'est l'opinion que soutiennent avec raison, selon nous, MM. Pidal, *préface au Cancionero de Baena* et *de Gayangos*, notes sur Ticknor, t. 1, p. 514, de la traduction espagnole.

en font un personnage d'une physionomie distincte dans la foule des héros de roman.

Pendant que s'exerçait au midi l'action de la civilisation arabe, une autre influence se faisait sentir au nord puissamment favorisée par la communauté de langue, de religion et de race. Nous avons exposé précédemment la part qui revient, dans le développement intellectuel de l'Espagne, aux mœurs et à la littérature des Provençaux. Nous nous bornerons à le rappeler.

Mais en retrouvant dans la civilisation de l'Espagne, à la fin du quinzième siècle, l'influence de deux civilisations et de deux littératures, nous n'avons pas épuisé l'analyse de tous les éléments étrangers qu'elle renfermait. La nécessité de satisfaire un public plus éclairé qu'au temps où les romans étaient chantés par les jongleurs, a introduit dans l'*Amadis de Gaule* quelques-uns des caractères d'une composition régulière. On y distingue un certain plan; l'art de conduire et de soutenir le récit; la variété et le contraste des caractères, l'analyse des sentiments. Nous pensons que Montalvo fut redevable de ces progrès à la connaissance qu'il possédait, tant des épopées latines que des grandes narrations romaines (1). Car, abandonné à lui-même, qu'avait pro-

(1) La preuve en résulte d'un grand nombre d'allusions renfermées dans le roman, et en particulier de ce commencement du prologue : « Considerando los sabios antiguos que los grandes hechos de las armas en escrito dexaron, quobreve fué aquello que en efecto de verdad en ellos passan... quisieron sobre

duit le génie espagnol? Des chants populaires, des chroniques, et entre autres imitations ou traductions de l'arabe, *los Rocados de cro*, le *comte Lucanor*. On ne peut citer comme des modèles de composition, ni les *Poésies* de l'archiprêtre de Hita, ni les *Trescientas* de Jean de Menas, ni la *Comedieta de Ponza*, du marquis de Santillane. La littérature provençale, l'ancienne littérature italienne, qui pénétra aussi d'assez bonne heure en Espagne, ne pouvaient fournir les idées d'une grande composition régulière. Dante ne fut connu ou imité qu'assez tard. Ces modèles n'existaient donc que dans les monuments retrouvés de l'antiquité; ils ne pouvaient sortir que de ces monuments.

On a peut-être exagéré le mouvement de la renaissance en importance et en étendue. Il paraît certain que l'étude des anciens ne se ralentit jamais durant le moyen âge, notamment en France et en Italie. Il semble cependant que la décadence des lettres antiques ait été plus complète en Espagne qu'ailleurs. Dès le huitième siècle toutes les écoles latines avaient disparu. L'ancienne littérature ne pouvait plus s'étudier qu'isolément, au moyen

algun cimiento de verdad componer tales y tan estrañas hazañas; con que no solamente pensar dexar en perpetua memoria à los que aficionados fuéron, mas aquellos por quienes leydas fuessen en grande admiracion : como por las antiguas historias de los Griegos y Troyanos, y de otros que batallaron parece por escripto. Assi lo dize Salustio : que tánto los fechos de los de Athenas fuéron grandes, quanto los sus escriptores los quisiéron crescer y ensalçar. »

d'un enseignement oral qui, dans l'absence des livres, dispersés ou détruits par l'invasion, devenait de plus en plus imparfait. Les chrétiens qui s'étaient réfugiés dans le Nord avaient emporté avec eux tous les livres. A Cordoue, un livre latin était une rareté. P. Alvarus raconte comme un événement important, qu'au retour d'un voyage qui avait pour destination la France, Eulogius, son ami, empêché par la guerre que soutenait contre Charles le Chauve le duc Guillaume de Barcelône, rapporta de Catalogne un *Virgile* un *Horace*, un *Juvénal*, un *Festus Avienus*, la *Cité de Dieu*, et une traduction latine de *Porphyre* (1). Ce fait prouve suffisamment que les lettres latines étaient à peu près oubliées. Il suffit en effet d'ouvrir les rares chroniques de cette époque pour avoir l'idée de l'état de dégradation où était tombée la littérature latine dans le midi de l'Espagne. Au nord, le latin avait continué à être la langue du gouvernement et des transactions civiles, et cependant il fut aussi promptement et aussi gravement altéré que dans les contrées où l'arabe lui avait été substitué comme langue officielle et littéraire.

Mais à peine la journée de las Navas de Tolosa (16 juillet de l'an 1212) eut-elle rendu la sécurité aux chrétiens, que l'on vit se manifester en Espagne des tentatives généreu-

(1) C'est à Vich, l'antique Ausona, qu'étudia de 964 à 970 le fameux Gerbert, sous les yeux de Hatto, évêque de cette ville, à qui il avait été confié dans ce but, par le comte Borrel II de Barcelone, au retour d'un pèlerinage à Aurillac.

ses pour renouer la chaîne des temps, et rallumer le flambeau des lumières. Déjà florissaient en Italie les universités de Bologne et de Padoue. Des fondations analogues furent essayées à Salamanque, Huesca et Valladolid. Mais les guerres, les discordes intestines s'opposaient à leur prospérité. L'université de Salamanque, fondée en 1254 par Alphonse le Sage, était en 1310 dans un état complet de décadence. Les Espagnols amoureux de l'étude étaient contraints d'émigrer en France ou en Italie.

L'instruction que les Espagnols puisaient en ce dernier pays reçut une organisation plus régulière et plus stable par les soins du cardinal Carrillo de Albornoz, archevêque de Tolède, sous Alphonse XI, personnage également éminent comme prélat, comme homme d'État, et même comme capitaine. Pendant son séjour en Italie, où, en qualité de légat du pape Innocent VI, il reconquit et administra la plus grande partie des États romains détachés du Saint-Siége par la révolte de Rienzi (1354), le cardinal Albornoz conçut la pensée d'assurer à ses compatriotes des moyens réguliers d'éducation. Dans cette vue, il fonda à Bologne le collége de Saint-Clément, lequel, spécialement affecté aux étudiants espagnols, s'est maintenu jusqu'à nous (1).

Antonio de Lebrija, né en 1444, fut élevé au collége de Saint-Clément. De retour dans sa patrie, il devint bientôt l'ornement et la lumière des universités d'Alcala

(1) Tiraboschi, t. IV, l. 1, c. III.

et de Salamanque, et contribua énergiquement à répandre dans toute l'Espagne la connaissance, le goût et la culture des lettres antiques. Les traductions qui avaient déjà commencé se multiplièrent. On attribue à Pero Lopez de Ayala, déjà mort en 1407, la version de Tite-Live, de Valère Maxime, des *Consolations* de Boèce. En 1428, le savant marquis de Villena avait donné sa traduction de l'*Énéide,* la première complète en langue vulgaire (1), sous ce titre : *Traslado de latin en romance castellano de la Eneyda de Virgilio, la qual romanzo D. Enrique de Villena*, etc. — Dans la préface de son *Ensayo de una bibliotheca de traductores espanoles* (2), D. Juan Pellicer s'exprime ainsi : « Ceci n'est que l'abrégé d'un travail beaucoup plus complet, lequel ne tardera pas à voir le jour. Le nombre et l'antiquité des traductions qu'il signale fournira la preuve du zèle et de l'ardeur avec lesquels nos

(1) Villena s'en vante lui-même dans sa préface : « En Italia, algunos vulgarizaron esta Eneyda, pero diminutivamente, dexando muchos ficciones poeticas. solo curando de la simple historia en la mayor parte, sobre todo en el quinto libro, sobre los juegos que Eneas hizo en Sicilia ; y otros del italiano en frances, y en Catalan la tornaron asi menguada como estaba en italiano ; pero *nunca alguno* hasta agora la saco del mismo latin, sin menguar ende alguna cosa, salvo el dicho D. Enrique, por ende adelante se dice. — Le manuscrit de la Bibliothèque nationale n° 7812 ne renferme, de cette traduction, que les neuf derniers livres, copiés à Guadalajara, en 1436, par Juan de Villena, secrétaire (*criado*) de Iñigo Lopez de Mendora, seigneur de la Vega, depuis marquis de Santillane, à qui ce manuscrit paraît avoir appartenu. Les notes marginales sont probablement de la main du marquis, lequel avait coutume d'annoter ainsi ses livres. Ochoa a confondu le copiste avec le véritable auteur de cette traduction. — *Catalogo razonado*, p. 375, et dans l'index.

(2) Madrid, 1788, in-4°.

Espagnols travaillèrent jadis aux progrès de leur nation et au perfectionnement de leur langue. Sans parler des anciennes versions des saintes Écritures, on trouvera dans cet ouvrage une foule (*muchas*) de traductions d'auteurs grecs et latins qui remontent jusqu'au quatorzième et même jusqu'au treizième siècle.... » etc.

Ainsi, dès le quatorzième siècle, l'Espagne était remise en possession de quelques-uns des principaux chefs-d'œuvre de l'antiquité romaine (1). Nous en retrouverons l'influence dans certaines parties de l'œuvre de Montalvo.

(1) Outre l'*Énéide*, le marquis de Villena donna une traduction de la *Pharsale* et de *la Divine Comédie*, celle-ci probablement postérieure à la version catalane d'Andres Febrer (1428) qui est en vers.

CHAPITRE II.

Analyse des divers éléments qui entrent dans la composition de l'*Amadis de Gaule*. — 1° Tradition primitive bretonne; preuves directes, preuves indirectes. — 2° Imitation de *Tristan* et de *Lancelot*.

Des considérations contenues dans le chapitre précédent il résulte que le roman de Montalvo est loin de pouvoir être considéré comme une œuvre spontanée et primitive. Comment porterait-il ce caractère, si longtemps après l'apparition des premiers récits chevaleresques? Sa composition est analogue, à beaucoup d'égards, à celle de l'épopée de Virgile. C'est une œuvre de patience et d'érudition, renfermant comme telle un grand nombre d'éléments usés, mais offrant au lecteur, dans un cadre vieilli, bien des traits d'une imagination noble, et les sentiments généreux ou raffinés, particulièrement en harmonie avec le génie castillan.

Dans cette confusion d'éléments divers, à travers les couches amoncelées, il est difficile aujourd'hui de retrouver le terrain primitif. L'embarras tient surtout à l'ignorance du temps, au défaut de précision des notions historiques, géographiques. On sait combien l'anachronisme est familier aux artistes du moyen âge, peintres,

sculpteurs, dramaturges et romanciers. Pour eux, Alexandre est un chevalier comme Arthur. Ce caractère de chevalier, prêté aux héros des fictions de la Table ronde, n'est point une objection contre leur origine bretonne. Quand est venu pour la chevalerie le temps de l'idéal, on a coloré ces récits avec les teintes du temps, comme on voit les peintres du quinzième et même du seizième siècle revêtir les personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament du costume de leur époque.

Malgré ces difficultés, nous allons essayer de mettre en lumière les éléments principaux qui entrent dans la composition de l'*Amadis de Gaule*. L'étude du texte fera paraître qu'ils se réduisent à trois : 1° un récit primitif, d'origine bretonne, depuis longtemps et probablement à jamais perdu; 2° l'imitation très-marquée du *Tristan* et surtout du *Lancelot*; 3° un élément original qui embrasse l'ordonnance ou composition générale, le développement de la fable, les sentiments et les caractères. En sorte que l'on peut appliquer à l'*Amadis* ce que maître Wace disait des fictions de la Grande-Bretagne :

> Ne tout mensonge, ne tout voir,
> Ne tout folor, ne tout sçavoir;
> Tant ont li conteor conté,
> Et li fableor tant fablé,
> Pour leurs contes embeleter,
> Qu'ils ont tout faict fable sembler.

Issus de récits populaires, altérés peu à peu et grossis par le merveilleux avant d'être fixés par l'écriture, les

romans chevaleresques offrent d'autres analogies avec les différentes épopées primitives. L'organisation matérielle et l'exécution de cette poésie chevaleresque fut exactement la même qu'en Grèce, par exemple, et en Arabie. Aux rhapsodes des Grecs, aux *raoui* des Arabes, répondirent les *jongleurs*, chargés de faire valoir par le geste et par le chant la poésie des trouvères.

La nature maintenant si complexe d'une partie de ces productions s'explique, dans sa cause la plus générale, par la nécessité où se trouvaient les ménestrels, dans l'intérêt de leur profession, de rechercher avec empressement tout ce qui pouvait donner un air de nouveauté aux aventures de guerre et d'amour, fonds un peu monotone des compositions chevaleresques. Les récits d'un pèlerin venu des pays d'outre-mer, l'apparition d'une légende nouvelle étaient pour les jongleurs autant de bonnes fortunes dont ils s'empressaient de profiter, et sans se soucier du plus ou moins d'art avec lequel ils fondraient ces éléments étrangers dans la narration principale. D'autres fois, profitant de la renommée d'une composition très-populaire, ils y introduisaient des incidents nouveaux, la faisaient suivre ou précéder d'introductions et d'épilogues.

La publication du *Tristan* de Thomas d'Erceldoune, par sir Walter Scott, a mis dans la plus grande évidence le procédé des vieux romanciers. Le récit de sir Thomas, avec toute l'extension dont il l'a jugé susceptible, se

réduit à soixante pages in-folio, tandis que le *Tristan* français en prose en compte plus de deux cents. Il est vrai que l'histoire de Tristan s'y trouve précédée de celle de son père, le roi Méliadus de Léonnois, et entremêlée des exploits de Palamèdes, de Ségurades, du varlet à la cotte mal taillée, lesquels n'ont aucun rapport avec l'histoire principale.

A ne considérer donc que l'histoire d'Amadis, et en se souvenant qu'un récit composé seulement de trois livres remonte au commencement du quatorzième siècle, il ne serait pas téméraire de conjecturer que cette histoire se réduisit d'abord, comme celle de Tristan, à un récit plus simple et assez court. Mais cette conjecture acquerra la valeur de la certitude, si, comme nous allons le voir, le raisonnement se trouve ici d'accord avec les faits.

Examinons d'abord ce nom de *Gaula*, qui entre dans le titre du roman.

Ce terme a donné lieu à des équivoques fort singulières. Pour le traducteur Herberay des Essarts, il désigne, à n'en pas douter, la France, comme il paraît par cette dédicace à François 1er de l'histoire d'Esplandian, qui forme le cinquième livre dans la suite du roman primitif : « Sire, au retour des guerres d'Artois et de Luxembourg, poursuivant la cronicque d'Amadis, comme il vous a plu me commander, il m'a semblé que ce qui est escrit du roy Périon et sa postérité n'est

autre chose que la figure de vous et de nosseigneurs vos enfants. Et qu'ainsy soit, si on a leu devant vous le premier volume de cette histoire, vous y avez veu que le roy Périon (régnant en la même Gaule où vous commandez) print à femme madame Hélizène, fille du roy de la petite Bretaigne, duquel est issue (comme il est vraysemblable) la feue roine, que Dieu absolve, etc. »

Je ne dois pas dissimuler que le texte espagnol explique jusqu'à un certain point cette illusion de des Essarts. Dès le début du roman en effet, nous voyons ce roi Périon, effrayé de certain songe sinistre, convoquer pour l'expliquer les plus sages clercs de son royaume, parmi lesquels figurent Albert de Champagne et Ungan de Picardie. « Llegado en su reyno embiò por todos sus ricos hombres, e mandò à los obispos que consigo tragessen los mas sabidores clerigos que en sus tierras avia ; esto para que aquel sueño le declarassen... El uno d'estos que Ungan el Picardo avia nombre, que era el que mas sabia, dixò, etc.... Llegado el tiempo viniéron para el rey : el qual tomò a parte à Alberto de Campania, et dixòle... etc. (1). »

Ainsi, dans l'opinion de Montalvo lui-même, le royaume de Gaule désignait ici la France d'aujourd'hui. Mais, par une inadvertance qu'explique le défaut de critique de son temps, Montalvo ne s'inquiète pas, si même il l'aperçoit, de la contradiction que présente cette partie

(1) I, c. II.

de son récit avec les passages où le mot *Gaule* désigne indubitablement le pays de *Galles*. Nous insistons fortement là-dessus; car, de ces passages relatifs, soit à divers lieux de la scène, soit à certains noms de personnages et de pays, va résulter *une première et principale preuve en faveur de la tradition bretonne* que nous nous proposons d'établir.

1° Le roi Périon de Gaule, voyant sa terre envahie par le roi Abies d'Irlande, lequel menace de le détrôner, vient solliciter les secours du roi d'Écosse, son beau-frère, appelé Languines (1). Amadis, qui n'est pas encore reconnu pour fils de Périon, quitte aussitôt la cour de Languines où il a été recueilli et élevé, pour se rendre en Gaule, au secours du roi Périon, le délivre, et se présente ensuite au palais de ce roi, sans passer aucune mer. En admettant que ce nom de *Gaule* désignât ici la terre de France, comment concevoir que le roi Périon, menacé, allât en personne implorer le secours de l'Écosse? Rien n'est plus naturel, au contraire, si par *Gaule* nous entendons le pays de *Galles*, lequel confine à ce pays.

D'après les traditions galloises, l'Irlande paraît avoir, dans un temps reculé, exercé une sorte de prépondérance sur toute la côte occidentale de la Grande-Bretagne. Dans le roman de *Tristan*, nous voyons le roi Marc de Cornouailles obligé de payer au roi d'Irlande un tribut dont

(1) I, c. IV.

il est affranchi par la vaillance de son neveu. Autant donc il est aisé d'admettre l'événement d'une guerre entre un roi d'Irlande et les petits chefs du pays de Galles ou de Cornouailles, autant il est difficile de comprendre que l'Irlande ait jamais pu, je ne dis pas envahir, mais inquiéter la Gaule. C'est aussi l'opinion que soutient M. Panizzi, dans la remarquable préface de son édition de l'*Orlando innamorato e furioso* : « The wars which are alluded to in this romance (l'*Amadis*) are those wich raged so long between England and Wales, and which took place in dark and mythical ages All its. heroes are connected either with England, Scotland or Ireland. The Romans and Saxons who are united with the English against the prince of Gaula, are presented under the blackest colours, and the Saxons particularly as traitors (comme par exemple Gandandel et Brocadan) according to the custom of British romances (1). »

2° Amadis, passant par mer des États de Périon à la cour de Lisvart, roi de la Grande-Bretagne, qui se tenait à Windilisores (Windsor), vient débarquer à Bristoya (Bristol); ce qui paraît à M. Dunlop un étrange point de débarquement, pour se rendre de France en Angleterre, mais, au contraire, le chémin le plus direct pour se rendre du sud du pays de Galles à Windsor (2).

(1) Panizzi, *Orlando innam.*, I, p. 392.
(2) *History of fiction*, t. II, p. 9.

La source de ces équivoques, qui ont trompé Bernardo Tasso, et l'ont porté, par erreur, à intituler son poëme *Amadigi di Francia* (1), vient de l'amphibologie de ces mots *Gaul*, *Gaules*, *Gaula*, lesquels en vieux français, et même en vieux anglais, désignent indifféremment soit la France, soit le pays de Galles; circonstance fort naturelle, puisque les deux pays, peuplés par la même race, eurent jadis une langue commune. « This *general* opinion, that Wales was the country of Amadis, was not an unnatural one (Dunlop fait ici allusion à ce que Bernardo Tasso, dans sa lettre à Ruscelli, appelle *questo invecchiato abuso dall' opinione degli uomini*), since Gaules and Gaula, in old English, was the name for Wales as well as France (2). » — The *Gaula* of the romance (l'*Amadis*) is a very small country; and no French province or city, not even Paris, is ever mentioned; whilst, not only England, Scotland, Cornwall, Ireland, Anglesey, but Windsor, Glocester, Bristol and Gravesend often occur in it (3). » — « Lors dist le roy (Artus) à Tristan : Sire, je vous prie seulement que vous me dissiez dont vous estes. — Sire, faict Tristan, de *Gaulle*. — Et estes-vous, faict le roy, du lignage au roy Ban? — Sire, faict Tristan, nenny. — Et de quelle part du tournoy serez-vous? — Sire, faict Tristan, vous le verrez bien se

(1) Lettre citée à Ruscelli.

(2) Dunlop, t. II, p. 9, sqq.

(3) Panizzi, I, 392, citant Southey's *Morte Artur*, IX, p. 22.

vous y estes. » *Gaulle*, ici, signifie bien *Galles*, car jamais personne n'a songé à faire de Tristan ou du roi Ban un Gaulois, en tant que synonyme de Français (1). — On lit dans le roman de *Perceval*, qu'après un combat acharné entre ce chevalier et Hector des Mares, frère de Lancelot, Hector, plein d'admiration pour la vaillance de son adversaire, désire connaître son nom : « L'en m'apele, fait-il, Perceval de *Gaules*, frère Agloval. » Le même passage, reproduit dans le roman de *Lancelot*, donne pour leçon Perceval de *Galles*, qui était, en effet, le pays de ce Perceval surnommé le Gallois. — « Il y avoit autrefois un beau royaulme... lequel a depuis été érigé en principauté, qui se baille en tiltre au fils aîné du roy d'Angleterre, qu'on appelle le prince de Walle ou de Gaulles (2). »

3° Quelques-uns des principaux noms propres de l'*Amadis* semblent appartenir au celtique (3). Nous citerons en particulier : *Lisvart*, le même que *Lych-warc'h*, nom d'un barde breton du sixième siècle; *Élisène* mère d'Amadis, l'*Heliene sans per* du roman de *Lancelot*; le pays de *Soreloys*, qui, dans le *Lancelot*, fait partie du domaine de Galléhaut, son ami, et sert d'asile à la reine Genièvre, quand elle est bannie de la cour d'Artus; le pays

(1) *Roman de Tristan* manuscrit de la Bibliothèque nationale, n° 6960, p. 90, v°.

(2) Perceforest, cité par Panizzi, I, p. 391.

(3) Clemencin, *Don Quich.*, I, p. 118.

de *Norgalles*, ou *Galles* septentrionale, indiqué comme contigu au royaume de Périon, ce que confirme le passage de la *Morte Artur*, cité par Panizzi : « *Kynge of Northgalys* was a character of great renown, and governed a country distinct from *Galys*, as may be seen in the authentic history quoted below. « Enfin, la Croze, cité par Warton (IV, p, 45), soutient que le nom même d'Amadis est breton, et que ce roman est certainement originaire du pays de Galles. Il est certain que, malgré les courses lointaines d'Amadis, sur lesquelles nous aurons à nous expliquer tout à l'heure, les événements, dans les deux premiers livres, ne sortent point de l'Irlande, de la Grande-Bretagne et de la Bretagne Armoricaine, scène ordinaire des plus anciens romans de la Table ronde. L'*Isle Ferme*, cette conquête d'Amadis, n'est autre que l'île de Man, jadis unie au continent. Toutes ces affinités se conçoivent parfaitement. L'union des Bretons insulaires et des Bretons armoricains dura en effet jusqu'au septième siècle, époque de leur séparation définitive. Les exploits d'Artus étaient rapportés dans la vie de saint Dubritius, et chantés dans la cathédrale de Landaff, bien des siècles avant que Geoffroy de Monmouth eût pensé à mettre en latin la fabuleuse histoire des Bretons. On voit dans la vie de saint Gildas l'enlèvement de la femme d'Artus par Melvart, comte de Somerset, le mari assiégeant le ravisseur dans Glattonbury, et le saint rétablissant la paix entre les deux princes. La

vie de saint Pair, évêque de Vannes, atteste les courses militaires du même Artus sur le continent, la punition miraculeusement exercée par le saint pontife contre ses violences, et les ravages commis dans l'Armorique par Caradoc, l'un des héros de la Table ronde. On lit, dans la vie de saint Paul de Léon, la conversion du roi Marc, mari de la blonde Yseult, la fidèle amie de Tristan de Léonois (1).

Nous avons exposé les preuves *directes* de la donnée primitive bretonne de l'*Amadis*. Passons maintenant aux preuves *indirectes*, que nous tirerons : 1° de certains épisodes et digressions d'artifice moderne, par conséquent rattachés après coup au thème primitif; 2° des contradictions que présentent les diverses parties du récit, sous le rapport des mœurs et de la civilisation différente dont elles donnent l'idée; 3° des imitations.

Commençons par rappeler le prologue de Montalvo. Il reconnaît, nous l'avons vu, avoir fait subir à l'ancienne version, composée de trois livres, d'importantes modifications, et avoir *traduit* le quatrième livre, ce qui, dans l'opinion de M. de Gayangos, équivaut à dire *composé*, puisque c'était la prétention de tous les auteurs de cette sorte d'ouvrages, d'avoir eu sous les yeux des originaux en grec, quelquefois en chaldéen ou en arabe (2).

(1) De la Rue, *Essai sur les Bardes et Jongleurs*, passim.

(2) Discours préliminaire à son édition de l'*Amadis de Gaula*, collect. Rivadeneyra, t. 52.

L'étude du texte confirme pleinement cet aveu de Montalvo. Il est aisé de voir, en effet, que, dès le chapitre 63 (l'avant-dernier du second livre), le récit primitif touchait à sa fin. Par le nombre et l'éclat de ses services, Amadis a mérité plus d'une fois d'obtenir la possession de son Oriane. Il a conquis l'île de Mongaze, et ajouté ainsi une province au royaume de Grande-Bretagne. Par sa valeur, le roi Lisvart et sa fille ont été délivrés des fers de l'enchanteur Arcalaüs. La conclusion semble inévitable, quand tout à coup, par une péripétie inattendue, Amadis est disgracié. Deux félons personnages, jaloux de la faveur du héros, éveillent les soupçons du roi, et lui font craindre pour son trône. Le crédule Lisvart passe de l'affection à la haine, et Amadis, abreuvé de dégoûts, s'éloigne de la cour et se retire en Gaule. Mais bientôt, pour distraire sa mélancolie, il va chercher de nouvelles aventures, dont la suite, peu vraisemblable, le conduit, à travers la Bohême et la Romanie, jusqu'à Constantinople, sous le nom du *Chevalier de la Verde épée.* On prend ici sur le fait l'influence des récits des Croisades, dont il n'y a aucune trace dans les deux premiers livres. Nous sommes ici dans le pur roman. Ce nom même de *Chevalier de la Verde épée* est emprunté au *Lancelot.*

Au moment où Amadis quitte la scène de la Grande-Bretagne paraît *Esplandian,* le fils qu'il a eu en secret d'Oriane, dont les aventures, dès à présent mêlées au récit,

se trouvent ainsi mêlées au roman original, et formeront le cinquième livre d'*Amadis*, tout entier de la composition de Montalvo (1).

Voilà une des principales coupures de notre récit, et, selon moi, un argument indirect mais décisif en faveur de la donnée primitive; car, en détachant de la version de Montalvo les suites quelquefois extravagantes de cette brusque péripétie, le roman, jusqu'alors bien conduit, se trouverait réduit à deux ou trois livres, au lieu de quatre. L'observation n'a point échappé à la sagacité de M. de Tressan. Après avoir signalé les altérations que subirent en général les anciens romans au quinzième et au seizième siècle: « Le commencement de tous ces romans, ajoute-t-il, montre plus d'invention, de goût, de vraisemblance, que la fin, presque toujours insoutenable à lire. Il est donc impossible que ces romans soient de la mêmemain. »

On peut également regarder, mais pour d'autres raisons, comme une interpolation de Montalvo la description

(1) Il importe de remarquer qu'à partir de ce moment, le caractère du récit est changé. Ce n'est plus le ton *chevaleresque*, c'est le ton *romanesque*, et la transition au *Polexandrie*, de Gomberville, se trouve ainsi accomplie. Qu'on en juge par ces détails de l'exposition d'Esplandian: « Quando aquella dueña le desembolvió... viole las letras blancas e coloradas que tenia; y mostrolas al hombre bueno que se mucho dello espantó, e legendolas, vió que decian las blancas *en latin* Esplandian. — E luego fué batizado con este nombre con el qual fué conocido en muchas tierras estrañas, en grandes cosas que por el passaron, asi como adelante será contado en un ramo que destos libros sale, llamado *las Sergas d'Esplandian*. — III, cap. 70. — *Ibid.*, 74.

tout orientale du merveilleux *palais d'Apollidon*, de *l'arc des loyaux amants,* de *la chambre défendue.* En effet, le commencement du récit nous introduit dans une société encore barbare, où tout est rude, grossier, les mœurs comme les choses nécessaires à la vie. Élisène est perdue si l'on découvre les suites de ses amours avec le roi Périon : « Porque en aquella sazon era por ley establecido que qualquiera muger por de estado grande e señorio que fuese, si en adulterio se hallava, no se podia en ninguna guisa escusar la muerte (1). » Sur les instances d'une suivante, qui a nom Dariolette, elle se résout à laisser exposer son enfant : « Comme cette damoyselle fut de Dieu inspirée, elle se saisit de quatre petits aiz, autant larges comme il estoit de nécessité pour faire un coffre propre pour y coucher un enfant avec ses langes, et l'espée qu'elle avoit. Puis fit apporter du cyment, pour joindre et lier ensemble ce bois à ce que l'eau n'y peust entrer en aucune manière que ce feust...Toutes ces choses ainsi achevées, fust le coffret mis et attaché au-dessus d'une table bien joinst et calfeustré : et pour le dernier adieu, la dolente mère, avec une angoisse mortelle, baisa le petit enfançon, le commandant en la garde de Dieu. Puis Dariolette le lança sur l'eau; le long de laquelle (pour estre forte et royde) fust assez tost conduit à la mer (2). » — Voilà les mœurs de cette Bretagne encore

(1) Lib, I, c. 1.

(2) « Como esta donzella muy ses da fuese, etc. », lib. I, cap. 1.

à demi sauvage, où l'on voit la reine Yseult servir au bain le chevalier Tristan. Voilà l'accent de la tradition primitive (1). Comment dès lors supposer que la même main, qui nous peint, probablement d'après nature, le procédé sommaire et grossier destiné à sauver la coupable Élisène, ait composé les pompeuses descriptions de l'*Isle-Ferme*, et l'architecture d'un palais où sont prodigués les chefs-d'œuvre de l'art, les marbres, les métaux précieux, toutes les inventions raffinées, toutes les délicatesses d'une haute civilisation? Ceci est un écho de l'invasion arabe; c'est un emprunt aux *Mille et une Nuits*, lesquelles sont pleines de ce genre de descriptions.

Nous avons prouvé que Montalvo ou les *diascévastes* inconnus qui, antérieurement à Montalvo remanièrent la tradition primitive de l'*Amadis*, avaient eu sous les yeux les principales compositions du cycle de la Table ronde. Ce fait, en indiquant la source d'un ordre nouveau de développements (2), les distingue et les sépare, par cela même, de la fable originale, dont il aide ainsi à mieux entrevoir les limites et l'étendue. Il n'est pas, d'ailleurs, sans intérêt de suivre, dans ces transformations d'une invention

(1) Comparez ce passage avec le récit de l'exposition de Brangien, dans le roman de *Tristan*, manuscrit de la Bibliothèque nationale, n° 6960 : « Comment la royne Yseult voult faire morir Brangien, et comme les deux serfs la lièrent à ung arbre, et comment Palamèdes la délivra puis. »

(2) M. Raynouard, qui a fait la même remarque, n'applique les imitations et analogies qu'au commencement de l'*Amadis*. Nous allons voir qu'elles s'étendent à bien d'autres parties du roman.

spontanée, si fréquentes dans la poésie épique, les modifications introduites par le génie de l'écrivain, par l'esprit de son siècle, par les progrès de la civilisation.

Tout le monde connaît, pour avoir lu *Don Quichotte*, l'épisode du *Beau Ténébreux* : c'est le nom sous lequel Amadis, banni de la présence d'Oriane qui le croit devenu l'amant de Briolanie, tombe dans le désespoir, renonce à la vie de chevalier, et se retire en l'ermitage de la *Roche-pauvre*, où il allait expirér de regrets, quand la demoiselle de Danemark, fidèle suivante d'Oriane, que la tempête a jetée sur ce rocher, survient, et, moins par ses soins que par une lettre d'Oriane, rend à la vie le dolent chevalier.

Le modèle de ce bel épisode, parodié par Cervantes, est contenu dans la première partie du roman de *Tristan*.

Pour prévenir un malheur, la reine Yseult a envoyé à Crebedin qui, par amour, menace de se tuer à ses yeux, *ung faulx reconfort*. Tristan a surpris le message, et s'apprête à s'éloigner de celle qu'il croit infidèle. « Au soir, quand la royne vint à mont, et veit Tristan armé, si luy demande pourquoy il s'armoit, ne de quoy il avoit doubte : et il li respond : Haa, Dame, pourquoy me avez-vous si deceu, que sur moy aves faict autre amy? Dame, dame, pourtant m'aves trahy, et mis tel dueil au cuer, dont jamais n'auray reconfort? Je ne sçay que je en doie faire ne dire. Certes, Dame, je cuydasse plus tost que les yaves montassent contremont les montaignes, que la

royne Yseult faulsast à Tristan son amy; et puisque ainsy est, je ne vueil plus vivre, car je me occiray à mes deux mains. — La royne se veult excuser, mais il ne seuffre mie, ains dit : Dame, ce ne vous vault rien, béescy les lectres que vous envoyastes à Crehedin, et que je sçay certainement que vous feistes à vos mains. Tristan vous commande à Dieu, et Crehedin vous remaigne, que vous aves trait de mort à vie, et Tristan aves mis de vie à mort, etc. »

Le bruit de la disparition de Tristan ne tarde pas à se répandre. Une demoiselle envoyée par Pallamedes pour ouïr de ses nouvelles pénètre « jusqu'au lieu où messire Tristan estoit tant courrouciés, que à bien peu qu'il ne mouroit de dueil. Il se plaignoit et doulousoit si durement, que nul ne le veist adont qui ne le teinst à grant merveille. — Quant la damoyselle veoit qu'il est si durement en malaise, si se met ung pou plus avant pour parler à luy, et pour veoir s'elle le peust remuer de ceste douleureuse pensée; et sachies que elle est si près de luy que elle le poust prendre par la main s'elle voulsist, et encores en la veoit il mie. Et quant elle l'ot grant pièce regardé de si près, elle disoit à soy-mesmes tout appertement, que bonnement est tout le plus beau chevalier, et le mieulx taillé de membres qu'elle veist mes en toute sa vie. — Moult luy poise et anoie de ce penser qui si le tient malement embronc et pensif. Et pour ce que trop volontiers li dorroit aucune achoison de lui reconforter li

dit-elle : Sire chevalier, Diex vous sault. — Messire Tristan qui à celuy point ne pensoit mie à gas n'entent la damoyselle, car moult avoit son cuer ailleurs : ne ce ne quoy il ne li respondoit, ains pense ainsy comme il faisoit devant. Et elle li redict adont : Sire chevalier, Diex vous gart. — Messire Tristan n'entent à rien que la damoyselle luy die, car trop avoit son penser en aultre lieu. Il ne se muet ne ne regarde non plus que se ce fust un homme mort, ains pense ades et va soupirant à chief de piece moult durement. — Lors prent la damoyselle monseigneur Tristan par la main et le tire à li le plus souef qu'elle puet, car grant paour a et grant doubte qu'il ne se courrouce à li : — Sire, faict-elle, laissies vostre penser. Atant assez aves ore penssé. — Messire Tristan tressaut tout aussi comme s'il s'esveilloit, et au remuer qu'il a faict, il gete ung souspir de parfont cuer, comme est homme angoisseux durement, et regarde la damoyselle couroucié à desmesure, car moult li ennuye durement de ce qu'elle l'avoit remué de son pensser. Et non pourtant il aperçut que ce estoit une damoyselle qui devant luy estoit venue. Il se esmerveille qu'elle avoit; ne qui l'avoit illec aportée, ne qui li avoit envoiée. Se ce fust chevalier ou escuyer qui de son penser l'eut ainsy remué, il s'en courrousast trop durement; mais pour ce que c'estoit une damoyselle, il n'en ose parler, fors tant seulement qu'il li dist : Haa damoyselle, mal aves faist qui de mon penser m'aves remué. Je le voulsisse jà avoir

mené à fin en aucune manière, ou fust pour mort ou fust pour vie : moy n'en chaut mie gramment lequel veinst avant, car autant aimé-je des ore mais l'un comme l'autre. — Ha! sire, fait la damoyselle, mal faictes qui ainsi pensez, car ce penser vous griefve trop. Mettez vostre cueur à aultre chose. — Damoyselle, faict-il, je sçay bien, et le voy que vous le faictes pour mon bien : mais ce ne vault rien. Car nul admonestement ne me peult plus rien valoir devant la mort. »

Huit jours s'écoulent, « et oncques Tristan ne laissa son dueil, sinon en dormant. Et, tant comme le jour duroit, la damoyselle estoit devant luy pour sçavoir si elle le peust réconforter ». — Elle imagine de présenter à Tristan une harpe qui lui a appartenu, « car Tristan sçavoit herper plus que nul, et à grand'peine en obtient de luy dire ung lay, non ce jour, mais l'endemain ».

« A lendemain, quant le jour fust bel et cler, la damoyselle qui n'avoit pas mis en oubly la promesse que messire Tristan luy avoit faicte se lieve et se met au chemin. Et tant fait qu'elle vient à monseigneur Tristan, qui encore estoit devant la fontaine ainsi comme il souloit. Et tout maintenant qu'elle est devant luy venue, elle li aoure bon jour et bonne aventure. Et il fait autressi à elle. — Damoyselle, fait messire Tristan, ore suis-je tout appareillé de moy acquitter envers vous de ce que vous promis hier soir. — Sire, fait-elle, maintes mercis. — Et lors prent messire Tristan la harpe, et la commence à

accorder si bel et si bien comment il le sçavoit bien faire. Et quant il a si bien acordée, comme il vit qu'il estoit besoing, il dist : Ore, ma damoyselle, vistes-vous oncques parler du lay mortal? — Sire, fait la damoyselle, si maist Diex, je no oncques mais parler, ne oy. — Se Diex me sault, damoyselle, fait-il, ce n'est une moult grant merveille, car il ne fut oncques chanté se de moy. Je l'ay fait ennuit tout de nouvel de la mienne douleur et de ma mort. Et pour ce que je l'ay fait en tout mon définement, l'ay-je appelé le lay mortal : de la chose li traie le nom. » — Et quant il a dist cette parole, il commence à plourer moult fort et moult tendrement; et tout en plourant commence à sonner si doucement sa harpe, que nulz ne l'oist adont qui ne deist appertement que plus doulce mélodie ne peut l'en oïr. Et tout en plourant il commence son lay, et dit en tel manière :

Jà fis chansonnetes et lays,
Mes à cest point toutes les lais,
Cy fais ma derrenière plainte
Puys que je voy ma vie estainte,
 Et ma char de douleur tainte
 En chantant en fait complainte.

 N'est pas de joie que je chant,
Ains commence en douleur mon chant :
 D'Yseult que j'avoie servi
(Tant que tout estoie asservi)

Me plaing, la soie amour mal vy.
Je muir, ne point nel desservy... etc. (1).

Opposons à ces naïves et pathétiques peintures l'imitation de Montalvo.

Amadis vient de sortir vainqueur des épreuves de l'Isle ferme, destinées à faire paraître la loyauté des parfaits amants, lorsqu'il reçoit tout à coup la lettre d'Oriane qui, lui reprochant en termes amers sa prétendue infidélité, lui défend de jamais reparaître en sa présence. Dans sa profonde surprise, « les lettres qu'il tenoit luy churent des mains. Toutefoys il les releva promptement; et de rechef se mist à les lire : car le commencement l'avoit tant troublé, qu'il n'avoit encore veu la fin. Lors jecta l'œil sur la soubscription, qui contenoit ces mots : Celle qui n'aura regret à mourir, sinon pour autant que vous en estes homicide. — Adoncq jecta un soupir, comme si l'âme lui feust partie du corps, et cheut à la renverse, dont Durin se trouva fort esbahy, et s'appro-

(1) Cette scène touchante, que j'abrége à regret, a été également imitée par l'Arioste, *Orl. furioso*, canto XXIII, st. 128 :

Non son, non sono io quel que pajo in viso;
Quel ch'era Orlando è morto, ed è sotterra;
La sua donna ingratissima l'ha ucciso;
Si, mancando di fe, gli ha fatto guerra.
Io son lo spirto suo da lui diviso,
Ch' in questo inferno tormentandosi erra,
Acciò coll'ombra sia, che sola avanza,
Esempio a chi in Amor pone speranza.

chant d'Amadis le releva. Lequel s'escria : Seigneur Dieu, pourquoy permettez-vous que je meure ainsi sans l'avoir mérité? Hélas! loyaulté, quelle récompense vous envoyez à ceulx qui ne vous feirent oncques faulte! Maintenant je me veois habandonné de celle pour laquelle j'eusse plus tôt consenty que mille morts eussent passé en moy, que transgresser un de ses commandements. Puis, regardant d'un œil piteux la letre qu'il tenoit : Ah! letre, dict-il, c'est de vous que je tiens si cruelle mort, pour laquelle plus tost avancer, je vous tiendray tout au plus près de moy. — Lors la meit dans son sein. »

Sous l'influence de ce violent désespoir, Amadis adresse à ses écuyers ses adieux, leur défend de le suivre, et, montant à cheval, s'enfonce au plus profond de la montagne. « Et tant chemina, que la plus part de la nuict estoit jà passée, quand le cheval entra dans un petit ruisseau, environné de maints arbres, où il voulut boire. Et ainsy qu'il passoit oultre, Amadis rencontra aulcunes branches qui le heurtèrent si rudement, qu'il en oublia la fantaisie où il resvoit. Lors haulça la veue, et apperceut qu'il estoit en ung lieu couvert et solitaire, plein de buyssons forts et espais : dont il eust grand plaisir, pour ce que malaysément il seroit trouvé, celuy sembloit, en ce halier. Là meit pied à terre, puis attacha son cheval, et s'assit sur l'herbe pour mieulx penser à sa mélancolie, etc. »

Le dolent chevalier fait rencontre d'un homme de re-

ligion, dont l'ermitage était situé à quelque distance de la côte sur un roc désert, appelé pour cela la Roche pauvre. Résolu à se retirer du monde, Amadis persuade à l'ermite de le recevoir auprès de lui : « Lequel le voyant si beau, mais plein de tant de douleur, s'advisa de lui donner un nom conforme à son excellence et grande mélancolie, et le nomma le *Beau Ténébreux.* »

« Assi como oys fué encerrado Amadis con nombre de Beltenebros en aquella peña pobre, desamparando el mundo y la honra, y aquellas armas con quienes en tan grande alteza puesto era, consumiendo sus dias en lagrimas y en continuos lloros. »

— La dévotion espagnole mêle ses austérités à ces faiblesses de l'amour chevaleresque; mais les pieuses exhortations de l'ermite ne réussissent pas toujours à écarter de la pensée d'Amadis le souvenir des félicités passées. « Mas no fué tan cierta ni tan grande la esperança en lo porvenir, que le quitasen aquellas angustias en que la desesperança que de su señora tenia le avian puesto : y mirava mucho a menudo contra la tierra, acordandosele los vicios y grandes honras que en ella uviera : y veyendolo todo con tanta crueza al contrario tornado, muchas veces llegava a tal estrecho, que sino por los consejos de aquel hombre bueno su vida fuera en gran peligro. Y todas las mas noches alvergava debaxo de unos muy espessos arboles, que en una huerta eran alli cerca de la hermita, por fazer su duelo, y llorar sin

que el hermitano lo sintiesse. E acordandosele la lealtad que siempre con su señora Oriana tuviéra y las grandes cosas que por la servir avia hecho : sin causa ni merescimiento suyo averle dado tan mal galardon, fizo esta cancion con gran saña que tenia ; la qual decia assi :

Pues se me niega victoria
Do justo m'era devida
Alli do muere la gloria
Es gloria morir la vida.

Y con esta muerte mia
Moriran todos mis daños
Mi esperança y mi porfia
El amor y sus engaños.

Mas quedara en mi memoria,
Lastima nunca perdida,
Que por me matar la gloria
Me mataron gloria y vida.

Il y a sans doute un grand charme dans l'expression plaintive de cette mélancolie, dans cette douleur tendre, tranquille, profonde, qui recherche la solitude, qui se nourrit de souvenirs et de regrets : et nous reconnaissons avec étonnement cette sentimentalité moderne, qui semble ne dater que de Rousseau, et qui a pénétré si avant par l'influence de Rousseau, dans la littérature contemporaine (1).

(1) Rapprochez de ce épisode es récits de l'exil de Saint-Preux, au bord du lac de Genève, sur les rochers de Meillerie. C'est la même situation, et je.

Si le désespoir d'Amadis ressemble au désespoir de Tristan par la cause qui le produit, il se manifeste d'une façon toute différente. « Quant messire Tristan eut son lay finé de dit et de chant, en tel manière que vous ay devisé, si bel et si cointement que nulz ne peust blâmer, il se taist tout maintenant que plus ne dist. Et recommence son dueil aussi grant comme il avoit faict autrefois, et dist à soy-mesmes : Diex, que vois je en atendant pour quoy ne m'ocy-je ? si fust à ung coup ma douleur finée. — Et en ce qu'il disoit ces paroles, il se dresce en son estant, et commence à resgarder tout entour lui pour sçavoir s'il peust veoir espée ne arme de quoy il se peust metre à mort. Et quant il voit qu'il ne peust accomplir sa volonté, il li vient au cuer une si grant rage, et une si forte forsenerie li monte en la teste, qu'il en pert le sens et la mémoire si plainement qu'il ne scet s'il est Tristan ou non. Il ne li souvient mais de madame la royne Yseut, ne du roy March de Cornouailles, ne de rien que oncques feist à jour de sa vie. » — Et plus loin :

« Il commença errament à desrompre les draps qu'il avoit vestus, aussi comme un homme forsené, si qu'il alloit parmi le Morois comme tous nus, braiant et criant,

ne voudrais pas affirmer que Rousseau, peut-être sans le savoir, n'ait pris dans l'*Amadis* le cadre et bien des traits de son tableau. Lui-même nous apprend que, dans son enfance, les romans chevaleresques firent sa passion, qu'il passait à les lire des nuits entières, et qu'il n'en fut détourné que par Plutarque.

saillant et courant, tout en tel manière comme une beste forcenée. Et se aucuns me demandoit de quoy il vivoit, je diroie qu'il vivoit de char crue, car toute jour prendoit les bestes par la forest, et mengeit puis la char toute crue, à tout le cuir, et se vivoit en tel manière, et en tel guise trespassoit sa famine. A celui point li avint qu'il s'acointa de pastours qui gardoient bestes au bois, et moult repairoit volontiers entre eulx, pour ce qu'ils li donnoient leur pain, mais ils li vendoient moult chèrement aucunes fois, car ils l'aloient batant et ferant si asprement, que moult estoit grant merveille comment il le soufroit, » etc.

La peinture du désespoir de Tristan se fait remarquer par deux qualités particulières à la poésie primitive, l'énergie des couleurs et le pathétique; une sorte de vérité terrible et nue. Tout est plus décent, plus calme, plus contenu, dans le roman espagnol. Ici, l'âme est en jeu plus que les sens. On devine que, sous la loi d'un goût plus délicat, d'une civilisation plus avancée, Montalvo corrige et adoucit les tons un peu crus de son modèle. Tel est cependant le charme du naturel, que certains traits du vieux français, dans leur naïveté pathétique, me semblent supérieurs à l'art étudié et à l'élégance littéraire de l'imitation espagnole.

Continuons à suivre les traces de l'imitation; et passons aux rapports de l'*Amadis* avec le roman de *Lancelot*.

Les premières pages de notre roman s'ouvrent par

un récit plein de fraîcheur et de grâce, des amours naissantes du Damoysel de la mer (c'est le nom d'Amadis, encore inconnu) et de la jeune Oriane. Ce récit est évidemment emprunté à une scène du roman de *Lancelot*, rendue célèbre par le souvenir que lui a consacré Dante, dans l'épisode de Françoise de Rimini :

Noi leggevamo un giorno, per diletto,
Di Lancilotto, come Amor lo strinse :
Soli eravamo, e senza alcun sospetto.

Per più fiate gli occhi ci sospinse
Quella lettura, e scolorocci 'l viso :
Ma solo un punto fù quel, che ci vinse,

Quando leggemmo il disiato riso
Esser baciato da cotanto amante;
Questi, che mai da me non fia diviso,

La bocca mi baciò tutto tremante.
Galeotto fù il libro, e chi lo scrisse;
Quel giorno più non vi leggemmo avante.

(*Inferno*, canto V.)

Dans une entrevue ménagée par les soins du bon Gallehault, la reine Genièvre, à force de sollicitations, contraint Lancelot, timide autant qu'amoureux, à reconnaître que c'est pour elle qu'il a récemment accompli tant de prouesses :

— Et avant-hier à l'assemblée, pourquoy feistes-vous tant d'armes? — Et il commence à souspirer moult fort, et la royne le tient moult court, comme celle qui bien

sceit comment il lui va. — Dictes-moy seurement, et je ne vous en descouvriray; car je sçay bien que pour aucune dame ou damoyselle le feistes-vous : et me dictes qui elle est, par la foy que vous me devez. — Haa, dame, fait-il, je voy bien qu'il me convient dire. Dame, ce estes-vous. — Je? fait-elle. Par moy ne ployastes mie les trois lances que ma damoyselle vous aporta; car je m'estoie bien mise hors du mandement... — Et dès quant, fait-ele, me aymés-vous tant? — Dame, fait-il, dès le jour que je feus apelé chevalier, et si ne l'estoie-je mie. — Par la foy que vous me devez, dont vient cele amour que avez en moi mise? — Et il s'efforce de parler au plus qu'il peut, et lui dit : Dame, vous me le feistes faire, qui de moy feistes votre amy, se vostre bouche ne mentit. — Mon ami, dit-ele, et comment? — Dame, fait-il, je m'en ving devant vous tout armé, quant je eus prins congé de monseigneur le roy : et estoye tout armé, fors mon chief et mes mains; si vous commanday à Dieu, et dist que je estoye vostre chevalier en tous lieux. Et je vous dis : Dame, à Dieu. Et vous deistes : Allez à Dieu, bel ami. Ne oncques puis du cuer ne me pust ce mot issir. Ce feust le mot qui preud'homme me fera : ne oncques puis ne vins à si grant meschief que de ce mot ne me souvenist. Ce mot me a conforté en tous mes ennemys. Ce mot m'a de tous mes périls garanti. Ce mot me saoule en tous mes faims. Ce mot me a faict riche en toutes mes povretez. — Par foy,

fait la royne, ce mot feust en bonne heure dit, et benoist soit Dieu qui dire me le fist. Mais je ne le prenoys pas à certes comme vous feistes, et à mains chevaliers l'ay-je dit, là où je ne pensay oncques fors du dire ; mais vostre penser ne fust pas vilain, quant preudhomme vous a faict devenir. Et non pourtant, la coustume est ore telle des chevaliers, qui font assez grant semblant à maintes dames de telles choses, dont à guères ne leur est au cuer. Et ce disoit-ele pour veoir de combien ele le pourroit mectre en mesaise ; car ele se doubtoit bien qu'il ne pensoit qu'en ele ; mais elle se délitoit fort en sa mesaise veoir et escouter. Et il en fu si angoyseux, que a pou qu'il ne se pasma (1). »

Montalvo copie cette scène trait pour trait, mais en l'épurant, et en supprimant, comme nous-mêmes, la conclusion. Nous donnons son imitation, comme les morceaux qui précèdent, d'après la traduction très-fidèle de des Essarts :

« Le damoysel de la mer en ce temps pouvoit avoir seulement douze ans, combien que, veu sa grandeur, il paroissoit en avoir plus de quinze, et pour sa bonne grâce estoit, tant de la royne que des autres dames, bien voulu et aymé. Or, ainsy que ci-devant vous a esté récité, cette jeune princesse Oriane, fille du roy Lisvart, estoit demeurée avecq' la royne d'Escoce, attendant que le roy

(1) Bibl. nat., fonds Colbert, Ms. n° 6782, 3.

son père la r'envoyast quérir : et luy faisant la royne toutes les gracieusetez dont elle se pouvoit adviser, ly dit : M'amye, je veulx désormois que le damoysel de la mer vous serve, et qu'il soit vostre. Ce que l'infante Oriane accepta volontiers. Et de fait, cette acceptation s'imprima en l'esprit du damoysel de telle sorte que jour de sa vie il n'eut envie d'en servir ou aymer une autre, et à elle depuis eut toujours le cueur ; mais si bien luy avint que ceste amour fust mutuelle et égale en tous deux.

«... Quelque temps après, voyant ce jeune prince incogneu, que pour acquérir la bonne grâce de sa dame tant aymée, il estoit nécessaire qu'il prist les armes, et receut l'ordre de chevalerie, disoit en soy-mesmes : Sy une fois je suis chevalier, je feray telle chose, que j'auray bonne réputation et faveur de ma dame, ou je mourray en la peine... Et pour y parvenir, s'avisa d'en suplier la royne, et toutes fois il la voyoit tant triste, qu'il ne luy en osoit nullement parler : mais print la hardiesse de venir vers Oriane, et se mettant à genous, luy dit : Ma dame, je me sents de si peu de mérite envers vous, que je me répute indigne de vous rien requérir; mais je me tiendroys trop heureux si j'avois moyen de vous obéir, et qu'il vous pleust me commander. — Comment, respondit-elle, damoysel de la mer, avez-vous le cueur si bas et si peu d'estime de vous? — Ma dame, en quelque sorte que ce soit, dit-il, je n'ay aucunes forces,

sinon celles que m'a laissées le grand désir que j'ay de vous servir; car mon cueur est tout vostre, et ne s'apartient plus. — Mien, respondit Oriane, et depuis quand? — Depuys qu'il vous pleust, ma dame, dit le damoysel. — Et quand feut-ce qu'il me pleust, dit-elle? — De ce même temps, respondit le damoysel, que la royne me présenta, vous disant telle parole : Je vous donne ce damoysel pour vous servir, et de ce jour m'acceptastes vostre, quand vous luy respondistes que je vous estois agréable. Ainsi à vous je feus donné, et pour vostre me suys depuys réputé, si que moy-mesmes n'ay sur moy aucune puissance. — Certes, dit Oriane, vous pristes ceste parole à meilleure fin que pour l'heure elle n'entendoit, dont vous en sçay très bon gré, et suys contente qu'il soit ainsy. — A peine eust-elle proféré ceste parole, que le damoysel se sentist si espris d'ayse, qu'il perdit le pouvoir de répondre facilement aucune chose (1). »

Il serait aisé de multiplier des comparaisons non moins intéressantes (2). Mais ce serait risquer d'amener la mo-

(1) El autor dexa a Lisvarte, y torna al Donzel del mar que en esta sazon era de XII años, etc. — *Amadis de Gaula*, I, fol. IX.

(2) Le quatrième livre de l'*Amadis* et une partie du troisième, que nous avons *à priori* attribués à Montalvo, appartiennent en effet si peu à la version primitive, que le fond de cette partie de l'ouvrage est entièrement calqué sur les derniers chapitres du *Lancelot*, comme je le prouvais par l'exposition des faits que j'ai cru devoir supprimer. — Comp. aussi *Lancelot*, I, p. 119, 125, édit. de Vérart, et *Amadis*, I, ch. XXXIII; *Lancelot*, II, p. 77, 125, et *Amadis*, III, ch. LXXIV.

notonie, et de lasser l'attention du lecteur. Je m'arrête au souvenir de ces vers du poëte :

> Loin d'épuiser une matière,
> On n'en doit prendre que la fleur.

CHAPITRE III.

Partie originale de l'*Amadis*. — 1° Sous le rapport des sentiments : influence du génie espagnol. — 2° Sous le rapport de la composition et de l'art : influence probable de l'antiquité.

Y a t-il donc parmi tant d'emprunts une part d'originalité dans la composition de l'*Amadis de Gaule*? Quelle est cette part? A quel titre cet ouvrage mérite-t-il d'attirer l'attention du littérateur, et de sortir de l'oubli où il est tombé? J'ai touché plus d'une fois à cette question dans ce qui précède : je vais maintenant essayer de la résoudre.

Un des motifs principaux de la vogue obtenue par le roman de Montalvo, c'est d'être venu en son temps, et d'exprimer avec bonheur la révolution opérée dans les esprits par le progrès naturel de la civilisation et des âges.

Ne cherchons point d'analogie entre la composition espagnole et les premiers et plus anciens monuments de la littérature chevaleresque. Quel rapport pourrait-il y avoir entre des œuvres essentiellement naïves, et une œuvre de réflexion; entre une composition à effets calculés, et l'écho de chants populaires? Veut-on se faire une

idée juste des progrès dont témoigne l'*Amadis de Gaule*, il suffira de le comparer avec les romans primitifs de la Table ronde, et, mieux encore, avec les chansons de gestes carlovingiennes.

Sans doute on peut déjà noter la préoccupation littéraire dans les romans en prose de la Table ronde ; mais cette préoccupation se manifeste à un bien plus haut degré dans l'*Amadis*. Là on voit clairement se dessiner la personnalité de l'écrivain. L'auteur, tout en s'appuyant sur quelque texte primitif, cherche avant tout à faire œuvre d'imagination. Il ne chante pas devant la foule, il compose pour être lu (1). Ce n'est pas un récit dicté par l'imagination populaire, à peu de distance des événements, à une époque d'ignorance et de simplicité, où les chants épiques ne sont que la reproduction, embellie par le merveilleux, d'opinions consacrées, de traditions reçues. C'est une œuvre de réflexion, où domine l'intention de plaire. Ainsi, à l'égard de l'invention originale, et des qualités littéraires qui en dérivent, la version de Montalvo offrirait certains caractères de décadence, si elle était comparée aux compositions qui appartiennent à la période véritablement épique de la poésie chevaleresque.

Mais l'*Amadis* est un ouvrage à part. Laissons de côté toute comparaison, et ne prenons cet ouvrage que pour

(1) La comparaison de l'*Amadis* avec la *Chanson de Roland*, par exemple, est le meilleur commentaire de ce que nous énonçons ici.

ce qu'il est réellement : l'image expressive de son temps le tableau fortement coloré des goûts, des sentiments, des tendances de l'imagination en Espagne, vers la fin du quinzième siècle. La littérature chevaleresque avait tant abusé de la description des combats, des grands coups d'épée et des effroyables blessures, que des images plus douces devaient être favorablement accueillies. On commençait à exiger un certain talent pour peindre la nature et les mœurs : on voulait quelques descriptions, et on demandait au romancier plus d'égards pour la vraisemblance, soit dans les personnages, soit dans les aventures. Quand les goûts militaires sont usés, on se jette dans les Arcadies. Aussi trouvons-nous dans l'*Amadis* l'épisode du *Beau Ténébreux*, le récit de l'éducation d'Esplandian chez l'ermite Nascian, et plusieurs autres tableaux peu éloignés de la pastorale, qui font pressentir la venue de la *Diane de Montemayor* et de l'*Astrée*. Ainsi à Callimaque succéda Théocrite. Le sentiment des arts renaissait; de là la complaisance de l'auteur à décrire les jardins et les merveilleux ornements du palais d'Apollidon. Plus de civilisation et de lumières, la vie de cour, les rapports de société, avaient amené le goût des plaisirs de l'esprit : de là ces lettres échangées entre les amants, et ces conversations ingénieuses que la suite des temps achèvera de polir (1).

(1) Tout cela parut si nouveau, et en même temps si précieux, qu'on en fit un recueil sous ce titre : *Thrésor de tous les livres d'Amadis de Gaule*, contenant les harangues, épistres, concions, lettres missives, demandes, responses,

La chevalerie respire encore néanmoins à un haut degré dans l'*Amadis*. Prenons-le, j'y consens, pour le modèle des compositions romanesques et peu sensées qui vont suivre; mais gardons-nous de le confondre avec ses fades descendants (1). Par le génie, en effet, ce roman se rattache encore étroitement au fonds religieux et héroïque des anciennes traditions chevaleresques; il en est l'expression fidèle et stricte, sauf la modification apportée par le caractère espagnol à la théorie universellement acceptée jusque-là en matière d'amour.

D'après cette théorie singulière qui, dans son expression la plus pure, tendait à faire de l'amour le principe de toute vertu, l'union spirituelle d'une dame et d'un chevalier, loin de paraître blesser la morale, était considérée comme obligatoire, et le choix d'une dame noble et vertueuse prescrit à tout chevalier comme l'un des premiers devoirs.

On ne se figure guère aujourd'hui, si loin de ces temps reculés, à quel point étaient sérieuses, hautement et généralement avouées, reçues, ces délicates relations

répliques, sentences, cartels, complaintes, et autres choses plus excellentes, très-utile pour instruire la noblesse françoise à l'éloquence, vertu, grâce et générosité. — Dernière édition, rédigée en deux volumes, à Lyon, pour Jean-Anthoine Huguetan, 1606.

(1) C'était l'opinion de Cervantes; dans la grande et agréable recherche opérée par le curé et le barbier dans la bibliothèque de l'Ingénieux chevalier de la Manche, l'*Amadis de Gaule* est sauvé du feu par cette considération « qu'il est le meilleur livre de ce genre qui existe, et comme unique en son espèce ».

de dame et de chevalier, dans le mariage et à côté de lui. Rien n'est cependant plus certain ni mieux démontré par les faits. Il suffit de lire entre autres preuves les deux curieuses citations extraites par M. Fauriel de la légende de Philomena, et du roman de Gérard de Roussillon (1).

Mais si la pureté et l'élévation théoriques de l'amour chevaleresque étaient propres à seconder l'inclination des âmes bien nées, il faut reconnaître qu'elles compensaient faiblement les dangers que pouvaient susciter la corruption et l'infirmité humaines. Sur le chemin scabreux ouvert par ces conventions raffinées, que de chutes risquait d'amener la faiblesse! Il était d'ailleurs à craindre que la tolérance accordée à des relations d'un ordre élevé et délicat ne s'appliquât en dégénérant aux plus coupables écarts de la passion (2). Par un déplorable renversement de la morale, nous voyons en effet l'auteur du *Lancelot*, fidèle sans doute à l'esprit de son siècle, se déclarer en faveur de la reine Genièvre infidèle à son époux, et charger d'invectives ceux qui l'emmènent prisonnière.

(1) *Hist. de la litt. provençale*, I, p. 507, 599. — Voy. aussi l'analyse du *Traité de l'amour* d'André le chapelain, dans l'*Hist. littér. de la France*, t. XXI. p. 326-332.

(2) « La chevalerie, dit excellemment M. Saint-Marc Girardin, faisait une tentative qui n'a jamais réussi, quoique souvent essayée, la tentative de se servir des passions humaines, et particulièrement de l'amour, pour conduire l'homme à la vertu. Dans cette route, l'homme s'arrête toujours en chemin. L'amour inspire beaucoup de bons sentimens : le courage, le dévouement, le sacrifice de la vie : mais il ne se sacrifie pas lui-même, et c'est là que la faiblesse humaine reprend ses droits. » — *Cours de littérature dramatique*, t. II, p. 366.

« Quant la royne fut yssue de la court, et ceulz de la cité la virent venir, lors ouyssez gens crier de toutes parts vieulx et jeunes, povres et riches, et disoient : Haa, dame douce, débonnaire, courtoise et vaillant plus qu'aultre dame, où trouveront mais povres gens en terme pitié? Haa, roy Artus qui as pourchacé sa mort par ta desloyauté, encor t'en puisses-tu repentir; et les desloyaulx traistres qui ont ce jugé en puissent mourir honteusement dedans brief terme! Tels paroles disoient ceulx de la cité. Et alloient après la royne criant et brayant aussi comme si ils fussent hors du sens. »

On sait l'intérêt qui, dans tous les temps, s'est attaché aux faiblesses des héros. L'influence dangereuse que devaient exercer sur la société de semblables tableaux, appuyés de semblables théories, attira de bonne heure l'attention de l'Église, et fut aperçu des esprits les plus éclairés. Dante et Pétrarque s'élevèrent énergiquement contre les romans corrupteurs des nobles idées chevaleresques :

Intesi ch' a cosi fatto tormento
Sono dannati i peccator carnali
Che la ragion sommettono al talento.

Elena vidi, per cui tanto reo
Tempo si volse ; e vidi' l grande Achille,
Che con Amore al fine combatteo.

Vidi Paris, Tristano; et più di mille

Ombre monstrommi, e nominolle a dito,
Ch' amor di nostra vita dipartille.
(*Inferno*, canto V.)

Le blâme prononcé de si haut, le développement progressif du sens moral qui, sous le voile de la passion, faisait découvrir la laideur de l'adultère; le sentiment mieux défini de la vérité de tous les pays et de tous les temps, dû à la renaissante influence du génie antique, tendaient à modifier dans les esprits l'opinion si longtemps et si universellement reçue.

Nous avons montré le génie de l'Espagne gardant son enthousiasme et sa pureté dans les labeurs prolongés d'une lutte héroïque. La partie délicate et raffinée des sentiments chevaleresques qui s'alliait si bien avec le fond exalté de ce génie, fut adoptée en Espagne avec plus d'empressement, plus longtemps et plus religieusement conservée qu'ailleurs. Mais l'Espagne repoussa le dogme le plus dangereux de la morale chevaleresque (1), et, si elle ne rejeta pas entièrement, du moins elle n'adopta qu'avec réserve, et voila discrètement les situations et les récits où s'était complu la naïveté de l'esprit gaulois. La *Cronica general*, adoptant l'opinion de Justin, va jusqu'à défendre l'honneur de Didon contre les imputations de Virgile (1).

(1) « Au moyen âge, on ne chantait guère en Espagne que l'amour dans le mariage. L'idéal de cet amour-là était la comtesse Dirlos... Ce fut précisément à cause de son caractère immoral que le cycle breton ne put se naturaliser en

De ce discernement naquit l'*Amadis*, lequel, s'il n'est pas tout à fait Grandisson, est bien moins encore le personnage que nous dépeint quelquefois la traduction volontairement infidèle de des Essarts, ou l'abréviation de Tressan, tout empreinte des couleurs licencieuses de son siècle. Ce discernement constitue, selon nous, l'originalité propre, le véritable caractère de l'œuvre de Montalvo.

Éminemment fidèle, à tous les autres égards, aux traditions chevaleresques, l'*Amadis* s'en écarte en effet sous un rapport essentiel. S'il consacre pleinement le dogme reçu de la suprématie morale de la femme, et de l'influence de l'amour sur les vertus qui doivent orner un chevalier, il tire cette passion des conditions fausses où l'avaient placée les troubadours, et où la maintenait le roman; il la rend à sa loi naturelle, en donnant une jeune princesse pour la dame des pensées d'Amadis.

Cette idée juste a heureusement inspiré Montalvo, et jette plus d'une fois dans ses récits un charme particulier de grâce et de fraîcheur. Tel est le passage où il décrit la naissance de la mutuelle passion des deux amants :

« El donzel tuvò esta palabra en su coraçon de tal guisa, que despues nunca de la memoria la apartò, que sin falta, assi como esta historia lo dize, en dias de su

Espagne. ». Dozy, *Recherches nouvelles*, etc., p. 687, sqq. — Voy. également Ch. Villers, *Influence de la Réformation de Luther*, p. 265. Walter Scott, art. *Amadis of Gaul*. — Au contraire, *Noble le Lion* traite de peccadille les affaires de galanterie dans le roman de *Renart*. *Hist. litt. de la France*, t. XXII. — *Ibid.*, p. 702, et *passim*.

vida no fué enojado de la servir y en ella su coraçon fué siempre otorgado; y este amor durò quanto ellos duraron : que assi como la el amava, assi amava ella a el. En tal guisa que una hora nunca de amar se dexaron : mas el donzel del mar que no conocia ni sabia nada de como ella le amava, tenia se por muy osado en aver en ella puesto su pensamiento, segun la grandeza y hermosura suya, sin cuydar de ser osado a le dezir una sola palabra. Y ella que le amava de coraçon guardavase de hablar con el mas que con otro, por que ninguna cosa sospechassen : mas los ojos avian gran plazer de mostrar al coraçon la cosa del mundo que mas amavan. Assi bivian encubiertamente, sin que de su hacienda ninguna cosa el uno al otro se dixessen. »

Que Montalvo ait recueilli, si l'on veut, les avantages de la dernière venue, qu'il ait dû à des influences diverses une partie des beautés de son livre, il n'en garde pas moins à nos yeux le difficile mérite de la mise en œuvre. Grâce à l'emploi de tons plus tempérés, à la pureté plus grande de sa touche, il nous conduit, par une dégradation insensible, aux meilleures scènes de nos romans du dix-septième siècle. Nous voyons poindre dans l'*Amadis* et se dégager de la rouille des vieux âges les premières lueurs du génie moderne. Ce n'est point encore la statue de Lysippe, avec ses lignes achevées et ses proportions parfaites; mais ce n'est déjà plus la statue de Myron.

Ainsi, l'on peut, je crois, admirer le sentiment élevé de discrétion avec lequel est traitée par Montalvo une situation des plus délicates.

Amadis, déjà célèbre par ses prouesses, est reconnu pour fils de Périon, roi de Gaulles. Mais son amour ne lui laisse aucun repos. Si mortelles en sont les angoisses, que, sur les instances du fidèle écuyer Gandalin, Oriane consent à le recevoir, en présence de sa cousine et confidente Mabile, à la grille de son appartement :

« Quando Amadis assi la viò estremeciose todo con el gran plazer que en verla ovò, y el coraçon le saltava mucho, que holgar no podia : quando Oriana assi lo viò, llegose a la finiestra, et dixò : Mi señor, vos seays muy bien venido a esta tierra, que mucho os hemos desseado, e avido gran plazer de vuestras buenas nuevas venturas, assi en las armas como en el conocimiento de vuestro padre y madre. Amadis quando esto oyò aunque atonito estava esforçandose mas que para otra afrenta ninguna dixò : Señora, si mi discrecion no bastase a satisfazer la merced que me dezis, no os maravilleys dello, por que el coraçon muy turbado y de sobrado amor preso, no dexa la lengua en su libre poder. Y porque assi como con vuestra sabrosa membrança todas las cosas sojuzgar pienso, assi con vuestra vista soy sojuzgado, sin quedar en mi sentido alguno para que en mi libre poder sea. » Il y a cependant quelque recherche dans la suite du làngage d'Amadis. Les paroles d'Oriane sont plus simplement passionnées :

« Mi señor, dixo Oriana, todo lo que me dezis creo yo sin dubda : por que mi coraçon en lo que siente me muestra ser verdad. Pero digo vos que no tengo en buen seso lo que fazeys, en tomar tal cuyta como Gandalin me dixo; por que dello no puede redundar sino a ser causa que fenesciendo la vida del uno, la del otro sostener no se pudiesse. E por esto vos mando, por aquel señorio que sobre vos tengo, que poniendo templança en vuestra vida, la pongays en la mia, que nunca piensa sino en buscar manera como vuestros desseos ayan descanso. » L'entrevue se prolonge en ces protestations de tendresse réciproque. Cependant l'aube paraît : « Gandalin que la mañana vido llegar dixò : Señor, como quiera que vos della no plega, el dia que cerca viene nos constriñe a partir de aqui. — Oriana dixò : Señor, agora vos id, e fazed como vos he dicho. — Amadis tomandole las manos que por la red de la ventana Oriana fuera tenia, limpiandole con ellas las lagrimas que por el rostro le cayan, besandogelas muchas veces, se partiò dellas, y cavalgando en sus cavallos, llegaron antes que el alva rompiesse a los tendejones (1). »

On a sans doute remarqué le trait de passion vraiment espagnole qui termine ce récit. La même situation est très-commune dans les anciens romans. Toujours décrite avec une naïveté grossière, elle est la suite de

(1) I, cap. XIV.

cette absence de sentiments de pudeur qui caractérise les sociétés dans l'enfance. De là la préférence marquée par le Tasse à l'Amadis espagnol que nous avons signalée plus haut (1).

Nous allons retrouver dans les pages suivantes l'élévation morale, la générosité de sentiments qui animent les belles pages du Cid.

Abreuvé de dégoûts par le roi Lisvart, Amadis prend la résolution de s'éloigner d'une cour où son honneur n'est plus en sûreté. Il demande et obtient d'Oriane une dernière entrevue, où il lui fait part de sa résolution : « Mi señora, dixò Amadis, puesque a vuestro padre assi le place, assi conviene a nosotros hazerlo : que de otra manera toda aquella gloria y fama que con vuestra sabrosa membrança yo he ganada, se perderia con grande menoscabo de mi honrra : tanto que en el mundo tan menguado ni tan abilitado caballero como yo no auria : por que vos pido, señora, que no sea per vos mandado otra cosa, por que assi como siendo mas vuestro que mio, assi de la mengua mas parte vos alcançaria que a todos, aunque oculto fuesse. — Oido per Oriana esto, como quiera que el coraçon se le quebrasse, esforçose lo mas que pudo, y dixole : Mi verdadero amigo, con muy poca razon os deveys quexar de mi padre, por que no a el, mas a mi, por cuyo mandado a su corte

(1) Voy. p. 20.

venistes, aveys servido, y de mi aveys el galardon que aureys en quanto yo biva.... Y como quiera que vuestra partida sea para mi tan grave como si mi coraçon en pieças partido fuese, teniendo en mas la razon que la voluntad y amor desordenado que yo os tengo, placeme que se haga como vos pedis. — Amadis quando esto oyò, besandole las manos muchas veces, le dixo : Mi verdadera señora, aunque hasta aqui de vos aya recebido muchas y grandes mercedes... esta por muy mayor contar se deve, segun la gran differencia que los casos de honrra sobre los deleytes y plazeres tienen.., etc. (1). »

Noble langage, en vérité! Et comme Oriane se montre digne de la générosité de son amant! Il nous semble entendre Rodrigue et Chimène :

Réduit à te déplaire ou souffrir un affront,
J'ai retenu ma main, j'ai cru mon bras trop prompt;
Je me suis accusé de trop de violence;
Et ta beauté sans doute emportait la balance,
Si je n'eusse opposé contre tous tes appas,
Qu'un homme sans honneur ne te méritait pas;
Qu'après m'avoir chéri, quand je vivais sans blâme,
Qui m'aima généreux, me haïrait infâme;
Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,
C'était m'en rendre indigne, et diffamer ton choix.

CHIMÈNE.

Ah! Rodrigue! il est vrai, quoique ton ennemie,
Je ne te puis blâmer d'avoir fui l'infamie;
Et, de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,

(1) II, cap. LXII.

Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.
Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,
Demandait à l'ardeur d'un généreux courage.
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien, etc.

Voilà par quels degrés l'*Amadis* nous éloigne de la rudesse du moyen âge, pour nous amener au seuil de la vie et de la délicatesse moderne. Même, à certain moment, toute différence aura disparu, et, loin du bruit des armes, loin des mêlées chevaleresques, nous serons introduits dans un cercle (j'allais dire un salon) dont Oriane fera les honneurs.

Après la défaite des Romains et la délivrance d'Oriane, Amadis et les chevaliers de l'Isle-Ferme se réunissent, dans le palais d'Apollidon, aux dames de la suite de la princesse, pour les distraire de l'ennui de cette espèce de captivité. « Llegando aquellos cavalleros donde Oriana estava, saludaronla todos con gran reverencia y acatamiento, y despues à todas las otras : y ella los rescibio con muy buen talante, como aquella que de muy noble condicion y criança era. » — L'un de ces chevaliers, nommé don Brian de Monjaste, est désigné pour aller porter au roy Lisvart les propositions d'Amadis. « Tomando por la mano à don Brian, se fué Oriana donde Mabilia estava, y como que muy gracioso, y comedido era en todas las cosas que a cavallero convenian : — Pues que estoy elegido para ser embaxador a vuestro padre, no quiero ser presente a embaxada de donzellas, que

he recelo (segun vosotras soys engañosas, y la gracia que en todo lo que aveys gana teneys) que me porneys en mas cortesia de lo que conviene a lo que estos cavalleros me han mandado que diga. — Oriana le dixo riendo muy hermoso : Mi señor don Brian, por esso os traxé yo aqui comigo : porque viendo lo de nosotras, templeys algo dé vuestra saña con mi padre. Mas he miedo que vuestro coraçon no esta tan sojuzgado ni aficionado a las cosas de las mugeres, que en ninguna guisa puedan quitar ni estorvar nada de vuestro proposito. — Esto le dezia aquella muy hermosa princesa en burla, por tanta gracia que era maravilla. Por que don Brian, aunque mancebo fuesse, y muy hermoso, mas se dava a las armas y cosas de palacio con los cavalleros, que sojuzgarse ni aficionarse a ninguna muger. »

Cette scène charmante, tout à fait neuve, mérite d'être lue en entier dans l'original (1). Sous le rapport littéraire, elle me semble établir le point précis de liaison entre les compositions chevaleresques et les compositions romanesques proprement dites, entre les épopées de la Table ronde et les romans de la Calprenède et de mademoiselle de Scudéry (2). Nous signalerons encore (lib. III, f. 176, sqq.) une autre scène de ce genre, et des plus intéressantes, mais trop étendue pour pouvoir être citée.

(1) IV, cap. v.
(2) Voy. le roman de *Clélie*, liv. III, p. 1150 et suiv.

Sous tous les autres rapports, l'*Amadis* n'est que la reproduction exacte des plus antiques sentiments chevaleresques. L'enthousiasme guerrier uni au culte des femmes ; la foi religieuse, l'inviolable fidélité à la parole donnée ; la constante disposition à soutenir le droit des faibles *par raison ou par armes ;* l'honneur, la loyauté, estimés plus cher que la vie ; toutes ces nobles et utiles vertus sont les attributs des chevaliers du roi Lisvart, comme des preux de la cour d'Artus. En voici quelques exemples :

Le roi Lisvart s'est engagé, en recevant une couronne et un manteau ornés de joyaux magnifiques, à les rendre, au bout d'un temps déterminé, ou à donner en échange ce qui lui sera demandé. Par la vertu d'un enchantement, ces objets précieux disparaissent, et, à l'époque fixée, voici venir un messager qui somme le roi de tenir sa promesse. Et que lui demande-t-il ? de livrer Oriane, sa propre fille. « Lors chacun commença à murmurer contre le vieillard, et si le roy eust voulu croire, il eust été refusé. Mais il eust mieux aymé mourir, tant estoit loyal et bon prince. » La reine se jette à ses pieds, « pleurant comme mère qui perd son enfant ». Le roi demeure inflexible, et, contenant sa douleur, « commande à chascun de ne pleurer, ne détourner ce qu'il avoit promis, disant tout haut : Il adviendra de ma fille ce qu'il plaira à Dieu ! mais ma parole ne sera faulce, si je puis. Mais, ce disant, les grosses larmes luy tomboient des yeulx ».

La reine Brisène montre la même noblesse de sentiments, et parle, comme son époux, ce langage chevaleresque qui deviendra, par anachronisme, celui des héros grecs de nos tragédies.

Au moment de congédier l'écuyer porteur d'un message d'Oriane, mise par un combat au pouvoir d'Amadis : « Durin, mon ami, dit-elle, va-t'en à ma fille, et luy dis que jusqu'à l'arrivée des chevaliers que promet sa lectre, je n'ay rien que je luy puisse respondre. Je luy prie seulement d'avoir toujours devant les yeulx l'honneur d'elle, sans lequel je luy désirerois la mort, se souvenant que la personne prudente et sage est connue en adversité, plus tost qu'en temps prospère; et que, d'autant que Nostre-Seigneur l'a fait naître princesse et fille de si grand roy, il est bien raisonnable que la vertu luy soit plus familière qu'elle ne seroit à une de plus basse condition, quelque adversité qui luy puisse advenir. »

AGAMEMNON.

Ma fille, il faut céder; votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée!
Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi;
Du coup qui vous attend, vous mourrez moins que moi.
Montrez en expirant de qui vous êtes née;
Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
Allez; et que les Grecs qui vous vont immoler,
Reconnaissent mon sang en le voyant couler.

(*Iphigénie*, act. IV, sc. IV.)

Lisvart est tombé par trahison entre les mains de

l'enchanteur Arcalaüs. Barsinan, un de ses plus puissants vassaux, en profite pour se révolter. Il vient assiéger Londres, et pénètre jusqu'aux portes du palais. Mais ce poste est vaillamment défendu par un loyal serviteur, le roi Arban de Norgalles. Barsinan essaye de le corrompre par de brillantes promesses. « Cierto, dixò Arban, tu dizes cosas per qué yo seré contra ti en quanto biva : la primera que me consejas que sea traydor contra mi señor aviendo tan gran cuyta, y la otra que sabes que lo mataran los que lo llevan, en que se parece claro ser tu en la traycion. Pues teniendo yo siempre en la memoria ser una de las mas preciadas cosas la lealtad, y tu, desechandola, siendo como malo contra ella, mal nos podriamos convenir. » On croit entendre les magnanimes paroles de Bayard mourant au connétable de Bourbon. Sur ce point, comme sur un grand nombre d'autres, le roman trouverait son commentaire dans l'histoire.

Au moment où va s'engager la bataille entre le roi Lisvart, soutenu de l'empereur de Rome, et les chevaliers de l'Isle-Ferme, un écuyer se présente. Il vient sommer un chevalier de l'empereur, nommé Arquisil, de le suivre au camp d'Amadis. Ce chevalier, naguère vaincu dans une joute, avait reçu d'Amadis la liberté, sous promesse de devenir son prisonnier, toutes les fois qu'il en serait requis. — « Arquisil dixò : Cierto, cavallero, en todo lo que aveys dicho, aveys dicho verdad

que assi passò como dezis. Solamente queda si el cavallero que se llamava de la Verde Espada es Amadis de Gaula. Algunos cavalleros de los que alli estavan le dixeron que sin duda lo podia creer. — Entonces Arquisil dixò al emperador : Oydo aveys, señor, lo que este cavallero me pide : de que no me puedo escusar, sino cumplir lo que soy obligado : por que podeys creer que me diò la vida ; y por esto, señor, os suplico no os pese de mi yda, que si la dexasse en tal caso, no era razon que hombre tan poderoso y de tan alto linage como vos me tuviesse por su deudo ni en su compania. »

L'empereur lui accorde sa demande. En traversant le camp d'Amadis, Arquisil gémit de se voir réduit à l'inaction la veille d'une bataille :

« Mucho se maravillava Arquisil de ver tal cavalleria, y bien viò que el emperador, su señor, avia menester grande aparejo para les dar batalla : y tenia se por mal aventurado ser en tal tiempo preso : que si muy lexos estuviesse, oyendo dezir de una cosa tan señalada y tan grande como aquella, vernia por ser en ella : pues, en ella estando, y no lo poder ser, tenia se por el mas desaventurado cavallero del mundo : y cayò en tal pensamiento, que sin lo sentir ni querer, las lagrimas le cayan por las hazes. Y con esta gran congoxa, acordò de tentar la virtud y nobleza de Amadis. »

Arrivé dans la tente du roi Périon, généralissime, il requiert Amadis de lui permettre de combattre dans l'ar-

mée de son seigneur, promettant, s'il conserve la vie, de revenir tenir sa prison. Il n'a pas compté en vain sur la générosité du héros. — « Amadis que a la sazon en pié con el estava por le honrar, le respondiò : Arquisil, mi buen señor, si yo oviesse de mirar a las sobervias y demasiadas palabras de l'emperador vuestro señor, con mucho rigor y gran crueza trataria todas las cosas, sin temer que por ella en ninguna desmesura cayesse. Mas como vos sin carga seays, y el tiempo nos haya traydo a tal estado que la virtud de cada uno de nos sera manifiesta, tengo por bien de venir en lo que pedido aveys, y doy vos licencia que podays ser en esta batalla. »

Peu d'exemples, je crois, peuvent donner de notre roman une idée plus favorable, et nous éclairer sur le véritable caractère des plus anciens de ces ouvrages, beaucoup moins frivoles qu'on ne serait tenté de le croire aujourd'hui. Évidemment l'intention en était morale. Le but didactique du rédacteur est même ordinairement exprimé dans le prologue en termes formels. C'étaient, si j'ose le dire, des espèces de *Cyropédies*, que l'on mettait entre les mains de la jeune noblesse, comme un tableau sommaire de toutes les vertus indispensables à un chevalier.

Penser ne faut que l'histoire soit vaine
De l'Amadis; elle est vraie et certaine;
Car sens moral de grande invention
Gist sous la lettre en belle fiction.

Quand il descrit batailles et combats,
Alarmes prompts, et martiaux débats,
O qu'il sçait bien et doctement monstrer
Qu'en nul combat il n'est permis entrer,
Sinon que soit en bien juste querelle, etc. (1).

Ainsi s'exprime Michel Sevin, à la fin du septième livre; et la reine Catherine de Médicis recommandait à Charles IX de lire avec soin le roman de *Perceforest*, estimant que ce roman était le meilleur livre qu'on pût choisir pour former les manières d'un jeune roi.

Sans doute il convient d'attribuer au progrès même de la civilisation cet adoucissement des mœurs, cette politesse des sentiments; les souvenirs d'Édouard III, de du Guesclin et du Prince noir, les chroniques de Froissart, l'histoire de Bayard et de Boucicaut, prouvent assez que ces raffinements de générosité et de courtoisie n'étaient pas rares dans la pratique. On incline à penser toutefois que ces nobles sentiments, qui sont de l'essence du caractère français, avaient aussi avec le génie espagnol une particulière affinité, en les voyant reproduits si tard, et avec une évidente prédilection, dans une composition qui jouit en Espagne d'une popularité immense.

Ce génie se révèle dans l'*Amadis* à beaucoup d'autres traits (2) : le mysticisme dans l'amour, la gravité noble qui

(1) Voy. aussi le discours d'Aubert de Poitiers, en tête du douzième livre de la suite des *Amadis*, et Warton, *Hist. of english Poetry*, t. Ier, p. CCVII.

(2) A l'appui de cette assertion, je crois devoir citer ce qu'écrivait à madame

préside aux rapports des deux amants; le soin attentif de l'auteur à sauver les droits de la morale, et à racheter par le repentir les faiblesses de son héroïne, pardessus tout, le zèle de la religion, et je ne sais quelle exaltation pieuse que Montalvo tenait sans doute de son époque, célèbre par l'expulsion définitive des Maures, et par le décret rendu contre les musulmans et les juifs. Ce zèle abonde tellement dans le cœur de Montalvo, que, dans une glose curieuse, il s'échappe en ces termes lyriques : « Tomad exemplo, cobdiciosos aquellos, que por Dios los grands señorios son dados en governacion, que no solamente no teneys en la memoria de le dar gracias por vos aver puesto en alteza tan crecida, mas... no

de Motteville le frère de cette dame, qui assista à l'audience accordée par Philippe IV au maréchal de Grammont, chargé de demander officiellement la main de l'infante Marie-Thérèse : « Ce que je remarquai de plus extraordinaire fut qu'il y avait auprès des dames du palais, qui sont toutes ou filles ou veuves (car il n'y a pas une femme mariée qui y loge), quantité d'hommes couverts qui n'ôtèrent pas même leurs chapeaux quand M. le maréchal entra. Je croyais d'abord qu'ils fussent tous grands, mais on me dit que chaque dame pouvait, dans ces jours solennels, donner place à deux galants, qui se pouvaient couvrir devant la reine même; et la raison qu'ils m'en donnèrent fut qu'on les jugeait être *tan embevecidos*, si attentifs à voir leurs dames, si enivrés et si étourdis de leurs charmes, qu'ils n'avaient point d'yeux que pour elles, et ne voyaient rien de ce qui se passait devant eux. » *Mémoires de madame de Motteville*, V, 35. Voyez plus bas les transports inconcevables avec lesquels fut accueillie des Espagnols la reine-mère Anne d'Autriche; et conférez dans Tallemant des Réaux, I, p. 287, le trait du comte de Villa-Medina, le même qui, donnant à la cour la représentation d'une pièce de sa composition, *la Gloria de Niquea*, fit mettre le feu aux machines pour pouvoir impunément enlever dans ses bras la reine Élisabeth de France.

syendo contentos con aquellos estados que vos diò... con muertes, con huegos y robos, los agenos de los que en la ley de la verdad son, quereys usurpar y tomar, huyendo y apartando los vuestros pensamientos de bolver vuestres sañas y cobdicias contra los infieles, donde todo muy bien empleado seria, no queriendo gozar de aquella gran gloria que los nuestros catolicos reyes en este mundo y en el otro gozan y gozaran, por que sirviendo à Dios, con mucho trabajo lo hizieron. » (I, cap. 42.)

La forme et la composition de l'*Amadis de Gaule* offrent-elles, comme certaines parties du fond, une nouveauté et un progrès? Jusqu'à quel point ce roman chevaleresque se rapproche-t-il des conditions de l'épopée? Telle est la question que j'aborde maintenant, et par laquelle je me propose de terminer cette étude.

La fable de l'*Amadis* n'est point encore dégagée des formes luxuriantes de la plupart des compositions chevaleresques, que l'on pourrait comparer à ces forêts épaisses, coupées de mille chemins, que hantent d'ordinaire les chevaliers. Sous le rapport de la conduite, cette fable présente cependant un remarquable progrès. A travers cette exubérance et ce luxe barbare, on voit se dégager un plan, on découvre le point où convergent les diverses parties du récit. Ce point, c'est l'hymen d'Amadis et d'Oriane, longtemps retardé par l'art des enchanteurs et par les passions humaines.

Nous avons parlé ci-dessus de la péripétie inattendue qui s'opère au moment où cette union semble devoir naturellement s'accomplir. Cet art de suspendre et de renouveler l'intérêt est une nouvelle sorte de progrès.

L'*Amadis* se distingue à d'autres égards de ses modèles chevaleresques. Après l'art de conduire le récit, on voit apparaître l'art plus délicat de dessiner les caractères, de les nuancer, de les soutenir. Ce n'est point sans doute la netteté du trait, ni la vigueur de la touche d'Homère ou du Tasse, mais c'est déjà un tableau qui ne manque à la fois ni de force ni de couleur. Les personnages n'y semblent plus dérober leur caractère avec leur figure, sous le rempart impénétrable d'une armure de fer; leur physionomie se détache et perd la roideur gothique, pour s'animer et prendre des attitudes et de la vie.

L'effet de cet art nouveau est de distinguer par l'opposition des nuances les personnages placés au premier plan; Amadis, par exemple, et son frère Galaor : le premier, aussi loyal et fidèle en amour, que brave et généreux dans la bataille, nature douce, sentimentale, et même un peu langoureuse; Galaor, figure moins idéale, vaillant et beau comme son frère, mais beaucoup moins scrupuleux, et ne se piquant guère de fidélité; type lointain des héros de Crébillon, des don Juan et des Lovelace, comme Amadis est le modèle des Saint-Preux, des Pembrocke et des Nemours.

Dans la foule des personnages secondaires, le carac-

tère de Guilan le pensif se fait remarquer par sa couleur originale. Brantôme s'en est souvenu quelque part (1). « Il s'en trouvoit peu en tout le royaulme de la Grande-Bretaigne, qui le passast en armes, et si estoit pourveu de toutes autres graces que bon chevalier doit estre, hors ce grand pensement et resverie qu'il avoit, lequel estoit moyen que nul ne pouvoit jouir de sa personne, et moins de sa parole en compaignie; mais amour en estot cause, qui le rendoit tant aymant sa dame, qu'il ne pouvoit vouloir bien à autre chose, non pas à soy-mesmes. »

Mais l'auteur semble avoir traité avec une complaisance particulière l'intéressante figure d'Oriane. Il lui prête un mélange de langueur et de fierté, de tendresse inquiète et de faiblesse passionnée, qui, dans une circonstance solennelle, s'élève à une constance admirable.

Le roi Lisvart s'est engagé à donner la main de sa fille à l'empereur de Rome (2). Pour fuir un hymen qu'elle déteste, Oriane s'est retirée à Mirefleur, monastère voisin de Londres. Un message du roi la rappelle. Oriane obéit, mais avec les plus grands regrets. « Assi fueron por su camino hasta que llegaron a la villa donde el rey era. Pero antes saliò el rey y los Romanos à las recebir, y otras muchas gentes. Quando Oriana los viò començò a llorar fuertemente, y hizò se decender de

(1) Tome VII, p. 126.

(2) Voy. *Ille et Galeron*, dans le tome XXII, p. 862, de l'*Histoire littéraire de la France*. Gautier d'Arras, qui en est l'auteur, fut un des meilleurs trouvères, et par conséquent l'un des plus lus.

las andas, y todas sus donzellas con ella : y como la veyan hazer aquel llanto tan dolorido, lloravan ellas y messavan sus cabellos, y besavanle las manos y los vestidos, como si muerta ante si la tuviessen : assi que a todos ponian gran dolor. »

Lisvart, ému de pitié, charge le roi Norgalles d'aller rassurer sa fille, dont lui-même redoute les larmes :

« El rey Arban se lo dixò como le fué mandado, mas Oriana respondiò : O rey Arban de Norgales, mi buen primo, pues que mi gran desventura me ha sido tan cruel, que vos y aquellos que por socorrer las tristes y cuytadas donzellas muchos peligros aveys passado, no me podeys con las armas socorrer, accorred siquiera, con vuestra palabra, consejando al rey mi padre, que no me haga tanto mal, y no quiera tentar a Dios : por que las sus buenas venturas que hasta aqui le ha dado, al contrario no se las torne. Y trabajad vos, mi primo, como a que me lo hagays llegar : y vengan con él el conde Argamon y don Grumedan : que en ninguna guiza de aqui no partiré, hasta que esto se haga. »

Arban revient tout en pleurs porter au roi ces paroles de sa fille, et tous ensemble viennent à elle :

« Quando ella le viò, fué contra el assi de ynojos como estava, y sus donzellas con ella. Pero el rey se apeò luego, y alçandola por la mano la abraço; y ella le dixò : Mi padre y mi señor, aved piedad desta hija que en fuerte punto de vos fué engendrada : y oydme ante estos hom-

bres buenos. — Hija, dixò el rey, dezid lo que vos pluguiere : que con el amor de padre que os devo os oyré. Ella se dexò caer en tierra por le besar los pies : y el se tirò a fuera, y levantola suso. Ella dixo : Mi señor, vuestra voluntad es de me embiar al emperador de Roma, y partirme de vos y de la reyna mi madre, y desta tierra donde Dios natural me hizò : y por que desta yda yo no espero sino la muerte, o que ella me venga, o que yo mesmo me la dé : assi que por ninguna guisa se puede cumplir vuestro querer. »

Le roi ne s'explique point, et la renvoie à sa mère :

« La reyna con mucha piedad que tenia consolava a la hija : y la hija con muchas lagrimas y mucha humildad, hincados los ynojos le demandava misericordia : diziendo que pues ella señalada en el mundo fuesse para consolar las mugeres tristes, para buscar remedio a las atribuladas, que qual mas que ella, ni tanto, en todo el mundo hallarse podria? — En esto y en otras cosas, de gran pietad a quien las veya, estuvieron abraçadas la madre y la hija, mezclando con los grandes deleytes passados las angustias y grandes dolores. » (III, f° 195.)

L'éloquence simple et le naturel pathétique de ce morceau peuvent donner une idée du talent de Montalvo, et justifient le grand cas que, sous le rapport de la langue et du style, en font ses compatriotes (1).

(1) « Comunmente se tiene por mejor estilo el del que escribió los cuatio libros de *Amadis de Gaula*, i pienso que tiene razon... siendo dino de ser leido

Parmi cette foule de figures féminines aussi nombreuses dans l'*Amadis* que celles des chevaliers, nous distinguerons encore la spirituelle Mabile, dont la raison et l'enjouement contrastent agréablement avec l'abandon passionné d'Oriane, et cette belle Briolanie, si chère à l'infant de Portugal. N'oublions pas Mélicie, sœur d'Amadis, dont la grâce mêlée de finesse fournit une scène, d'un goût tout moderne, l'une des plus agréables de l'ouvrage (1).

Ainsi le roman chevaleresque s'éloigne et se rapproche tour à tour de l'épopée antique. Il s'en rapproche par le sujet, l'amour d'une femme, élément essentiel de ce genre de poëme, qui marque dans les lois de l'esprit humain une permanence bien singulière. Car, à tant de distance, malgré le renouvellement intégral de la société, n'est-ce pas un sujet d'étonnement de voir la femme occuper ici la même place importante que dans l'*Énéide* et l'*Iliade?*

> Causa mali tanti conjux iterum hospita Teucris,
> Externique iterum thalami.

Il s'en rapproche encore par l'exaltation guerrière, par

de los que quieren aprender la lengua. » *Dialogo de las lenguas*, attribué à Jean Valdès. C'est le premier essai philosophique composé sur le génie de l'idiome castillan. Mayans y Siscar, qui l'a inséré dans ses *Origenes*, t. II, p. 163, « ajoute : Es lastima que no se haya conservado ningun codice del testo primitivo del *Amadis*, pues seria el monumento mas precioso e importante del lenguaje del siglo XIV. Nous avons vu p. 131 l'opinion de Cervantes.

(1) Voy. Cours de littérature dramatique, par M. Saint-Marc Girardin, t. II, p. 375.

la description enthousiaste des combats, la peinture des passions, les scènes touchantes ou nobles qu'il offre de la vie. Il s'en éloigne par l'importance exagérée qu'il attribue aux intérêts du cœur : le cœur, matière essentiellement moderne, toujours subordonnée, avec raison, par les grands poëtes anciens aux intérêts et aux devoirs de la vie civile.

> Postquam res Asiæ, Priamique exscindere gentem
> Immeritam visum superis, ceciditque superbum
> Ilium, et omnis humo fumat Neptunia Troja, etc.

Quelle grandeur! et comme une question d'amour, même héroïque, semble petite en présence de cette immense infortune! Non que l'épopée antique ait négligé la peinture des affections du cœur : elle y excelle comme dans le reste; mais l'épopée antique, en cela plus conforme à la vérité éternelle que le roman chevaleresque, change les rôles, et donne tout juste aux affections privées l'importance qu'elles ont réellement dans la société. Elle traite en épisode ce qui, dans le roman chevaleresque, forme le sujet même du récit : de là ce caractère de grandeur attaché à l'épopée antique, lequel manque, quoi que l'on puisse dire, au roman chevaleresque (1).

Toutefois il est bon de le répéter, les deux genres se rapprochent souvent, et présentent même quelquefois

(1) J'entends les romans chevaleresques de la Table ronde. Il est évident qu'il faut faire une exception en faveur d'œuvres telles que la *Chanson de Roncevaux*, la *Chanson d'Antioche*, et autres romans carlovingiens.

des points singuliers de ressemblance. J'aimerais à citer ici, par exemple, les plaintes d'Artus sur le corps de ses neveux, tombés sous les coups de Lancelot, et les adieux à Gauvain. L'expression pathétique de cette douleur rappelle complétement le XXIII[e] chant de l'*Iliade*. Mais, pour m'en tenir à l'*Amadis*, à l'approche du dénoûment, les proportions du récit prennent un imposant caractère. Ce n'est rien moins alors que l'Orient aux prises avec l'Occident pour la possession d'Oriane (1). D'une part, l'empereur de Rome s'unit au roi de la Grande-Bretagne; de l'autre l'empereur de Grèce vient au secours d'Amadis et de ses chevaliers, réunis sous le commandement du roi Périon. En ce moment, tous les personnages sont réunis sur la scène, comme au dénoûment d'une tragédie, et nous avons à peu près la situation décrite aux septième et huitième livres de l'Énéide, que Montalvo avait peut-être présents à l'esprit.

Également guidé par l'exemple des anciens, Montalvo semble avoir compris l'intérêt dramatique que pouvait répandre sur son récit l'emploi des harangues et discours. A la peinture un peu monotone des terribles combats et des effroyables blessures, il entremêle les conver-

(1) Notre roman porte ici l'empreinte des événements contemporains de l'auteur. L'empire grec était alors sur le penchant de sa ruine. C'est à peu près l'époque de l'ambassade de Constantin Paléologue à Philippe de Bourgogne et au pape Calixte III.

sations des amants, les harangues des chefs, les délibérations du conseil des rois. Dans ce roman, en un mot, on ne se contente pas de se battre vaillamment, on commence aussi à discourir, et quelquefois non sans noblesse (1).

Enfin le merveilleux, cet autre élément essentiel de l'épopée, existe aussi dans l'*Amadis*, mais sans originalité, et tel qu'on le trouve dans les autres romans chevaleresques. Ici encore il faut reconnaître combien le génie artistique des Grecs l'emporte sur les créations sorties de l'imagination de nos aïeux. Rien à cet égard de plus sensé que le jugement de Despréaux. Sans doute toute croyance naïve, par cela même qu'elle a eu cours parmi les hommes, peut donner lieu à des développements poétiques; mais sur ce point, comme en toutes choses, il faut bien admettre des degrés. Or, à l'égard du merveilleux épique, non-seulement la grâce et la noblesse ont fait défaut au moyen âge, mais l'imagination même a manqué sur ce point de variété et de puissance. Constamment puérile, elle ne s'élève qu'à l'idée, peu nouvelle, d'armes enchantées, de monstres surnaturels, de palais ou de châteaux magiques, peuplés d'êtres invisibles, qui mettent à l'épreuve le courage et la pa-

(1) Voyez principalement III, fol. 187, le conseil tenu par Lisvart, sur la question de savoir s'il doit garder la parole qu'il a donnée à l'empereur, et livrer sa fille. La réponse de Galaor est éloquente. Voyez aussi IV, fol. 239, verso; IV, 256, verso.

tience des chevaliers. Mais quelle différence entre Morgain la fée, Urgande la desconnue, et ces nobles divinités de la Grèce! Comment égaler la magnificence de cette scène homérique, l'Olympe partagé par les querelles des mortels, et l'intervention passionnée des dieux du ciel et des enfers sur le théâtre des discordes humaines?

En ce qui touche au merveilleux, on cesse même de remarquer dans l'*Amadis* cet air de sincérité qui caractérise les vieux romans. La foi naïve aux antiques et mystérieuses traditions de la Bretagne a disparu. Le rôle de l'enchanteur Arcalaüs est tout humain, tout politique. En un mot, le merveilleux, dans ce roman, n'est plus qu'une machine de convention dont Montalvo se sert moins toutefois comme l'Arioste que comme Virgile : car sa gravité exclut l'ironie.

Mais il est temps de mettre fin à ce parallèle : aussi bien je craindrais de paraître accorder à Montalvo une place à côté d'Homère. Qu'on se rassure cependant : quel que puisse être mon zèle de commentateur, il ne me vient pas à l'esprit d'établir la moindre comparaison entre l'*Amadis* et l'*Iliade*. Mais on trouve quelques traces de sa lecture dans les compositions du Tasse et de l'Arioste (1). Entre autres analogies, l'intervention pacifique de l'ermite Nascian (2), vers la fin du récit, rap-

(1) Panizzi, édit. de l'*Orlando*, notes.

(2) Ce nom propre fournit une dernière preuve des rapports de la composition

pelle le rôle de l'ermite Pierre dans la *Jérusalem délivrée*. Le palais d'Apollidon et les merveilles de l'*Isle ferme* peuvent avoir servi de modèle aux jardins enchantés de Falerine et d'Alcine (1). Enfin, le nom d'Olinde est emprunté à notre roman dans l'épisode du deuxième chant de la *Jérusalem*.

espagnole avec les romans français. Dans le roman du saint Graal, *Nascian* est le nom que reçoit de Joseph d'Arimathie, après le baptême, *Serafes*, beau-frère du roi Sarrasin Evalac. — « Di ceste cose furent mout esbahi tuit cil qui le virent. Et quant *Serafes* vit ce, si dist que il natendroit plus : anchois se feroit crestiener : que celuy devoit on bien croire qui si grant pooir avoit. Lor se leve si malade com il estoit : et cai as pies *Josefe*. Et dist qu'il le feist crestiener el non del Père, et del Fil, et del Saint-Esperit. Et il si fist : et fu apiele Serafes par son droit nom *Nascien*. » Ce Nascien devient ensuite un des principaux chevaliers du Saint-Graal. — Bibl. nat., Manuscrit, n° 6769.

(1) Voyez madame de Sévigné, lettre du 3 juillet 1676.

CONCLUSION.

Perpétuité de l'éducation et des sentiments chevaleresques jusqu'à l'avénement de Louis XIV. — Nouvelle impulsion donnée par la traduction d'Herberay des Essarts. — Vogue singulière de l'*Amadis de Gaule*. — La chevalerie dans les mœurs de la haute société, sous la régence d'Anne d'Autriche. — Son influence sur les ouvrages de Mme de La Fayette. — Antiques sentiments chevaleresques faussés par l'école des *précieuses*. — Cette influence prévaut au théâtre.

Sous la préoccupation trop exclusive de l'époque de François Ier, on a écrit que l'*Amadis* remit en vogue les idées et les sentiments chevaleresques. C'est prendre l'effet pour la cause. Il était plus juste de dire que la permanence des idées chevaleresques fit traduire et mit en vogue l'*Amadis*.

La chevalerie éprouva les vicissitudes ordinaires des choses humaines : elle eut son apogée et son déclin, son moment de perfection et sa décadence; mais les traditions, qui en étaient l'âme, se maintinrent sans interruption et même assez tard, dans le corps féodal. Si la chevalerie parut un moment effacée à la cour de France, sous le règne de Louis XI, — à la cour de Bourgogne

elle était maintenue avec beaucoup d'éclat. La chevalerie subsista donc, mais en substituant quelquefois à la gravité de l'institution une exaltation puérile, empruntée à cette partie de la littérature qui s'était proposé d'en exprimer l'idéal. L'esprit de ces fictions qui nous semblent si extraordinaires était devenu peu à peu l'esprit même de la société. A force de respirer, pour ainsi dire, dans une atmosphère romanesque, les chevaliers et les écuyers du quatorzième et du quinzième siècle en étaient venus à imiter les plus folles et les plus téméraires entreprises des héros de roman.

Sous Louis XII, l'éducation chevaleresque, telle qu'elle est décrite dans les chroniques de du Guesclin, de Boucicaut, et dans le roman de Jehan de Saintré, subsistait encore, quant à l'apprentissage des armes, sans aucun changement. L'un des principes de cette éducation était aussi de transporter les jeunes damoysels à la cour de quelque seigneur renommé, pour s'instruire, sous sa direction, au métier et aux devoirs du chevalier. On craignait les effets énervants de la tendresse paternelle. Brantôme rapporte de son père François de Bourdeilles, qu'il fut avec d'Estrées nourri page d'Anne de Bretagne. « Messire Françoys de Bourdeilles, vostre grand-père (1), fut fils de ces deux illustres père et mère que je viens de dire. Après qu'il vint à estre grand et en aage, son

(1) Brantôme, qui était cadet, adresse ces détails à son neveu André, chef de la maison de Bourdeilles, une des quatre grandes baronnies de Périgord.

père le donna page à la reyne de France, Anne, duchesse de Bretagne, et y fut huict ans, et avoit cest honneur d'estre son premier page, et de monter sur son mulet de devant, qui estoit un très-grand honneur et faveur de ce temps-là. Et le bon-homme feu monsieur d'Estrées, grand-maistre de l'artillerie, que nous avons vu, alloit sur le mulet de derrière (1). »

Dans la maison de son aïeul, André de Vivonne, sénéchal de Poitou, fut également élevé page d'Essé, depuis maréchal de France, « encore qu'il fût fort bien gentilhomme et de bon lieu ».

« De telles obligations, tant de nourriture que de bienfaits, ce seigneur généreux ne fust jamais ingrat : car ayant esté deux foys lieutenant de roy, et dans Landrecy et en Escoce, capitaine de cinquante hommes d'armes, et chevalier de l'ordre, venant voir madame la séneschalle ma grand'mère, qui l'avoit nourry avec son mari, luy portoit un tel respect et honneur, que jamais il ne voulut laver les mains avec elle pour se mettre à table, disant, que nul grade qu'il eust acquis ne luy sçauroit faire oublier l'honneur qu'il luy devoit, pour avoir été nourry son page et son serviteur domestique en sa maison même (2). » C'est ce d'Essé dont, au rapport du même Brantôme, François I[er] disait : « Nous sommes quatre gentilshommes de la Guyenne qui combattrons en lice, et

(1) Brantôme, t. XIV, p. 32. — Londres, 1779.
(2) Brantôme, VIII, p. 234.

courrons la bague contre tous allant et venant de la France, moy, Sansac, d'Essé et Chastaigneraye. »

On peut donc affirmer que, jusqu'à François I[er] pour le moins, il n'y eut jamais d'interruption ni dans l'éducation, ni par conséquent dans la tradition chevaleresque (1). Secondées par les goûts particuliers du monarque, ces traditions refleurirent alors et redevinrent l'âme de la cour. Le roi se présentait quelquefois devant ses courtisans, vêtu comme un preux, une lance à la main et la barbe teinte. En voyant ce prince envoyer un défi à l'empereur Charles-Quint, on aperçoit tout ce qu'avait encore conservé de force une éducation qui, en plein seizième siècle, transformait le chef d'un grand État en champion du douzième. Henri IV conserva toujours aussi le caractère de l'ancienne chevalerie. « Comme il était devant Dreux et qu'il reçut la visite de sa *bonne cousine*, la duchesse de Guise, à qui il avoit envoyé un passe-port, il alla au-devant d'elle; et, l'ayant conduite en son logis et en sa chambre, il lui dit : Ma cousine, vous voyez comme je vous ayme, car je me suys paré pour l'amour de vous. — Sire ou monsieur, luy répondit-elle en riant, je ne vous en remercie point; car je ne vois pas que vous ayez si grande paruré sur vous, que vous en deviez vanter si paré comme dites. — Si ay (dit

(1) Le fait est surabondamment démontré par l'*Histoire de Bayard* (édit. de Th. Godefroy). Voyez en particulier le louchant récit de l'entrevue du chevalier et de la dame de Fluxas, p. 63 et 64.

le roy); mais vous ne vous en avisez pas; voilà une enseigne (qu'il montra à son chapeau) que j'ay gagnée à la bataille de Coutras, pour ma part de butin et de victoire; celle qui est attachée, je l'ay gagnée à la bataille d'Ivry; voulez-vous donc, ma cousine, voir sur moy deux plus belles marques et parures pour me montrer bien paré (1)? » En 1590, après la levée du siége de Paris, il fit au duc de Mayenne la proposition de vider leur querelle en combat singulier (2); et il paraît constant que, durant la guerre de 1674, Turenne reçut aussi un cartel de l'électeur palatin (3).

(1) Sainte-Palaye, I, p. 167. — Il est intéressant de rapprocher d'Henri IV le même trait de caractère de la reine Élisabeth. « Elle voulait, suivant de Thou, qu'on lui rendit des soins et des hommages qui n'eussent d'autres objets que sa personne; elle n'était plus jeune lorsqu'elle se faisait encore une gloire de s'occuper de la galanterie; c'était un jeu de son imagination pour se rappeler la mémoire de ces îles fabuleuses où les chevaliers errants couraient le monde, animés du seul désir de plaire à des beautés qui leur inspiraient des sentiments aussi purs que vertueux. » De Thou, t. CXXIX, p. 1062. — If they reade a booke at any time 'tis an English chronicle, sir Huon of Bourdeaux, or *Amadis de Gaule*, a playe booke, or some pamphlett of news. — *Burton's Melancoly*, fol. 122, ed. 1621, cité par Warton, III, p. 344, à propos des goûts littéraires de la cour d'Élisabeth.

(2) Ut prœlii copiam faceret, et finem Galliæ calamitatibus semel imponeret. De Thou, l. XCIX.

(3) « L'électeur était très-vif; l'esprit de la chevalerie n'était pas encore éteint. » Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, édit. Beuchot, t. XIX, p. 415. Voir la note à l'appui de ce passage, à l'occasion d'une dissertation de Collini, qui mettait en doute le fait de ce cartel, et *Correspondance*, t. LXIV, p. 408. Voir encore l'important passage de la *Cronica del Conde Frances de Zuñiga*, sur les aventures chevaleresques à la cour de Charles-Quint, d'après une imitation de l'*Amadis*. Annales de l'Acad. imp. de Vienne, 1850 (section de philosophie et d'histoire); cahiers de juin et juillet, p. 45, sqq.

On touchait au temps où ces duels entre des princes avaient été fort communs. Le duc de Beaufort, général des armées de la Fronde, avait tué en duel le duc de Nemours. Le fils du duc de Guise avait voulu se battre en duel avec le grand Condé. On voit dans les *Lettres* de Pellisson que Louis XIV lui-même demanda s'il lui serait permis en conscience de se battre avec l'empereur Léopold.

Diverses causes tendaient à nourrir et à développer ces effets de l'éducation : l'esprit belliqueux de la nation, l'organisation de l'État et de l'administration, les prérogatives féodales. Sauf les accroissements successifs du pouvoir royal, la forme politique de la société était, à peu de chose près, restée la même qu'au moyen âge. L'état d'un seigneur châtelain du seizième siècle différait à peine de la vie des croisés ses aïeux. Autour d'un haut baron, tout rappelait les souvenirs d'autrefois. Dans le manoir de Hautefort, demeure antique de Bertrand de Born, on voit la salle des chevaliers encore décorée de vieilles armures. Sous l'influence de tels souvenirs, comment les fils des preux auraient-ils renoncé aux traditions de leurs ancêtres? L'orgueil féodal les entretenait avec soin : c'était une partie de son patrimoine.

Le même usage qui obligeait tout gentilhomme à porter le haubert, à manier le cheval et la lance, à la façon des anciens preux, devait déterminer son goût en faveur des récits de leurs prouesses, des sentiments exaltés de

leur amour. La perpétuité de la littérature chevaleresque fut donc une conséquence de la permanence de l'éducation et de la vie féodales. A voir la vivacité de l'intérêt que prend la dame de Bourbilly à la généalogie des Rabutin (1), on s'explique ce goût qu'elle ne pouvait vaincre pour les grands coups d'épée et les grands sentiments des héros de la chevalerie : « Le style de la Calprenède est maudit en mille endroits; de grandes périodes de roman, de méchants mots; je sens cela..., et cependant je ne laisse pas de m'y prendre comme à de la glu; la beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des événements, et le succès miraculeux de leurs redoutables épées, tout cela m'entraîne comme une petite fille : j'entre dans leurs desseins ; et si je n'avais pas M. de la Rochefoucauld et M. d'Hacqueville pour me consoler, je me pendrais de trouver encore en moi cette faiblesse, » etc. (2).

Jusqu'à ce que madame de Sévigné, prévenant de deux siècles un mot célèbre, ait pu écrire à son turbulent cousin : *Messieurs, vous avez un maître* (3), la litté-

(1) « J'aime fort que vous vous amusiez à notre belle et ancienne chevalerie ; cela me fait un plaisir extrême. La lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire pour me dédier notre généalogie est trop aimable et trop obligeante, » etc. Au comte de Bussy, 19 décembre 1670. Voyez aussi la lettre du 25 janvier 1671.

(2) A madame de Grignan, 22 décembre 1675, et les lettres du 15 juillet 1671. Il s'agit ici de la *Cléopâtre* de la Calprenède.

(3) Lettre à Bussy.

rature chevaleresque dut rester populaire parmi les classes féodales, parce que, même assez tard, même dans les plus romanesques ncidents, l'aristocratie pouvait retrouver une image des désordres réels de la société. Dans la confusion des pouvoirs créés par la foule des petites souverainetés, il n'y avait de sûreté ni pour les propriétés, ni pour les personnes. Le droit barbare de l'épée subsistait encore avec une certaine force. On voit dans Brantôme des exemples fréquents d'attentats les plus audacieux, commis sur des personnes de marque, et demeurés impunis (1).

Dans une société encore pénétrée à ce point de l'esprit chevaleresque, on juge aisément de l'accueil que dut recevoir cette nouvelle génération de chevaliers que la traduction de des Essarts offrait aux contemporains de François Ier. Strictement fidèles aux traditions consacrées, ils étaient parés d'une politesse et d'une grâce en harmonie avec les progrès de l'élégance sociale. Par une illusion facile à créer, on les donnait comme un produit du sol natal, comme des héros indigènes. Le succès fut immense ; l'*Amadis* pénétra partout, même dans les couvents. Une foule de témoignages vont nous offrir la preuve de cet universel engouement. « De tout temps, écrivait le grave la Noue, il y a eu des hommes diligents à des-

(1) Voyez le récit de l'enlèvement de madame de Miramion, aux portes de Paris, et de sa séquestration par Bussy, dans les *Mémoires sur madame de Sévigné*, par M. de Walckenaër.

crire et mettre en lumière des choses vaines. — Les vieux romans dont nous voions encore des fragments, à sçavoir de *Lancelot du Lac*, de *Perceforest*, de *Tristan*, de *Giron le Courtois* et autres, font foi de ceste vanité antique. On s'en est repu l'espace de plus de cinq cents ans ; jusques à ce que nostre langage estant devenu plus orné, et nos esprits plus frétillans, il a fallu inventer quelque nouveauté pour les esgayer. Voilà comment les livres d'*Amadis* sont venus en évidence parmi nous en ce dernier siècle. Mais, pour en parler au vray, l'Espagne les a engendrez, et la France les a seulement revestus de plus beaux habillements ; sous le règne du roi Henri II, ils ont eu leur principale vogue ; et croy que si quelqu'un les eust voulu alors blasmer, on luy eust craché au visage, d'autant qu'ils servoient de pédagogues, de jouet et d'entretien à beaucoup de personnes (1). » Ce témoignage de la Noue est confirmé, presque dans les mêmes termes, par Brantôme. Le révérend père Possevino s'emportait contre le même ouvrage en termes d'une violence burlesque. Selon lui « ce fut le diable qui inspira la pensée de traduire en français l'*Amadis* espagnol, pour aider à la révolte de Luther, et seconder son projet de renverser la

(1) *Discours politiques et militaires*, VI. — Pour s'expliquer la sévérité du jugement beaucoup plus étendu que porte la Noue, il est bon de savoir qu'il parle des *Amadis*, c'est-à-dire de la suite des quatre premiers livres, fort différente, comme nous l'avons vu, du roman primitif. Aussi les lois de Genève en défendirent-elles la lecture.

religion catholique. Le grand succès de cet ouvrage à la cour de France eut pour effet de détourner les esprits des anciennes études, d'introduire le mépris de l'Écriture sainte, et de propager le goût de l'astrologie et autres vaines sciences. » — « Venerat hic liber aliena lingua in Gallias : Luthero autem jam Satanas utebatur tanquam mancipio in Germania, quæ pene omnis aut ceciderat, aut nutabat ad casum ; cumque in solidissimæ fidei regnum vellet invadere, *Amadisium* curavit in gallicam linguam eleganter verti. Hæc prima fuit illecebra, et tanquam sibilus, quo inescavit nobilium aulicorum ingenia, etc. (1). »

De son côté, l'école littéraire qui, sous le drapeau de du Bellay, poursuivait la réhabilitation de la langue nationale, célébrait à l'envi les beautés de la traduction de des Essarts. Du Bellay composait même en son honneur une ode que Pasquier estime la plus belle de son recueil :

Ode au seigneur des Essarts sur le discours de son Amadis (2).

Celui qui chanta jadis
En sa langue castillane
Les proesses d'Amadis
Et les beautés d'Oriane,
Par les siècles envieux
D'un sommeil oblivieux

(1) *Biblioth. select.*, lib. I, c. XXV, p. 1113 (1593).
(2) Œuvres françoises de Joachim du Bellay ; Paris. 1561, t. Ier.

Jà s'en alloit obscurcy,
Quand une plume gentile
De ceste fable subtile
Nous a l'obscur eclercy.

Or entre les mieux appris
Le chœur des Muses ordonne
Qu'à Herberay soit le pris
De la plus riche couronne;
Pour avoir si proprement
De son propre accoutrement
Orné l'Achille gaulois,
Dont la douceur alléchante
Donne à celuy qui le chante
Le nom d'Homère françoys, etc.

« Je vous laisse à part, dit le même Pasquier, Estienne Dolet, qui traduit les épistres de Cicéron, Jean Martin, etc., parce qu'ils n'eurent autre sujet que de traduire, et néanmoins nostre langue ne leur est pas peu redevable. Mais surtout à Nicolas de Herberay, sieur des Essarts, aux huict livres d'*Amadis de Gaule* et spécialement au huictiesme roman, dans lequel vous pouvez cueillir toutes les belles fleurs de nostre langue françoyse. Jamais livre ne feut embrassé avec tant de faveur que cestuy, l'espace de vingt ans ou environ ; néantmoins la mémoire en semble aujourd'huy esvanouie (1). » — « El Amadis en frances era tan estimado en Francia, que a penas habia familia, donde no se hallasse un exemplar, por que se creia que sin él no se podia hablar ni escri-

(1) *Recherches*, VII, c. VI et VIII, c. V.

bir con perfection la lengua; y Enrique III le apreciaba tanto, que le tenia colocado en su libreria, entre las obras de Aristoteles y Platon (1). » Warton nous a donné aussi une preuve curieuse de la popularité de l'*Amadis* en Angleterre. — On lit enfin dans le *Tableau des études du jurisconsulte*, qui vient à la suite des *Fiefs* de Zosius : « Ad lepores igitur et facetias, cognoscat Boccatii *Decameronem, Heptameronem* Margaritæ Navarræ, Poggium, Pontanum, *Amadem Gallicum*, Ariostum Italicum, » etc. Voyez aussi l'épître au lecteur qui fait partie des pièces liminaires du roman de *Gérard d'Euphrate* (2).

Nous signalerons encore comme une des plus fortes preuves de la vogue du roman d'*Amadis*, au seizième et au dix-septième siècle, les allusions qu'il fournissait à la conversation, les proverbes tirés de l'ouvrage et longtemps demeurés dans la langue, les prénoms empruntés aux personnages du roman. — « Un honneste gentilhomme françoys, que je nommerois bien, voyant un jour ceste belle reyne (Marguerite de Valois), en son plus beau lustre, et plus haute et pompeuse majesté, dans une salle de bal, ainsy que nous en devisions ensemble, me tinst tels mots : Ah! si le sieur des Essarts, qui en ses livres d'*Amadis* s'est tant esforcé

(1) Pellicer, *Notes* sur don Quichotte.

(2) A l'Appendice.

et peiné à bien descrire et richement représenter au monde la belle Nicquée et sa gloire, eust vu de son temps ceste belle reyne, il ne luy eust fallu emprunter tant de belles et riches paroles pour la dépeindre et la montrer si belle ; mais il luy eust suffi à dire seulement que c'estoit la semblance et image de la reyne de Navarre, l'unique du monde ; et par ainsi, ceste belle Nicquée, sans grande superfluité de paroles, estoit mieux peinte qu'elle n'a esté. »

Cette belle Nicquée n'appartient pas à notre roman ; c'est une histoire de l'*Amadis* de Grèce, qui donna lieu dans la belle société du dix-septième siècle à cette locution : *la gloire de Nicquée.* — « On monte donc à six heures en calèche, le roi, madame de Montespan, Monsieur, madame de Thianges et la bonne d'Heudicourt sur le strapontin, c'est-à-dire comme en paradis, ou dans la gloire de Nicquée (1). » — « Cette expression, écrivait en 1813 Creuzé de Lesser, était tellement oubliée, qu'il y a quelques années un journaliste fit un article exprès pour en donner l'explication. » En effet, l'annotateur de Brantôme (édition de Paris, 1822-4) commente ainsi le passage ci-dessus : « Palais enchanté, dans l'*Amadis de Grèce*, où Nicquée est *la ville* de Nicée. »

Comme exemples de proverbes, nous citerons celui-ci : « Envoyer chez Guillot le songeur, » du chevalier Guilan

(1) Lettres de madame de Sévigné, IV, p. 497, édit. Monmerqué, dont voyez la note, et Tallemant, *Mémoires*, II, p. 45.

le pensif. (Brantôme, VII, p. 126.) — L'emploi répété de Dariolette, nom propre, pour suivante ou confidente. « Je l'ai ouï de sa Dariolette. » (*Ibid.*, 313) (1).

Doncq 'la mesme vertu le dressant au poulet,
De vertueux qu'il fut, le rend Dariolet.
(Régnier, sat. V. v. 199.)

Scarron, dans le livre IV de son *Virgile travesti*, a dit de la sœur de Didon :

Qu'en un cas de nécessité,
Elle eût été Dariolette.

Tallemant, parlant du vieux duc de la Force, dont on contrariait le mariage : « De regret, le maréchal quitta la Force et se retira à une autre maison qu'on appelle Mucidan, pour y faire le *Beau Ténébreux* (2) ». Lui-même conte que dans sa famille on le qualifiait de chevalier, à cause *qu'il était fou de l'Amadis.*

Rien n'est changé du siècle d'Amadis,
Hors que pour être amitié maintenue
Plus n'est besoin d'*Urgande desconnue ;*
On aime encor comme on aimoit jadis,

dit le bon La Fontaine, ballade XI, et Scarron, dans le *Roman comique*, en l'Histoire de l'amante invisible : « Ja-

(1) « The french family of *Bonneau* deduce their pedigree from *Dariolette*, the confident of Elisens, mother to Amadis. » — M. Rose's *Amadis of Gaul*, p. 52.
(2) I, p. 153.

mais notre Espagnol n'avoit vu personne de meilleure mine que cette *Urgande la desconnue.* » Il serait aisé de multiplier ces exemples (1). Je mentionnerai seulement que la belle comtesse de Guiche, si célèbre par son dévouement à Henri IV, *Corisande* de Mauléon, portait le nom d'une héroïne de notre roman.

Il est permis d'hésiter à prononcer sur l'influence d'un livre; influence toujours délicate à saisir, difficile à déterminer. Devant des témoignages si explicites, on reconnaîtra peut-être que je n'avançais rien à la légère en signalant, dès le début, l'importance morale et littéraire de l'*Amadis de Gaule*.

Je ne voudrais rien exagérer : mais il me semble malaisé de ne pas reconnaître quelque influence de ce livre dans les romanesques récits des troubles de la Fronde (2). Dans ces récits, les princesses du sang sont transformées en héroïnes de chevalerie. Les aventures de la princesse de Condé et de madame de Longueville rappellent celles de Briolanie ou d'Oriane.

(1) Voy. Scarron, *Jodelet maître et valet*, acte II, sc. I, et sc. VII. — *Don Japhet*, acte V, sc. III ; Balzac, Aristippe, Disc. V, p. 162; Voiture, *Lettre* au marquis de Bellegarde, en lui envoyant l'*Amadis*, et *Épître* au prince de Condé. — La Fontaine, préface des *Contes*, et t. V, p. 61, de l'édit. Walk.

(2) On lit en tête de l'exemplaire de *las Sergas d'Esplandian*, qui se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal : *Ce libvre est à Léonor de Rohan, princesse de Guémené*, avec la signature en monogramme. Cet exemplaire a fait partie de la bibliothèque du château du Verger, en Anjou, dont la princesse de Guémené était dame. Léonor de Rohan, femme de Louis de Rohan, sixième du nom, prince de Guémené, était belle-mère de la duchesse de Montbazon, célèbre entre les héroïnes de la Fronde.

« Madame la princesse partit à minuit, accompagnée d'environ quarante chevaux ; elle fit environ cinq ou six lieues dans son carrosse qu'elle renvoya à Montrond. Pour faire plus de diligence, elle monta en croupe derrière moi, sur un cheval qui s'appelait le *Brézé*, qui venait sans doute de son père, et valait mille écus, » etc. (1). — Mademoiselle de Montpensier assiste au combat du faubourg Saint-Antoine, reçoit Condé à sa rentrée dans Paris, et console son désespoir. Elle va visiter à Vincennes ses régiments de gendarmes et de chevau-légers, passe à Étampes la revue de l'armée des princes. Dans sa passion pour Anne d'Autriche, Buckingham brouille les deux cours, et se fait donner le commandement d'une flotte, afin de reparaître aux yeux de la reine « lorsqu'il aurait fait éclater sa réputation par les victoires qu'il prétendait remporter sur notre nation (2) ». La marquise de Sablé était une de celles dont la beauté faisait le plus de bruit quand la reine vint en France ; mais, si elle était aimable, elle désirait encore plus le paraître. Il y avait encore en France quelques restes de la politesse que Catherine de Médicis y avait apportée d'Italie, et on trouvait une si grande délicatesse dans les comédies nouvelles, et tous les autres ouvrages en vers et en prose *qui venaient de Madrid*, que cette dame avait conçu une haute idée de la galanterie que les Espagnols avaient apprise des Maures.

(1) *Mémoires* du comte de Coligny, p. 20.
(2) *Mémoires de Mme de Motteville*, t. 1, p. 348.

Elle était persuadée que les hommes pouvaient sans crime avoir des sentiments tendres pour les femmes; que le désir de leur plaire les portait aux plus grandes et aux plus belles actions, leur donnait de l'esprit et leur inspirait de la libéralité et toutes sortes de vertus; mais que, d'un autre côté, les femmes, qui étaient l'ornement du monde, et étaient faites pour être servies et adorées des hommes, ne devaient souffrir que leurs respects. Cette dame, ayant soutenu ces sentiments avec beaucoup d'esprit et une grande beauté, leur avait donné de l'autorité dans son temps; et le nombre et la considération de ceux qui ont continué à la voir ont fait subsister dans le nôtre ce que les Espagnols appellent *fucezas* (1).

Complétons ce charmant portrait par quelques traits de celui qu'a tracé Mademoiselle de Montpensier de l'intime amie de madame de Sablé, la comtesse de Maure, sous le nom de reine de Misnie. « Elle avait de l'esprit infiniment, un esprit capable, instruit, extraordinaire en toutes choses. Il fallait une grande politesse pour être de sa cour... Elle ne vivait point comme le reste des mortels, elle ne s'abaissait point à se régler sur les horloges... Elle était ennemie du soleil. Elle ne sortait jamais en plein midi... Leurs conférences ne se faisaient pas comme celles des autres. Si on trouvait leurs lettres, on en tirerait de grands avantages. On apprendrait toute la

(1) *Mém. de madame de Motteville*, t. I, p. 340.

politesse du style, et la plus délicate manière de parler sur toute chose (1). »

On voit par le portrait discret que madame de Motteville a tracé d'Anne d'Autriche, que cette reine, en sa qualité d'Espagnole, partageait les sentiments qui, de sa nation, s'étaient, on le voit, si bien répandus dans la nôtre. — « La vertu de la reine est solide et sans façon ; elle est modeste, sans être choquée de l'innocente gaieté... Elle a l'esprit galant, et, à l'exemple de l'infante Clara Eugenia, elle goûterait fort cette belle galanterie qui, sans blesser la vertu, est capable d'embellir la cour (2). » Rapprochées de la longue tutelle du roi, de son attachement mêlé d'une déférence et d'un respect si profond pour sa mère, ces dispositions personnelles d'Anne d'Autriche jettent une vive lumière sur la perpétuité et la prépondérance des sentiments chevaleresques sous le règne de Louis.

De là l'aspect si souvent décrit de cette fameuse cour de Versailles (3), les carrousels succédant aux tournois, et la longue série des galanteries royales; de là les mœurs de cour, et leur influence prolongée sur la littérature. — Quels genres cette influence a-t-elle plus particulièrement affectés, c'est ce qui me reste à déterminer.

Si l'esprit de la chevalerie pénétra dans la société au

(1) Histoire allégorique de la princesse de Paphlagonie.

(2) *Mémoires*, t. I, p. 340.

(3) Quels plaisirs, quand vos jours marqués par vos conquêtes
S'embellissaient encore à l'éclat de vos fêtes! etc.
VOLT., *le Russe à Paris*.

degré que je viens de décrire, on juge aisément quelle dut être son influence sur le roman, lorsque, dépouillant la forme épique, il adopta les couleurs d'un tableau de genre, et devint la peinture des mystères intimes, l'histoire des agitations du cœur, de ses victoires, de ses faiblesses.

A qui sera-t-il donné de renouveler, avec une sobriété et une élégance sans égales, cette forme littéraire qui semble braver l'épuisement? A une femme qui fut vingt ans l'amie du plus chevaleresque des héros de la Fronde, de l'aventureux amant de madame de Longueville, du duc de la Rochefoucauld. Toute sa vie, l'auteur des *Maximes* fut fidèle aux romans, qu'il aimait, dit-on, avec passion; trait de caractère qu'éclaire si bien le jugement du cardinal de Retz sur cet homme illustre : « Il y a toujours eu *du je ne sais quoi* en M. de la Rochefoucauld. Il n'a jamais été capable d'aucunes affaires, et je ne sais pourquoi : car il avait des qualités qui eussent suppléé en tout autre celles qu'il n'avait pas, » etc. Tous les après-midi, le duc s'assemblait avec Segrais chez madame de la Fayette, et on y faisait une lecture de la *Cléopâtre*, de l'*Astrée*, et, je pense, de beaucoup d'autres romans, où l'*Amadis* avait quelque part (1), car ce roman n'avait pas cessé d'être à la mode. J'en tire la preuve tant de la correspondance de madame de Sévigné, alléguée ci-dessus, que de divers passages de

(1) Longueruana, t. I[er], p. 104, éd. de 1754.

madame de Motteville, laquelle faisait partie, comme on sait, de la société intime de la marquise.

« Le duc de Guise était le véritable portrait de nos anciens paladins, et sa valeur peut être comparée à la leur. Il parlait bien, il était éloquent, civil aux dames, et bien fait de sa personne. Il avait l'âme grande par certains endroits, et une mine toute martiale, qui paraissait ne respirer que pour les combats. Il ressemblait même dans ses plaisirs aux chevaliers errants : il aimait les tournois et les combats à la barrière, de la même façon que nous les voyons dépeints dans *l'Amadis* et les guerres de Grenade (1). »

Ailleurs, à propos de la reine Christine :

« Je serais tentée, en faisant la description de cette princesse, de la comparer aux héroïnes des *Amadis*, dont les aventures étaient belles, dont le train était presque pareil au sien, et de qui la fierté avait du rapport à celle qui paraissait en elle (2). »

On devine dès-lors de quelle source dériveront les sentiments qui vont inspirer le duc de Nemours et madame de Clèves. On a le secret de cette délicate analyse, où tant de finesse s'allie à tant de profondeur. Les héros de ce charmant ouvrage ont déposé la lance et le haubert : mais, sous l'habit du courtisan de Saint-Germain ou de Versailles, s'agitent les mêmes passions qui troublè-

(1) T. II, éd. Petitot, et t. IV, à propos du carrousel qui eut lieu en 1656, dans le jardin du Palais-Royal.

(2) *Ibid.*, t. IV.

rent la vie des Amadis et des Lancelot. C'est de l'idéal de la chevalerie que procèdent ce caractère exalté de l'amour, cette élévation continue, cette générosité magnanime, toutes les nobles qualités qui distinguent le roman de madame de la Fayette, et qui le placent au rang élevé que lui assigna Voltaire, et qu'il n'a cessé d'occuper depuis. Que l'on rapproche la scène de l'aveu (t. II, p. 126, éd. d'Auger) de l'étrange bassesse de descriptions et de détails où, avec beaucoup de talent, s'engagent quelquefois les romanciers modernes : on mesurera mieux la hauteur de la sphère morale où, grâce à l'impulsion chevaleresque, se meuvent les passions dans la *Princesse de Clèves*.

Outre l'exaltation de sentiments commune aux héros des vieux romans, vous retrouvez parfois cette mélancolie rêveuse que nous avons particulièrement notée dans l'*Amadis*.

« La passion n'a jamais été si tendre et si violente qu'elle l'était alors en ce prince (le duc de Nemours). Il s'en alla sous les saules, le long d'un petit ruisseau qui coulait le long de la maison où il était caché. Il s'éloigna le plus qu'il lui fut possible pour n'être vu ni entendu de personne ; il s'abandonna aux transports de son amour, et son cœur en fut tellement pressé qu'il fut contraint de laisser couler quelques larmes ; mais ces larmes n'étaient pas de celles que la douleur seule fait répandre. » (*Ibid.* II, p. 176).

C'est le ton même du passage suivant :

« Asi acaeciò que Amadis cavalgando un dia por la ribera de la mar, fuesse poner encima de unas peñas, por mirar desde alli si veria algunas fustas que de la gran Bretaña viniessen, por saber nuevas de aquella tierra donde su señora estava. Apeòse de su cavallo, y atandolo à unos ramos de un arbol, se assentò en una peña, por mejor mirar la gran Bretaña. Y assi estando, trayendo a su memoria los vicios y plazeres que en aquella tierra oviera, en presencia de su señora, fué en tan gran cuyta puesto, que nunca otra cosa mirava, sino la tierra, cayendo de sus ojos en mucha abundancia las lagrimas. » (IV, f°. 151.)

Quelquefois le récit emprunte un charme particulier attaché à certains usages chevaleresques.

« Enfin le jour du tournoi arriva... Le roi n'avait point d'autres couleurs que le blanc et le noir, qu'il portait toujours à cause de madame de Valentinois, qui était veuve. M. de Ferrare et toute sa suite avaient du jaune et du rouge. M. de Nemours avait du jaune et du noir; on en chercha inutilement la raison. Madame de Clèves n'eut pas de peine à le deviner; elle se souvint d'avoir dit devant lui qu'elle aimait le jaune, et qu'elle était fâchée d'être blonde, parce qu'elle ne pouvait en mettre. Ce prince crut pouvoir paraître aimer cette couleur, sans indiscrétion, puisque, madame de Clèves n'en mettant point, on ne pouvait soupçonner que ce fût la sienne. »

La fin pénitente de madame de Clèves semble un souvenir éloigné de la conclusion mélancolique des amours de Genièvre et de Lancelot. Partagée entre la passion la plus légitime, et le remords d'avoir involontairement abrégé la vie de son mari, madame de Clèves prend le même parti que l'épouse coupable d'Artus, et avec quelle élévation !

« Cette vue si longue et si prochaine de la mort fit paraître à madame de Clèves les choses de cette vie de cet œil si différent dont on les voit dans la santé. Lorsqu'elle se trouva dans cet état, elle trouva néanmoins que M. de Nemours n'était pas effacé de son cœur ; mais elle appela à son secours, pour se défendre contre lui, toutes les raisons qu'elle croyait avoir pour ne l'épouser jamais. Il se passa un assez grand combat en elle-même ; enfin elle surmonta les restes de cette passion, qui était affaiblie par les sentiments que sa maladie lui avait donnés : les pensées de la mort lui avaient reproché la mémoire de M. de Clèves. Ce souvenir, qui s'accordait à son devoir, s'imprima fortement dans son cœur. Les passions et les engagements du monde lui parurent tels qu'ils paraissent aux personnes qui ont des vues grandes et éloignées. Sa santé, qui demeura considérablement affaiblie, lui aida à conserver ces sentiments ; mais, comme elle connaissait ce que peuvent les occasions sur les résolutions les plus sages, elle ne voulut pas s'exposer à détruire les siennes, ni revenir dans les lieux où était ce

qu'elle avait aimé. Elle se retira, sur le prétexte de changer d'air, dans une maison religieuse, sans faire paraître un dessein arrêté de renoncer à la cour (p. 209). »

Telle était sur le roman l'influence de la chevalerie (1). Ainsi elle associait, dans les fictions et dans la réalité, aux faiblesses de l'amour, les austérités de la religion.

La scène touche de si près au roman, l'une et l'autre s'inspirent si directement des sentiments et des opinions répandus dans la société, qu'il semble quo les traditions si populaires de nos vieux romanciers, tant d'héroïques récits, de merveilleuses légendes, d'aventures tragiques, devaient naturellement et de préférence trouver un écho sur le théâtre. Les classes féodales donnaient le ton : ducs et marquis encombraient la scène. Mais les écarts du goût, les modes et les préjugés littéraires ont aussi leur influence sur l'art dramatique, et le sort voulut que les maîtres dont les exemples, les préceptes et le génie devaient décider des destinées de la tragédie francaise, se soient formés sous les lois d'une société célèbre par l'action qu'elle exerça sur les sentiments et la littérature de la première moitié du dix-septième siècle.

(1) Les romans de madame de Tencin fourniraient aussi de nombreuses preuves à l'appui des observations précédentes. J'aurais plaisir à les analyser en détail, si je n'y trouvais, avec un nouveau degré d'exaltation, qui est loin d'ajouter au naturel, une imitation souvent évidente de madame de la Fayette. Que sont mademoiselle de Glocester et le comte de Pembrocke, sinon les aimables copies de deux admirables originaux ?

L'auteur de la *Pucelle* exerçait assez d'autorité à l'hôtel de Rambouillet pour faire prévaloir le goût qu'il paraît avoir professé pour notre vieille littérature. Mais il manqua de génie, et l'exécution malheureuse de son poëme contribua peut-être à détourner du moyen âge l'imagination de nos écrivains, qu'à l'exception de la Fontaine, l'Espagne après l'Italie, et ensuite l'antiquité finirent par absorber entièrement.

Chapelain avait cependant de cette littérature, particulièrement de la partie héroïque, le plus juste sentiment, et il trouve pour l'exprimer un langage bien supérieur à ses vers. Dans un dialogue dont il adressa la relation au cardinal de Retz (circonstance qui n'est pas indifférente, car elle annoncerait chez le célèbre et aventureux cardinal une conformité de vues sur ce point), il défendait ainsi contre Ménage, de concert avec Sarrazin, le roman de *Lancelot*, dont Ménage lui reprochait d'exagérer la valeur : « Lancelot n'est point Tite-Live, je l'avoue très-volontiers, mais s'il ne lui est pas comparable par la vérité de l'histoire, n'étant composé que d'événements fabuleux, j'oserai dire qu'il lui pourrait être comparé par la vérité des mœurs et des coutumes, dont l'un et l'autre offrent des images parfaites... Les vieilles tapisseries, les vieilles peintures, les vieilles statues qui nous restent du temps de nos pères, sont de vrais originaux des habillements, des coiffures et des chaussures de leur siècle : ainsi ces romans nous peignent au natu-

rel les mœurs et les coutumes des personnages de ce temps. Il nous découvrent comment ils étaient imbus des maximes du véritable honneur; comment ils observaient religieusement leur parole; comment ils s'y prenaient à leurs galanteries; jusqu'où ils étaient capables de porter une amitié honnête; quelle reconnaissance ils témoignaient des bienfaits; quelle idée ils s'étaient formée de la vaillance; et enfin quels sentiments ils avaient pour le ciel, et quel respect pour les choses saintes.

« Si rien m'y touche, c'est cette jalousie de leur parole, cette maxime d'observer toujours ponctuellement ce qu'ils ont promis : morale digne de l'admiration des âges éclairés, et qui, par sa constante pratique, laisse bien loin derrière soi la théorie des préceptes. Car, bien que ces chevaliers promettent souvent avec beaucoup de légèreté, et qu'ils tiennent souvent leurs promesses en des occasions impertinentes; ce qu'il y a à redire est l'impertinence de l'écrivain qui invente mal, et qui applique mal cette vertu; mais ce qu'il y a à estimer, est cette intention fixe et résolue des hommes d'alors de ne fausser jamais leur parole, quelque mal qui pût leur en arriver. Que vous dirai-je de la reconnaissance immortelle des grâces qu'on leur faisait? Ce sont des vertus communes aux principaux personnages de ce livre, et que l'on y voit si uniformes, que l'on ne saurait douter qu'elles ne fussent ordinaires en ces vieux siècles. Je vous laisse à juger si de si nobles mouvements et des

habitudes si louables peuvent jeter de mauvaises semences dans l'âme de leurs lecteurs. »

« — Quand on vous accorderait tout cela, dit M. Ménage, comment vous tirerez-vous de l'article de la galanterie de vos chevaliers, laquelle ne saurait avoir été fort estimable, puisque, par votre propre confession, tout esprit leur manquait? »

Chapelain est d'abord embarrassé; il se remet cependant : « Si je condamnais absolument, dit-il, la galanterie de Lancelot, je craindrais de tomber dans l'inconvénient où est tombé l'auteur de don Quichotte, quand il a fait le plaisant aux dépens des chevaliers errants, faute de considérer, comme nous, le temps où ils agissaient, et les mœurs qui y étaient reçues... Notre manière de plaire aux dames, et de leur persuader que nous les aimons, est toute contraire à celle des vieux âges. Estimerai-je pour cela qu'elle soit la seule bonne? Il n'y eut jamais de si parfait amant que Lancelot; il ne joue point l'amoureux, mais il l'est véritablement; il aime autant en présence qu'en absence. La seule vue de Genièvre le tire hors de lui-même. Comment condamner une galanterie où la dame est parfaitement adorée, et où, au lieu de paroles, on ne lui donne que des effets; où les yeux et les oreilles rencontrent moins de satisfaction, mais où l'esprit et le cœur la rencontrent tout entière? Combien plus noble est la galanterie qui prouve la passion par la recherche des dangers, par du sang et par des victoires,

et quel avantage elle a sur celle qui ne la prouve que par des coquetteries et des assiduités, ou par des collations, des musiques et des courses de bagues (1)! »

L'un des résultats les plus regrettables de la doctrine des fausses *précieuses* est, en effet, d'avoir affadi et dénaturé l'esprit de l'antique chevalerie. A des mœurs réelles, historiques, viriles surtout, succédèrent des sentiments convenus chimériques, puérils. Cette modification, qui eut les plus graves conséquences dans l'art dramatique, s'opéra à la fois par la jurisprudence galante établie à l'hôtel de Rambouillet, et par les ouvrages qui, rédigés sous l'influence et dans l'esprit de l'hôtel, en formèrent pour ainsi dire le code, et en propagèrent la tradition.

Moment solennel et décisif! Dans l'ignorance du bon goût, le génie de la France cherchait ses voies par toutes sortes d'essais. Les esprits flottaient au gré des divers courants littéraires. Pastorales espagnoles et italiennes, romans grecs traduits par Amyot, récits de Xénophon et de Tite-Live, histoires des Maures de Grenade, préoccupaient également les imaginations. La chevalerie militaire ayant disparu, on éprouvait quelque lassitude de l'héroïque, peut-être accélérée par les railleries de l'Arioste et de Cervantes. C'est alors que d'Urfé, Gomberville, Calprenède, Scudéry, conçurent l'idée peu sensée, mais justifiée par le succès, de renouveler le roman hé-

(1) *Mémoires de littérature et d'histoire* de Sallengre, avec continuation par le père Desmolets, t. VI.

roïque, en s'emparant de ces cadres étrangers, pour y mêler aux plus froides inventions un certain fonds de sentiments chevaleresques.

Ce qu'il importe de bien remarquer, toujours au point de vue de l'art dramatique, c'est l'étendue de la place occupée, dans les productions de ces romanciers, par la passion de l'amour au détriment de ces sentiments énergiques et de ces mâles vertus qui relevaient si bien les vieux romans chevaleresques, et en faisaient pardonner les hyperboliques prouesses. Au lieu de ces champions généreux qui n'auraient osé lever les yeux sur leur dame avant d'avoir, au prix du sang, conquis le plus haut renom de bravoure et de courtoisie, on ne vit plus que des *Aronce* ou des *Artamène*, uniquement occupés, dans le cours de leurs aventures, par l'idée d'une *Mandane* ou d'une *Clélie*. L'amour devint le but, il cessa d'être le mobile (1). Lancelot fut oublié pour Céladon. Le génie chevaleresque, génie austère d'une époque héroïque, disparut pour faire place au génie romanesque, avec son cortége de chimères et de fadeurs.

On pourrait se borner à reprocher à l'école roma-

(1) Boileau le comprenait bien, et essaya vainement de s'y opposer :

Peignez donc, j'y consens, des héros amoureux,
Mais ne m'en faites pas des héros doucereux.....
Et que l'amour enfin, de remords combattu,
Paraisse une faiblesse, et non une vertu.

(*Art. poét.*)

nesque, dont l'érudition était aussi fausse que le goût, ses ridicules parodies de l'histoire grecque et romaine. Ce qu'on ne peut se résoudre à lui pardonner, c'est d'avoir si fortement contribué à distraire l'art dramatique de la voie des traditions nationales, pour l'engager dans les routes semées d'écueils des fables et des récits antiques. Tel fut sur ce point l'inévitable effet du bizarre plaisir que trouva une société d'élite à voir donner

L'air et l'esprit français à l'antique Italie,

et de la considération particulière dont jouit de son temps mademoiselle de Scudéry (1). Telle fut l'influence du succès des *Clélie*, des *Cyrus* et des *Cléopâtre*. La vogue de ces ouvrages accrédita la mode de prêter sur la sècne à des personnage sgrecs, asiatiquesou romains, les sentiments particuliers, moins à l'hôtel de Rambouillet, comme

(1) « Comme mademoiselle de Scudéry était alors vivante, je me contentai de composer ce dialogue dans ma tête; et, bien loin de le faire imprimer, je gagnai même sur moi de ne point l'écrire, ne voulant pas donner ce chagrin à une fille qui après tout avait beaucoup de mérite, et qui, nonobstant la mauvaise morale enseignée dans ses romans, avait encore plus de probité et d'honneur que d'esprit. » — Boileau, *Dialogue sur les héros de roman*, préface. — « Le livre de *Clélie* a pu mériter de l'estime pour l'esprit, pour la politesse, pour l'agrément des inventions, pour les caractères bien suivis, et pour les autres choses qui rendent agréables à tant de personnes la lecture des romans. Plus on estime l'*illustre personne* à qui l'on attribue cet ouvrage, plus on est porté à croire qu'elle a un vrai repentir de ce qu'elle a fait autrefois, lorsqu'elle était moins éclairée. » — *Lettres d'Arnauld*, dans les Œuvres de Boileau, t. II (1701). Tout Port-Royal avait lu cet ouvrage, qui renferme, il est vrai, un éloge très-pompeux des célèbres solitaires. — Voyez lettre de Racine à l'auteur des *Visionnaires*.

on le répète si souvent, qu'à la société particulière de Mlle de Scudéry, comme le démontre fort bien M. Rœderer (1), c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus opposé au caractère et à la gravité antiques. Voyez, par exemple, la singulière couleur que prend dans Mlle de Scudéry le noble et pathétique récit de Tite-Live.

« A peine Collatin eut-il dit cela, que Sextus ravi de joie le prit au mot : ainsi, quoy qu'il fust desjà assez tard, ils montent tous à cheval, et s'en vont à Rome, qu'ils traversèrent sans s'y arrester, afin d'aller à Collatie où estoit Lucrèce : qui, n'attendant pas une si grande compagnie, travailloit avec ses femmes à un ouvrage admirable, dont elle faisoit une des occupations de sa solitude. Cependant, comme elle estoit naturellement propre, quoy qu'elle eust creû ne veoir personne ce jour-là, elle n'estoit pas dans une négligence qui desrobast rien à sa beauté. Au contraire, elle avoit un habillement qui luy estoit très-avantageux : de sorte que, comme toute cette troupe en arrivant fit un fort grand bruit, et qu'elle sceut que c'estoit son mary qui l'amenoit, elle se disposa à la bien recevoir... Cependant cette sage et modeste personne estoit si surprise de veoir un si grand emportement, et d'entendre toutes les louanges tumultueuses qu'on luy donnoit, qu'elle ne sçavoit qu'en penser. Néantmoins, comme elle avoit infiniment de l'esprit, et qu'elle

(1) *Histoire de la société polie.*

n'avoit pas mesme oublié l'esprit du monde dans sa solitude, elle se tira admirablement de cette conversation interrompue, où tous les discours n'avoient nulle liaison : et elle fit si bien les honneurs de chez elle qu'elle ne charma pas moins tous ceux qui la virent par sa civilité et par sa bonne grâce, que par sa beauté : aussy n'y eust-il personne de la compagnie qui s'advisast de luy faire un compliment sur ce qu'ils venoient chez elle à une heure où ils troubloient son repos. Au contraire ils se mirent en conversation comme s'il eust été l'heure de faire une visite régulière : de sorte que la première pointe du jour commença de paraître, que l'on n'avoit pas encore songé à parler de dormir. Toutefois, à la fin, le prince de Pométie ayant remarqué que les beaux yeux de Lucrèce avoient une langueur qui tesmoignoit qu'elle avoit besoin de repos, quoy qu'elle n'en ostast pas la beauté, il proposa à la compagnie de se retirer. Mais comme le prince Sextus étoit aussy charmé de la beauté de Lucrèce qu'il l'avoit été de celle de Clélie, il ne s'y pouvoit résoudre; et il fit une satyre de la solitude avec Amilcar, qui dura encore fort longtemps, » etc., etc. (1).

Dans ce moment irréparable que les nations ne retrouvent plus, dans cette première fraîcheur de l'imagination de la langue, dans la liberté et la puissance du tra-

(1) *Clélie*, 1re partie, livre III, p. 1415, sqq. — Sur l'emploi devenu obligé de l'amour au théâtre, voyez Voltaire, *Préface de Brutus*; lettres à d'Argental, au sujet de l'*Orphelin*, à Villette sur l'intrigue de *Zaïre*, etc.

vail qui créait le théâtre, pourquoi faut-il que la muse tragique ait détourné les yeux de ces trésors d'inspiration vraie que lui offraient les sujets nationaux, le passé historique et littéraire de la France? Qui prouvait mieux que l'exemple tant invoqué des anciens, la puissance inspiratrice et féconde de la religion, de l'histoire et des souvenirs des aïeux? Voyez l'intérêt, l'inaltérable fraîcheur répandue sur le *Cid* par un ou deux emprunts à la tradition de ces preux du temps jadis!

Je ne fais point ici le procès à l'antiquité. Je n'aspire nullement à recueillir l'héritage de Perrault, de Desmarets ni de Lamothe. Je comprends combien le lointain poétique est favorable aux œuvres de l'imagination. Je sens peut-être aussi bien qu'un autre l'auguste caractère et la majestueuse grandeur de ces peintures antiques. Je ne puis cependant, malgré que j'en aie, me persuader que dans les profondeurs de l'érudition se cachent les sources vraies de l'inspiration dramatique. Je redoute la froideur, conséquence forcée de l'imitation, et je considère comme le plus fâcheux accident ce caractère ambigu d'une scène où la critique est sans cesse obligée de discerner ce qui est original et d'emprunt, les pages inspirées et les traductions, les sentiments de l'époque, et les souvenirs bien ou mal digérés de la Grèce et de Rome.

Ce fut donc, je le crois, un premier malheur pour notre théâtre d'avoir quitté la voie des traditions nationales. Le second et le plus irréparable, fut d'en être

sorti sous la loi d'une école de fausseté qui avait affadi et gâté jusqu'au sentiment de l'amour.

Les événements politiques, en modifiant gravement les institutions et les priviléges féodaux, paraissent n'avoir pas peu contribué à cette déviation du goût. L'avénement de Louis XIV, qui consomma la défaite et la soumission de l'aristocratie féodale, affaiblit considérablement l'esprit qu'elle puisait dans l'exercice de la puissance et dans les traditions de famille. « Sous Louis XIV, quel aspect offre la noblesse, après la dernière lutte engagée pour le maintien de son influence politique? Une partie de la nation jouit de prérogatives importantes, onéreuses; mais elle est écartée des affaires presque systématiquement : en tant que classe distincte, elle est sans pouvoir, et c'est à peine si quelques-uns de ses membres ont conservé en droit dans leurs domaines des attributions administratives qu'ils n'exercent guère (1). » Cet abaissement de l'orgueil féodal se fit bientôt sentir dans la pratique de la vie. L'action du despotisme monarchique, combiné avec la domesticité de cour, augmenta l'énervement, amollit la trempe des caractères. Avec les mœurs changèrent les goûts littéraires. De 1630 à 1665, les lectures n'étaient plus les mêmes. Il y eut les traditions de la vieille cour, fort différentes de l'esprit de la nouvelle. Celle-ci, tout en conservant un ton élevé, perdit je ne sais

(1) Dareste de la Chavanne, *Histoire de l'administration en France*, t. I, p. 104.

quelle grandeur mâle, dernier souvenir de la féodalité (1).

Une preuve de ce changement dans le goût, c'est la préférence accordée à Corneille sur Racine, par madame de Sévigné, qui appartenait à l'ancienne cour. Le talent de Racine en effet se forma principalement sous l'influence de cette école romanesque que j'ai essayé de caractériser, et que je tiens beaucoup à distinguer de l'influence chevaleresque.

Celle-ci, quoi qu'on ait dit, me paraît à peu près absente dans le théâtre de Racine. Les modifications que Racine apporta aux caractères des Pyrrhus, des Hippolyte, des Bajazet, me semblent faites beaucoup d'après les *antiques* de Calprenède et de Scudéry, nullement d'après l'esprit de la chevalerie, tel qu'il respire dans les vieux romans. Que sera-ce chez les successeurs de Racine? « En 1708, Crébillon donna son *Électre*. Le poëte eut l'idée que n'avait pas eue Sophocle (il en triomphe bien plaisamment dans sa préface), de rendre son héroïne plus à plaindre, en lui supposant, à elle toujours obsédée par le fantôme sanglant de son père, une passion amoureuse; et pour qui? pour le fils d'Égisthe de son côté épris d'elle. Par un second effort d'imagination, il donne à ce fils d'Égisthe une sœur, pour qu'elle aimât Oreste et en fût aimée, et

(1) Les seuls *Mémoires* du comte de Coligny pourraient justifier cette assertion, si elle avait besoin de preuves. Il y a loin d'un tel homme aux La Feuillade et aux Villeroi. Voir à l'Appendice une citation importante de ces *Mémoires*.

que les enfants d'Agamemnon se trouvassent engagés à la fois dans les intérêts d'un amour contraire à leur devoir. A cette conception dramatique, digne de Pradon, Crébillon ajouta un roman qu'on peut rapporter à l'influence de la Calprenède, qu'il prisait fort, et qu'il lisait assidûment (1). »

Avec cet instinct de grandeur particulier à son génie, Corneille aperçut combien risquait de perdre le théâtre à cette altération des sentiments, comme on le voit par le passage suivant, qui contient un reproche indirect adressé, selon Voltaire, à Racine, mais qui, vu la date de la pièce, s'appliquerait mieux à Quinault; car, en 1663, Racine avait encore bien peu écrit.

A force de vieillir un auteur perd son rang;
On croit ses vers glacés par la froideur du sang;
Leur dureté rebute et leur poids incommode,
Et la seule tendresse est toujours à la mode (2).

Quelques années auparavant, il écrivait : « J'aime mieux qu'on me reproche d'avoir fait mes femmes trop héroïnes, par une ignorante et basse affectation de les faire ressembler aux originaux qui en sont venus jus-

(1) Patin, *Études sur le théâtre des Grecs*, II, p. 245 de la première édition. — L'ingénieux et savant ouvrage auquel j'emprunte ce passage renferme un grand nombre d'autres rapprochements à consulter. Voyez en particulier les réflexions sur le *Philoctète* de Châteaubrun, II, p. 48, et sur l'*Alceste* de Quinault, III, p. 23. On connaît les propres critiques de Voltaire sur son *Œdipe*.
(2) Épître au roi.

qu'à nous, que de m'entendre louer d'avoir efféminé mes héros, par une docte et sublime complaisance au goût de nos délicats qui veulent de l'amour partout, et ne permettent qu'à lui de faire auprès d'eux la bonne ou mauvaise fortune de nos ouvrages (1). »

Il semble, d'après ces paroles, que Corneille ait prévu l'ironie et les critiques de Lessing. Hélas! la tyrannie de cette mode ne l'obligea que trop souvent à payer lui-même, avec la grâce et la délicatesse de moins, le même tribut au travers dont il faisait si bien la satire. Que ne restait-il le Corneille du *Cid?* Je sais l'incomparable grandeur attachée aux souvenirs romains, mais nos antiquités religieuses et nationales, nos traditions, nos légendes, avaient bien aussi leur noblesse.

Quelle heureuse carrière ouverte à l'éloquence dramatique, si celui

dont la main crayonna
L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna,

eût un moment négligé l'antiquité, pour devenir le peintre du passé de la France! Quel plaisir de retrouver dans cette franche et mâle poésie, avec la saveur d'une langue nouvelle, les noms des villes, des fleuves, des héros chers à la patrie! L'Orient, rempli du souvenir des croisés, était digne d'inspirer le traducteur de l'*Imitation de Jésus-Christ;* et l'auteur de *Polyeucte* paraissait appelé

(1) Préface de *Sophonisbe*, 1663.

à hériter de l'enthousiasme de ces chantres inconnus qui avaient jadis célébré la prise d'Antioche, ou pleuré sur les morts tombés à Roncevaux. Étaient-ils donc si peu tragiques, les souvenirs des Anglais, des Valois et de la Ligue? « N'y avait-il rien de merveilleux dans ces temps des Roland, des Godefroy, des sires de Coucy et de Joinville, dans ces temps des Maures et des Sarrasins, des royaumes de Jérusalem et de Chypre, dans ces temps où l'Orient et l'Asie échangeaient d'armes et de mœurs avec l'Europe et l'Occident; dans ces temps où Thibaut chantait, où les troubadours se mêlaient aux armes, les danses à la religion, et les tournois aux siéges et aux batailles (1)? » — Regrettons que Corneille n'ait pas connu Shakespeare : regrettons qu'à l'exemple de ce grand et libre génie, l'auteur de *Cinna* n'ait pas tiré du souvenir des vieux temps une scène forte et populaire, des compositions inspirées et nationales. Le temps favorable était passé, l'imagination et l'art épuisés, quand le théâtre a retrouvé parmi nous ses voies naturelles, malheureusement méconnues à son début.

(1) *Génie du christianisme*, t. II, p. 3, éd. Didot.

APPENDICES

---

1. — Page 2.

Voyez, entre autres exemples de rigueurs terribles, la résolution prise par les Athéniens, à l'égard de Mytilène révoltée. « Dans la chaleur de leur ressentiment, ils crurent devoir faire mourir, non-seulement ceux qu'ils avaient entre les mains, mais tous les Mytiléniens qui se trouvaient en âge d'hommes, et réduire en servitude les femmes et les enfants. — Ils firent partir une trirème pour donner avis de cette résolution à Pachès, avec ordre de faire périr sans délai les Mytiléniens. » L'ordre, il est vrai, fut révoqué à temps; mais il peint bien ces mœurs impitoyables : le sort d'une ville entière ne tint qu'à l'espace d'un moment : παρὰ τοσοῦτον μὲν ἡ Μυτιλήνη ἦλθε κινδύνου. — Thucyd., III, ch. 36.

Entre tant d'exemples de la profonde différence qui sépare la manière de sentir des modernes et des anciens, un des plus frappants me paraît être aussi la scène que présente le commencement du *Phédon*. Socrate n'a plus que quelques moments à vivre ; le tribunal des Onze vient de lui signifier son arrêt de mort. Ses amis se rendent à la prison pour l'entretenir une dernière fois : « Quelques moments après le geôlier revint et nous ouvrit. En entrant, nous trouvâmes Socrate qu'on venait de délivrer de ses fers, et Xanthippe auprès de lui, et tenant un de ses enfants entre ses bras. A peine nous eut-elle aperçus, qu'elle commença

à se répandre en lamentations et à dire tout ce que les femmes ont coutume de dire en pareilles circonstances. Socrate, s'écria-t-elle, c'est donc aujourd'hui le dernier jour où tes amis te parleront, et où tu leur parleras ! Mais lui, tournant les yeux du côté de Criton : Qu'on la reconduise chez elle, dit-il : aussitôt quelques esclaves de Criton l'emmenèrent poussant des cris et se meurtrissant le visage. » A cette femme que la mort va dans quelques heures séparer de son époux, dont les bras sont chargés d'un enfant bientôt orphelin, ni son époux, ni les amis de celui-ci n'accordent un mot d'attention ou de consolation. Comme on voit percer ici l'opinion des anciens sur l'infériorité de la femme !

Voyez sur le même sujet : Egger, *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs*, p. 35-36, et le commentaire sur ce passage du chap. XV : καὶ γὰρ γυνή ἐστι χρηστὴ καὶ δοῦλος, κ. τ. λ.

2. — Page 3.

Le passage suivant, extrait de l'*Histoire du maréchal de Boucicaut*, par Théodore Godefroy, montre à quel point la théorie des sentiments chevaleresques était prise au sérieux dans la pratique :

Chap. 38. « Comment le maréchal eut grand'pitié de plusieurs Dames et Damoyselles qui se complaignoient de plusieurs torts que on leur faisoit, et nul n'entreprenoit leurs querelles, et pour ce entreprit l'ordre de la Dame blanche à l'escu vert. Par lequel lui treizième portant cette devise s'obligea à la défense d'elles. »

Rien n'est original comme le contenu des « Lettres d'armes par lesquelles se obligeoient les treize chevaliers à défendre le droict de toutes gentilsfemmes à leur pouvoir, qui les en requerroient. » Les voici :

« A toutes haultes et nobles Dames ou Damoyselles, et à tous

seigneurs, chevaliers et escuyers, après toutes recommandations, font à savoir les treize chevaliers compagnons portant en leur devise l'Escu vert à la Dame blanche.

« Premièrement, pour ce que tout chevalier est tenu de droict de vouloir garder et défendre l'honneur, l'État, les biens, la renommée, et la louange de toutes Dames et Damoyselles de noble lignée : et que iceux entre les autres sont très désirans de le vouloir faire, les prient et requièrent que il leur plaise que si aucune ou aucunes est ou sont par outraige, ou force, contre-raison diminuées ou amoindries des choses dessus dites, que celle ou celles à qui le tort ou force en sera faite veuille ou veuillent venir ou envoyer requérir l'un des dits chevaliers, tous ou partie d'iceux, selon ce que le cas le requerra. Et le requis de par la dite Dame ou Damoyselle, soit un tous ou partie, sont et veulent être tenus de *mettre leur corps* pour leur droict garder et défendre encontre tout autre seigneur, chevalier ou escuyer, etc., etc. »

Boucicaut fit plus :

« Comme il allait pour la troisième fois en Prusse contre les infidèles, il apprit étant à Kœnigsberg qu'entre plusieurs étrangers qui faisaient le voyage pour le même dessein, Guillaume de Douglas, seigneur écossais, avait été assassiné par un Anglais, et que ses propres compatriotes négligeaient d'en poursuivre la vengeance. L'âme noble et vertueuse de Boucicaut se révolta contre l'atrocité du crime qui demeurait impuni. Il provoqua les Anglais; il défia quiconque d'entre eux serait assez hardi de soutenir que l'Écossais n'avait pas été injustement mis à mort. » *Ibid.*, ch. 18, p. 67, 535. Cf. Sainte-Palaye, 1, 283-4, et dans Froissart, t. 1, p. 7, le trait de Jean de Haynaut.

Isabelle de France, femme d'Édouard II, avait été chassée d'Angleterre avec son fils Édouard III. Repoussée de France par Charles le Bel, la pauvre reine vint implorer le secours du comte de Hainaut, son parent. Maintenant je laisse parler Froissart :

« La venue de la roine d'Angleterre, qui descendoit en Hainaut, étoit bien sçue en l'hôtel du bon comte Guillaume de Hainaut, qui lors se tenoit à Valenciennes, et de Messire Jean de Hainaut, son frère; et sçut le dit messire Jean l'heure qu'elle vint en l'hôtel Monseigneur d'Aubrécicourt. Il, qui étoit moult honorable, jeune et désirant d'acquérir honneur et prix, monta erramment à cheval et se partit à privée menée de Valenciennnes, et vint ce soir à Buignicourt; et fit à la roine d'Angleterre toute l'honneur et révérence qu'il put, car bien le savoit faire.

« La dame, qui étoit moult triste et moult égarée, lui commença à conter en pleurant moult piteusement ses douleurs et ses mésavenues : comment elle étoit déchassée d'Angleterre, et son fils, et venue en France sur l'espoir et fiance de son frère le roi.

« Et quand le gentil chevalier, Messire Jean de Hainaut, eut ouï complaindre la roine si tendrement et que toute fondoit en larmes et en pleurs, si en eut grand'pitié; et commença à larmoyer, et dit ainsi à la dame : « Certes, dame, voyez ci votre « chevalier qui ne vous fauldroit pour mourir, si tout le monde « vous failloit; ains ferai tout mon pouvoir de vous et de Mon-« seigneur votre fils conduire, et de vous et lui remettre en « votre état en Angleterre, à l'aide de vos amis qui sont de là la « mer, ainsi que vous dites; et je, et tous ceux que je pourrai « prier, y mettrons les vies; et aurons gens d'armes assez, s'il « plaît à Dieu, sans le danger du roi de France. »

Le frère de Messire Jean de Hainaut, en bon politique, ne voulait pas consentir à cette expédition : mais, ajoute Froissart, lui dit ainsi Messire Jean par trop beau langage : « Monsei-« gneur, je suis jeune et encore à faire; si crois que Dieu m'ait « pourvu de cette emprise pour mon avancement; et si Dieu « m'aist, le courage m'en sied trop bien que nous en viendrons « à notre dessus, car je cuide et crois de vérité que par péché, « à tort et par envie, on a cette roine déchassée, et son fils,

« hors de l'Angleterre. Si est aumône et gloire à Dieu et au « monde de adresser et réconforter les déconfortés et décon« seillés, spécialement si noble et si haute dame comme celle« ci est, qui fut fille de roi et est descendue de royale lignée, « et sommes de son sang, et elle du nôtre. J'aurois plus cher à « renoncer à tout ce que j'ai vaillant, et aller servir Dieu outre « mer sans jamais retourner en ce pays, que la bonne dame fut « partie de nous sans confort et sans aide. Si me laissez aller, « et donnez congé de bonne volonté. »

Un pareil trait, un pareil langage n'ont pas besoin de commentaire. Ils montrent ce que pouvaient produire dans une âme généreuse les doctrines de la chevalerie.

3. — Page 4.

M. Fauriel, suivi par M. Mommsen, songeait ici aux deux illustres chefs arvernes, Avitus et Ecdicius, et à ces traits de téméraire bravoure que lui-même rapporte ailleurs et dont voici un exemple :

« Avitus était Arverne, de l'une de ces anciennes familles de chefs gaulois qui, devenus Romains, avaient mis tout leur orgueil et toute leur ambition à mériter ce nom... Sidoine Apollinaire cite de sa bravoure un trait curieux par un certain air de témérité chevaleresque, à travers lequel il semble que l'on entrevoit mieux le Gaulois que le Romain. — Dans le passage des Huns à travers l'Arvernie, un guerrier de cette nation tua un homme attaché au service d'Avitus. Celui-ci, informé du meurtre, court à ses armes, endosse la cuirasse, se couvre la tête d'un casque, ceint son épée, prend une pique en main, s'élance à cheval, traverse la ville et gagne le camp des barbares, à peu de distance des murs. Il s'avance menaçant et frappant à travers la multitude des Huns, et commande que le meurtrier de son serviteur lui soit indiqué. Quelqu'un le lui montre, il vole

à lui : Défends-toi, lui crie-t-il. Celui-ci, tout interdit qu'il est, se met pourtant sur ses gardes, et un combat à mort commence entre les deux champions, au milieu de la foule des Huns rassemblés autour d'eux. L'incertitude n'est pas longue; à son troisième coup Avitus passe sa pique à travers le corps du Barbare, et se retire plus lentement qu'il n'est venu. » — Sid., *Paneg. in Avitum*, V, 303, 304. *Hist. de la Gaule mérid.*, t. 197-8. — Ibid. sur Ecdicius, p. 330.

« Dans cette espèce de culte que, selon Tacite (*Germanie*, 8), les Germains rendaient aux femmes, plusieurs écrivains ont vu le germe de cet esprit de galanterie chevaleresque, qui fit un des principaux caractères de la haute société européenne aux douzième et treizième siècles du moyen âge : quant à moi, je ne saurais voir dans le sentiment pour les femmes que Tacite attribue ici aux Germains, rien qui ressemble le moins du monde à la galanterie du moyen âge; je serais plus tenté d'y voir quelque chose d'opposé. » — Fauriel, *Ibid.*

4. — Page 5.

Pour suppléer autant que possible au défaut de développements, nous croyons devoir donner ici, d'après *la Colombière*, I, p. 22, la formule du serment de chevalerie, parce que cette formule nous paraît renfermer les idées fondamentales de l'institution.

— « Les chevaliers des siècles passés, pour augmenter le désir qu'ils avoient de bien faire, appuyoient l'inclination qu'ils avoient à faire des actions glorieuses par un serment qui y obligeoit aussi leurs consciences; et de cette sorte, bon gré mal gré qu'ils en eussent, les plus déterminés estoient en quelque sorte contraints à ne s'éloigner jamais du chemin de la vertu et de l'honneur.

« Les articles du serment qu'ils estoient obligés de faire à leur réception consistoient :

« Premièrement, de craindre, de révérer et de servir Dieu religieusement, et de combattre pour la foy de toutes leurs forces, et de mourir plustost de mille morts que de renoncer jamais au christianisme.

« De servir leur prince souverain fidèlement, et de combattre pour lui et la patrie très-valeureusement.

« De soutenir le bon droit des plus foibles, comme des veuves, des orphelins, et des damoiselles en bonne querelle, en s'exposant pour eux selon que la nécessité le requerroit, pourvu que ce ne fût contre leur honneur propre, ou contre leur roi ou prince naturel.

« Qu'ils n'offenseroient jamais aucune personne malicieusement, ni n'usurperoient le bien d'autruy, mais plutôt qu'ils combattroient contre ceux qui le feroient.

« Que l'avarice, la récompense, le gain et le profit, ne les obligeroit à faire aucune action, mais la seule gloire et vertu.

« Qu'ils combattront pour le bien et pour le profit de la chose publique.

« Qu'ils ne combattront jamais accompagnés contre un seul, et qu'ils fuiront toutes fraudes et supercheries.

« Qu'estant pris en un tournoy prisonniers, ils seront obligés par leur foy et honneur d'exécuter de point en point les conditions de l'emprise; outre qu'ils seront obligés de rendre aux vainqueurs leurs armes et leurs chevaux, s'ils les veulent avoir, et ne pourront combattre en guerre ni ailleurs sans leur congé.

« Qu'ils doivent garder la foi inviolablement à tout le monde, et particulièrement à leurs compagnons, soutenant leur honneur et profit entièrement en leur absence.

« Qu'ils s'aimeront et s'honoreront les uns les autres, et se porteront aide et secours toutes les fois que l'occasion s'en présentera, et ne combattront jamais l'un contre l'autre, si ce n'est par méconnoissance.

« Qu'ayant fait vœu ou promesse d'aller en quelque queste ou aventure étrange, ils ne quitteront jamais les armes, si ce n'est pour le repos de la nuit.

« Qu'en la poursuite de leur queste ou aventure, ils n'éviteront point les mauvais et périlleux passages, ni ne se détourneront du droit chemin, de peur de rencontrer des chevaliers puissants, ou des monstres, bestes sauvages ou autre empêchement, que le corps et le courage d'un seul homme peut mener à chef.

« Qu'ils ne prendront jamais aucun gage ni pension d'un prince étranger.

« Que s'ils sont obligés à conduire une dame ou damoiselle, ils la serviront, protégeront et la sauveront de tout danger et de toute offense, ou ils mourront à la peine.

« Qu'estant recherchés de combat pareil, ils ne le refuseront point sans plaie, maladie ou autre empêchement raisonnable.

« Qu'ayant entrepris de mettre à chef une emprise, ils y vaqueront an et jour, s'ils n'en sont rappelés pour le service du roi et de leur patrie.

« Qu'ils seront fidèles observateurs de leur foi donnée, et qu'étant pris prisonniers en bonne guerre, ils payeront exactement la rançon promise, ou se remettront en prison au jour et temps convenu selon leur promesse, à peine d'être déclarés infâmes et parjures.

« Que, retournés à la cour de leur souverain, ils rendront un véritable compte de leurs aventures, encore même qu'elles fussent à leur désavantage, au roi et au greffier de l'ordre, sur peine d'être privés de l'ordre de chevalerie.

« Que sur toutes choses ils seront fidèles, courtois, humbles et ne failleront jamais à leur parole pour mal ou perte qui leur en peut advenir. »

5. — Page 7.

« L'an 1336, le comte Guillaume de Hainaut conduisit son fils le comte d'Ostrevant en l'église de Saint-Jean de Valenciennes, où il fut reçu de l'évêque de Cambrai, vêtu pontificalement..... Le seigneur de Beaumont amena Guillaume, comte d'Ostrevant, son neveu audit évêque, le priant de vouloir accomplir le désir de ce jeune prince, qui demandait d'être chevalier.

« A quoi l'évêque répondit que celui qui voulait être chevalier devait avoir de grandes parties; qu'il devait être de noble extraction, libéral en dons, relevé en courage, fort ès dangers, secret ès conseils, patient en nécessité, puissant contre ses ennemis, prudent en tous ses faits, et s'obliger à garder les règles suivantes : 1. qu'il ne fera rien sans avoir entendu la messe à jeun; 2. qu'il n'épargnera pas son sang ni sa vie pour la foy catholique et la défense de l'Église; 3. donnera aide aux veuves et orphelins; 4. ne fera aucune guerre sans raison; 5. ne favorisera les causes injustes, mais protégera les innocents oppressés; 6. se rendra humble en toutes choses; 7. gardera les biens de ses sujets;8. ne fraudera les droits de son souverain; 9. bref, vivra irrépréhensible devant Dieu et devant les hommes.

« Si vous voulez, ô Guillaume comte d'Ostrevant, garder ces règles, vous acquerrez grand honneur en ce monde, et enfin la vie éternelle.

« Cela fait, l'évêque prit le jeune comte par les mains jointes et les ayant posées sur le missel lui dit : Voulez-vous recevoir l'ordre de chevalerie au nom du Seigneur Dieu, et observer ces règles ? Le comte répondit : Oui. — Alors l'évêque lui présenta la formule du serment écrite en ces termes, que le jeune prince lut à genoux : Ego, etc. Moi, Guillaume de Hainaut, comte d'Ostrevant, etc., prince libre et vassal du Saint-Empire, promets et

fais serment en présence de messire Pierre, évêque de Cambrai, etc., de garder toutes les lois de chevalerie, par l'imposition de mes mains sur les Saints Évangiles.

« Là-dessus, l'Évêque lui dit qu'il lui donnait cet ordre en rémission de ses péchés. »

Le P. Menestrier, *Des cérémonies ecclésiastiques pour armer les chevaliers.*

6. — Page **43**.

Extrait de l'*Ensenhament* du troubadour Pierre Vidal, de Toulouse, à un jongleur :

« J'ai été à la cour du roi Alphonse, père de celui qui fit tant de bien et tant d'honneur à tout le monde : j'y ai vu tant de bons exemples, que j'en suis devenu meilleur en tout point. Si vous y aviez été, vous auriez vu ce siècle fortuné, dont votre père vous parlait, où brillaient les hommes généreux et amoureux. Vous auriez vu les troubadours conter comme ils étaient régalés et entretenus dans les cours. Vous auriez vu leurs brillants équipages, la réception honorable que leur faisaient les Seigneurs. Vous auriez vu la même chose en Lombardie, chez le preux marquis de Montferrat; en Provence, chez les seigneurs de Blacas, et chez Guillaume, le bon seigneur de Baux. » Il nomme ensuite plusieurs autres seigneurs; entre autres, en Allemagne l'empereur Frédéric II, en Angleterre Henri II, et ses trois fils; à Toulouse, le comte Raymond VI, en Catalogne, le comte Pierre II, de Barcelone, et son fils Alphonse. — Millot, t. II, p. 288-9.

7. — Page **57**.

Nicolas de Herberay, seigneur des Essarts, était un gentilhomme picard qui servit dans l'artillerie, en qualité d'officier, sous les ordres du maréchal de Brissac. Lui-même se qualifie,

en tête de sa traduction, de « commissaire de l'artillerie du Roy, et lieutenant en icelle ès païs et gouvernement de Picardie, de monsieur de Brissac, chevalier de l'ordre, grand maître et capitaine général d'icelle artillerie. » Il épousa, en 1531, Jeanne de Neufville, fille de Nicolas de Neufville Villeroy, seigneur de l'Équipée et autres lieux, secrétaire du roy en 1507, et des finances en 1514, trésorier de France. C'était, dit La Croix du Maine, le gentilhomme le plus estimé de son temps pour parler bien français, et pour l'art oratoire. D'Herberay mourut vers 1552, comme il paraît par une épître d'Estienne Pasquier, qui est à la tête du neuvième livre d'Amadis, par Claude Colet, 1553, dans laquelle Pasquier marque qu'il était mort depuis peu de temps.

Pendant sa captivité en Espagne, François Ier avait connu l'*Amadis* espagnol. Sa sœur Marguerite lui en faisait des lectures pour charmer les ennuis de sa prison. Or, dans son Épître dédicatoire de la chronique de *don Florès de Grèce*, au roi Henri II, d'Herberay nous apprend qu'il avait entrepris la traduction de l'*Amadis* par ordre du roi François Ier, et qu'il était sur la fin du huitième livre lorsque mourut ce prince (1547), qu'étant alors tombé malade, et n'étant revenu en santé qu'après avoir souffert longtemps, il avait dédaigné de continuer cette traduction, et s'était adonné à quelque chose de plus solide, en mettant en français l'*Histoire des Juifs* de Josèphe.

Cette fantaisie du roi François Ier a valu à la France un des plus curieux monuments de sa langue. On a vu, page 171, le jugement si favorable d'Estienne Pasquier. La Fontaine en faisait aussi le plus grand cas. « Le vieux langage, pour les choses de cette nature, dit-il dans la Préface des *Contes*, a des grâces que celui de notre siècle n'a pas. *Les Cent Nouvelles*, les vieilles traductions de Boccace et des *Amadis*, Rabelais, nos anciens poëtes, nous en fournissent des preuves infaillibles. »

La traduction de des Essarts mérite tous ces éloges. Quoique traducteur, il demeure constamment fidèle au génie de la langue française. L'original espagnol ne le gêne nullement. Son style

fluide a beaucoup d'aisance, d'abondance et de facilité. Des Essarts est parfaitement à l'unisson avec son auteur; voilà pourquoi il entre avec tant d'aisance dans les sentiments qu'il a à traduire. Il excelle à rendre l'éloquence des plaintes, la grâce riante des descriptions, les détails des récits. Il sent en général tout ce qu'il traduit, et on ne rencontre nulle part dans son style la langueur qui accompagne si souvent les traductions.

Aussi Borel cite-t-il l'*Amadis de Gaule* au Catalogue des livres tant manuscrits qu'imprimés dont il s'est servi pour son ouvrage des *Antiquités françoyses et gauloises*, Dictionnaire utile à l'explication des anciens manuscrits et ouvrages en vieille langue françoise, depuis Villehardouin, avec indication d'une foule de mots thyois ou franctheuth.

On trouve une épître de des Essarts à Anne, Marguerite et Jeanne de Seymour, datée du 22 février 1550, à la tête du *Tombeau de Marguerite de Valois*, reine de Navarre, fait premièrement en distiques latins par ces trois sœurs. Paris, 1551, in-8°.

8. — Page 71.

LE CONTE DE SIRE THOPAS.

Écoutez, jeunes seigneurs, écoutez attentivement, et je vous parlerai avec vérité des joies et des plaisirs d'un chevalier bel et noble dans les batailles et dans les tournois; son nom était sire Thopas.

Il naquit en pays lointain, en Flandre, au-delà des mers, à Popering, dans le lieu où son père vivait en homme libre, comme seigneur de ce pays par la grâce de Dieu.

Sire Thopas était un vaillant jeune homme, sa figure était blanche comme *pain de Maine*, ses lèvres rouges comme la rose, son teint semblable à l'écarlate, et, je vous le dis avec certitude, il avait un joli nez.

Ses cheveux et sa barbe couleur de safran descendaient jusqu'à sa ceinture, ses souliers étaient en cuir de Cordoue; il avait des bas bruns de Bruges et une robe de ciclaton qui lui avait coûté maint *jacobus*.

Il savait chasser le cerf sauvage et chevaucher vers la rivière, portant un faucon gris chaperonné. Il était aussi bon archer, et n'avait pas son-pareil à la lutte lorsqu'un bélier en était le prix.

Mainte jolie fille dans les bosquets ou étendue sur sa couche soupirait d'amour pour lui; mais c'était un homme chaste et nullement débauché; son haleine était douce comme la fleur du mûrier sauvage qui donne des baies de pourpre.

Or il advint un jour, comme bien je puis vous le dire, que sire Thopas voulut aller chevaucher. Il monta sur son coursier gris; dans sa main était sa lance et à son côté son long sabre.

Il s'élança à travers une belle forêt où étaient mainte bête sauvage, des cerfs et des lièvres, et, comme il chevauchait du nord à l'est, il faillit lui arriver une triste mésaventure.

Là s'élevaient toutes sortes de plantes grandes et petites, la réglisse et la valériane, le girofle et la noix muscade pour mettre dans la bière nouvelle ou vieille, ou pour conserver.

Les oiseaux, éperviers et geais, chantent à l'envi, c'est un bonheur de les entendre; le merle aussi entonne son chant, et la tourterelle sur la branche fait entendre sa voix forte et claire.

Sire Thopas se sentit pris d'amoureux désir en entendant le chant de la grive; il éperonna son beau coursier, comme s'il était fou, tant qu'il était baigné de sueur et que ses flancs étaient couverts de sang.

Sire Thopas fut enfin las de galoper; si grande était son ardeur, qu'il fut heureux de s'étendre sur l'herbe molle, et procura ainsi un peu de répit à son cheval, et lui donna de bon fourrage.

Ah ! sainte Marie ! *benedicite!* que signifie cet amour dont je suis si cruellement saisi ? J'ai rêvé toute cette nuit, par ma foi ! qu'une reine des fées devait être ma maîtresse et dormait à mes côtés.

C'est une reine des fées que je veux aimer, car, dans ce monde, il n'est pas une femme digne d'être ma compagne. Je renonce donc à toutes les femmes pour chercher une reine des fées par monts et par vaux.

Aussitôt il sauta en selle et piqua des deux par-dessus barrières et murs, à la recherche d'une reine des fées, jusqu'à ce que, après avoir beaucoup chevauché, il parvint aux pays de la féerie.

Il y chercha au nord et au midi, dans plusieurs forêts sauvages, écoutant souvent bouche béante, car dans cette contrée il ne rencontra personne à pied ou à cheval, ni femme ni enfant.

Enfin vint un grand géant; son nom était sire Oliphant, un homme d'une force effrayante. Il dit : Jeune homme, par *Termagant*, si tu ne te hâtes de sortir de chez moi, j'abattrai ton cheval d'un coup de ma massue. C'est ici que demeure la reine des fées, au milieu des harmonieux concerts de la harpe et de la flûte.

Le jeune homme dit : Je pourrais t'en faire autant, mais demain je te rencontrerai lorsque j'aurai mon armure, et alors, par ma foi ! tu gémiras sous les coups de ma lance; si je puis, je te percerai le ventre avant que le soleil soit parvenu à la moitié de sa course. Ici tu seras occis.

Sire Thopas se hâta de battre en retraite devant le géant qui lui lançait des pierres avec une fronde. Mais sire Thopas l'échappa belle, et ce fut par la grâce de Dieu et sa belle conduite.

Mais, mes jeunes seigneurs, écoutez mon conte, plus gai que le chant du rossignol. Je vais vous dire comment sire Thopas, épuisé de fatigue à chevaucher par monts et par vaux, retourna à la ville.

Il ordonna à ses joyeux serviteurs de commencer les jeux et la musique, car il lui faut combattre un géant à trois têtes pour l'amour d'une beauté resplendissante.

Venez, dit-il, mes ménestrels, et, pendant que je revêts mon armure, faites-moi des récits qui surtout soient vrais, des *romances* de papes et de cardinaux et aussi d'amour.

Ils lui apportèrent d'abord le vin doux et l'hydromel dans des vases, puis des aromates et du beau pain d'épice, de la réglisse et du sucre raffiné.

Il mit d'abord sur sa peau blanche un linge fin, son haut-de-chausses et aussi sa chemise, et, sur sa chemise, un court hoqueton, et, sur le tout, son corselet pour protéger son cœur.

Et enfin par-dessus tout cela une cotte de mailles, ouvrage d'un juif habile, formée de plaques solides, et son armure blanche comme la fleur de lis, dans laquelle il devait combattre.

Son bouclier était fait d'un or rouge, et portait une tête de sanglier, et en outre une escarboucle, et il y jura, sur la bière et sur le pain, que le géant devait mourir, arrive que pourrait.

Ses jambards étaient en cuir bouilli, la gaîne de son épée était d'ivoire, son casque de laiton brillant ; sa selle était faite d'un os recourbé (1), et sa bride brillait comme le soleil ou comme le clair de lune.

La lance était un fin cyprès et ne présageait que la guerre, son cheval était d'un gris pommelé; il allait un doux amble. — Voilà, mes amis, la première partie de mon conte; si vous voulez en entendre davantage, je vais essayer de le continuer.

Maintenant, belles dames et chevaliers, faites silence par charité et écoutez mon récit. Il y est question de bataille et de chevalerie, de galanterie et d'amour.

On parle de romans célèbres, de Hornchild, d'Ipotis, de Bévis et de sire Guy, de sire Lebeuf et de Plein-d'amour; mais sire Thopas était la fleur de la vraie chevalerie.

Il monte donc sur son bon cheval; il s'avance sur la route, brillant comme l'étincelle qui s'échappe du tison ardent. Sur son casque était une tour surmontée d'une fleur de lis. Que Dieu le préserve de tout mal!

Comme c'était un chevalier avide d'aventures, il ne dormait

(1) Quelle était cette espèce d'os, dit le commentateur Tyrwhitt, je déclare l'ignorer complétement.

qu'à la belle étoile, enveloppé de son manteau; son casque lui servait d'oreiller; il soignait lui-même son destrier, et lui donnait une herbe fine et bonne.

Lui-même il ne buvait que l'eau de la fontaine, comme fit aussi le chevalier Percival, si brave sous son armure. Mais un jour..........

Ici le poëte est interrompu par ses auditeurs dont la patience est à bout et qui déclarent qu'ils ne veulent pas en entendre davantage.

D. — Page 22.

Le pas d'armes de l'Orbigo fut un acte des plus solennels, qui se passa avec l'agrément exprès du roi de Castille, Jean II, lequel en fit surveiller l'exécution et rédiger officiellement les détails par un de ses secrétaires, Pero Rodriguez Delena. La description de Pero Rodriguez Delena, connue sous le nom de *Paso honroso*, a été réimprimée en 1724, à la fin de la *Chronique* d'Alvaro de Luna. — Des cartels de défis avaient été publiés d'avance, même à l'étranger, comme on le voit par la harangue de Quiñones au roi Jean II. Nous donnons ce curieux discours, rien ne nous paraissant plus propre que de semblables pièces à éclairer sur les mœurs et l'esprit d'une nation et d'un siècle :

« C'est un désir juste et raisonnable à tous captifs et gens en prison retenus, d'obtenir la liberté; et comme moi, votre sujet et vassal, suis depuis longtemps dans les fers d'une dame, en témoignage de quoi je porte tous les jeudis cette chaîne à mon cou, — conformément à ce qui déjà est notoire dans votre magnifique cour et royaume, et à ce qui a été publié de cet esclavage au dehors par des hérauts porteurs de mes armes, aujourd'hui, puissant seigneur, l'apôtre saint Jacques invoqué, j'ai résolu de me racheter moyennant trois cents lances rompues par la hante, tant de moi que des chevaliers qui sont ici présents en harnais de guerre, en comptant pour rompue toute

lance qui aura tiré du sang... Nous serons placés sur le grand chemin que suivent d'ordinaire la plupart des gens qui se rendent à la ville, laquelle possède la sainte sépulture de l'apôtre, certifiant à tous étrangers qu'ils trouveront audit lieu harnais, chevaux et lances telles que tout bon chevalier pourra jouter avec elles sans crainte de les briser d'un faible coup. Et je fais à savoir à toute dame de qualité qui passera audit lieu que, si elle n'est accompagnée de chevalier ou gentilhomme capable de faire armes pour l'amour d'elle, elle sera tenue de laisser le gant de sa main droite. »

La dernière condition est ainsi conçue :

« Qu'il soit patent et manifeste à toutes les dames de l'univers que si la dame à qui je suis vient à passer par le lieu où je me tiendrai avec les chevaliers du Pas, elle sera assurée de perdre le gant de sa main droite, et nul chevalier ni gentilhomme ne pourra faire armes pour l'amour d'elle, à l'exception de moi, puisqu'il n'y a personne dans l'univers qui puisse le faire aussi véritablement que moi. »

10. — Page **132.**

C'était une opinion admise dans la haute société féodale du douzième siècle, qu'une dame, contrainte par des convenances politiques d'abandonner sa personne à un époux, pouvait, sans manquer à ses devoirs, réserver en faveur d'un autre les sentiments de son cœur les plus délicats. Cette donnée est absolument nécessaire à connaître, pour s'expliquer les fictions romanesques du temps, et, entre autres pages singulières, les paroles que l'auteur de Lancelot du lac prête à la reine Genièvre, devant son époux et toute sa cour. Par un enchantement de Morgain la fée, on lui représente un anneau, en tout semblable à celui qu'elle donna jadis à son chevalier. « La royne s'est levée et dist : Cest anneau cognois-je bien; car je donnoy l'anneau à

Lancelot; et bien vueil que tous et toutes le saichez, que je luy donnoy cest anneau comme loyalle dame à chevalier. Et vous, sire, dist-elle au Roy, je vueil bien que vous saichez que oncques je ne donnoy à Lancelot l'amour que ceste damoyselle dist. Et je cognois tant la haultesse du cueur de Lancelot, que oncques ne le dist, ains se fust plustost laissé traire la langue. Mais il est vray que Lancelot avoit tout faict pour moy, que je luy donnoy mon cueur, et tout ce que je povoye donner à chevalier... Et qui fust la dame au monde, se Lancelot eust tant faict pour elle comme il a pour moy, que l'en eust esconduyt? Lancelot, par sa procsse, en ung jour vous rendist terre et honneur, et vous mist à vos piedz Gallehault qui cy est, quand vous estiez au dessoubz de luy; Lancelot me conquist par sa proesse, là où je fuz desloyaumentjugée à mort et à destruyre; Lancelot deslivra monseigneur Gauvain de prison; Lancelot estoit le sanspareil de tous les chevaliers du monde. Il avoit toutes les bonnes taches que Dieu feist oncques. Lancelot estoit doulx et amyable à tous, et plus beau que nul. Par mon chief, dist-elle, je l'ose dire devant tous ceulx de céans, se il estoit mort, je vouldroye qu'il fust de moy et de luy quanque ceste dist, par convenant qu'il fust sain et haitié céans. »

11. — Page **162**.

J'ai ouy faire un conte à la Cour aux anciens d'une dame qui estoit à la Cour, maistresse de feu M. de Lorge, le bonhomme, en ses jeunes ans l'un des vaillants et renommez capitaines des gens de pied de son temps. Elle, en ayant ouy dire tant de bien de sa vaillance, un jour que le roy Françoys premier faisoit combattre des lions en sa Cour, voulut faire preuve s'il estoit tel qu'on luy avoit foit entendre, et pour ce laissa tomber un de ses gans dans le parc des lyons, estans en leur plus grande furie, et là-dessus pria M. de Lorge de l'aller quérir s'il l'ai-

moit tant comme il le disoit. Luy, sans s'estonner, met sa cappe au poing et l'espée en l'autre main, et s'en va asseurément parmi ces lyons recouvrer le gand. En quoy la fortune luy fut si favorable, que faisant toujours la bonne mine et monstrant d'une belle assurance la pointe de son espée aux lyons, ils ne l'osèrent attaquer; et ayant recouru le gand, il s'en retourna devers sa maistresse et luy rendit; en quoy elle et tous les assistans l'en estimèrent bien fort. Mais on dit que de beau dépit, M. de Lorge la quitta pour avoir voulu tirer son passe-temps de luy et de sa valeur de cette façon.

(Brantôme, *De l'amour des dames pour les braves*, t. VII, p. 460.)

12. — Page 172.

Le premier livre de l'histoire et ancienne cronique de Gérard d'Euphrate, *duc de Bourgogne : traitant, pour la plupart, son origine, jeunesse, amour, et chevaleureux faitz d'armes. Mis de nouveau en nostre vulgaire françoys.*— Paris, pour Vincent Sertenas, libraire, 1549.

Dans l'épître au lecteur qui fait partie des pièces liminaires, le prétendu traducteur anonyme s'exprime ainsi : « Me mis trente ans il y a et plus à traduire en nostre vulgaire un poëte vuallon traitant des guerres d'un grand seigneur appelé Gérard d'Euphrate... Mais le peu de recueil que l'on faisoit adoncq' des traductions de M. Seissel et illustrations de Jean Lemaire, œuvres certes dignes de louange et mérite, m'en découragea, fit cacher et mettre en layette mes mynutes, jusques à l'an mil cinq cent trente-neuf, que le gentil-homme des Essarts fit revivre son *Amadis.* »

13. — Page 191.

Le comte de Coligny-Saligny, d'une noble maison de Bourgogne, s'attacha comme tel au parti du prince de Condé durant les guerres de la Fronde (la Bourgogne était le gouvernement des princes de Condé), et se sépara de lui lorsque le prince trahit son pays en passant aux Espagnols. Après la paix des Pyrénées, le prince de Condé, étant rentré en grâce, retrouva à Paris le comte de Coligny, et, avec la violence naturelle de son caractère, il essaya de faire sentir son courroux à son ancien compagnon d'armes. Laissons maintenant parler Coligny :

« Je le fis prévenir (le prince de Condé) que là où je viendrois à le rencontrer, je ne le braverois nullement, et lui céderois le terrain volontiers; mais que si, en me retirant par le respect que je lui dois, il venoit à moi pour me faire quelque déplaisir insigne, qu'un homme de ma naissance et de mon humeur ne dût pas souffrir, ou ne pût vivre content après l'avoir souffert, que s'il estoit si fol que de l'entreprendre (ce furent mes propres termes), je le tuerois infailliblement; que je sçavois bien que je serois pendu après l'avoir fait, mais que, quoi qu'il m'en dût arriver, j'aimerois mieux mourir que de souffrir un affront insigne et qui portât le déshonneur avec soi. » *Mém.* du comte de Coligny-Saligny, p. 75-76. (Société de l'Histoire de France.)

Ces *Mémoires* se distinguent par une précision et une énergie toutes militaires. Ils peignent admirablement le caractère de l'auteur et le font aimer. En un mot, ils confirment entièrement ce que j'ai avancé de la grandeur de ce temps, et des impressions que certaines âmes avaient reçues de la condition féodale et de l'éducation chevaleresque.

Ces *Mémoires* soulèvent aussi l'importante question du sort qu'éprouvèrent, sous le règne de Louis XIV, les anciens servi-

teurs des princes révoltés. L'exemple de Coligny semblerait montrer que la cour ne les admit jamais à une réconciliation complète. Les grâces allèrent ailleurs. Peut-être cependant, en ce qui concerne Coligny, ne fut-il délaissé qu'à cause de ses infirmités. Son caractère dut y être pour beaucoup. Il avoue n'avoir jamais voulu plier devant les ministres, et reconnaît si bien en cela la cause de sa disgrâce, qu'il conseille à ses enfants de ne l'imiter pas en ce point.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

SUR

L'AMADIS DE GAULE,

SUR LA TRADUCTION ET LA SUITE DE CE ROMAN.

---

1. *Editions espagnoles.*

L'*Amadis* espagnol, y compris la *Suite*, ne renferme en cette langue que douze livres. Il est de la plus grande difficulté de rassembler tous ces livres en espagnol. Il est même assez difficile de se procurer les quatre premiers, d'après les anciennes éditions. Mais ces quatre premiers livres sont encore si populaires en Espagne, qu'il en a été publié une édition à Barcelone en 1848, 4 vol. in-12, laquelle fait partie d'une collection de romans à bon marché.

En 1872, a été découvert à Ferrare un exemplaire d'une édition de l'*Amadis* espagnol, la plus ancienne de toutes et qui était restée inconnue à tous les bibliographes. Elle a été imprimée en 1508 à Sarragosse, par Georges Coci, en caractères gothiques. En voici le titre et la description :

Los quatro libros del Uir || tuoso caualllero Amadis || de Gaula : Complidos. || (Au-dessus une grande gravure sur bois, et dans une banderole les mots;) AMA DIS || DE || GAULA ||). — (A LA FIN :) Acabanse los quatro libros del efforçado y muy

virtuoso Cauallc || ro Amadis de Gaula; enlos quales se hallan muy por estenso las grandes auenturas y || terribles batallas que en sus tiẽpos por el se acabaron y vencieron y por otros mu || chos Cavall'os : assi de su linaje, como amigos suyos. *Fueron emprimidos en || la muy noble, y muy leal ciudad de Ça-ragoça, por George Coci Ale || man. Acabarõse a* XXX, *dias del || mes de octubre del año del na || scimiento de nro saluador Jesu Xpo mil y quinientos y ocho años.* (En dessous, recto du f. 298, la grande marque de l'imprimeur. Le dernier feuillet est blanc.) In-fol. goth. à 2 col. 302 ff. dont les 298 premiers sont chiffrés, signatures *a-z* et A à P, à 8 ff. par cahier, à l'exception de P qui n'en a que 6, 46 lignes par page.

Cet exemplaire a été acheté au libraire Tross par feu M. le baron Seillière, au prix de 10,000 fr.

L'édition suivante serait celle de Salamanque, 1510, in-fol., qui est citée par Clemencin, Lenglet du Fresnoy, etc. Elle est d'une rareté extrême et n'a jamais été bien décrite. Son existence même est mise en doute.

Une édition de Séville, 1511, in-fol. : *Los quatro libros de Amadis de Gaula corregidos por Garci Ordoñez de Montalvo.* Seuilla, a xx dias del mes de Marzo 1511, figure au catalogue de la bibliothèque Colombine à Séville; mais Gallardo (*Ensayo de una bibliotcca española*), qui rapporte cette mention, déclare n'avoir pas pu voir cet exemplaire.

La plus connue jusqu'à ce jour de toutes les éditions anciennes est celle de 1519, imprimée par Antoine de Salamanque, in-fol., goth. avec figures sur bois : *Los quatrõ libros del muy esforçado cauallero Amadis de Gaula. Nueuamẽte emendados hystoriados.* Elle ne porte pas d'indication du lieu d'impression, mais on sait qu'Antoine de Salamanque exerçait à cette époque l'imprimerie à Rome. Le privilége qui lui a été accordé pour dix ans par le pape Léon X, privilége inséré au verso du titre, confirme d'ailleurs ce fait. On ne connaît que trois exemplaires de cette édition.

Les autres éditions des quatre premiers livres en langue espagnole sont les suivantes :

Sarragosse, George Coci, 1521, in-fol., goth.

Tolède, 1524, in-fol. Son existence n'est pas bien prouvée.

Séville, 1526, in-fol., goth.

Séville, Cromberger, 1531, in-fol., goth., fig. sur bois. Édition très-rare.

Venise, J.-A. de Sabia, 1533, in-fol., lettres rondes, fig. sur bois.

Séville, Cromberger, 1535, in-fol., goth., fig. sur bois.

Séville, Cromberger, 1539, in-fol. Simple réimpression de la précédente.

Medina del Campo, Joan de Villaquiran et Pedro de Castro, 1545, in-fol., goth. Très-rare.

Séville, Cromberger, 1547, in-fol., goth., fig. sur bois.

Lovayna, Serv. Sasseno, 1551, 2 vol. pet. in-8°.

Séville, Cromberger, 1552, in-fol., goth.

Burgos, P. de Santillana, 1563, in-fol., goth.

Séville, A. de la Barrera, 1575, in-fol., goth.

Salamanque (Lucas de Junta), 1575, in-fol., goth.

Salamanque, P. Lasso, 1575, in-fol., goth.

Alcala de Henares, Querino Gerardo, 1580, in-fol., lettres rondes.

Séville, Fernando Diaz, 1586, in-fol., goth.

Burgos, Simon Aguayo, 1587, in-fol., lettres rondes.

Depuis cette dernière époque il n'y a eu aucune édition espagnole des quatre premiers livres d'Amadis de Gaule, jusqu'à celle de Madrid, 1838, 4 vol. in-4°, mal imprimée et avec des gravures plus que médiocres.

Les éditions originales, ou les plus anciennes connues, de la suite de ce roman, sont les suivantes :

5e livre : *Las Sergas de Esplandian;* Séville, Cromberger, 1510, in-fol., goth.

6e livre : *Florisando;* Salamanque, J. de Porras, 1510, in-fol., goth.

7e livre : *Lisuarte de Grecia;* Séville, J. Varela de Salamanca, 1514, in-fol., goth.

8e livre : *Lisuarte de Grecia y Muerte de Amadis;* Séville, Cromberger, 1526, in-fol., goth.

9e livre : *Amadis de Grecia;* Burgos, 1535, in-fol., goth. Édition douteuse.

10e livre : *Florisel de Niquea;* Valladolid, Nic. Tierri, 1532, in-fol., goth.

11e livre : *Rogel de Grecia;* Medina del Campo, 1535 et Séville, 1536, in-fol., goth. Éditions douteuses. Séville, Cromberger, 1546, in-fol., goth.

12e livre : *Silves de la Selva;* Séville, Dom. de Robertis, 1546, in-fol., goth.

Nous ne citons pas les éditions postérieures de chacun de ces livres; on trouvera à cet égard des renseignements détaillés dans les ouvrages suivants : Brunet, *Manuel du libraire;* — Graesse, *Trésor de livres rares;* — P. de Gayangos, *Libros de caballerias*; — Gallardo, *Ensayo de una biblioteca española*, t. Ier; enfin dans le *Catalogo de la biblioteca de Salvá*, par P. Salvá y Mallen; Valence, 1872, 2 vol. gr. in-8°, avec nombreux *fac-simile*, travail bibliographique fort remarquable.

---

2. *Traductions en français.*

Nous avons pris pour base de cette Notice l'article du père Niceron, sur d'Herberay des Essarts, inséré au tome XXXIX de ses Mémoires, en complétant cet article avec les notes manuscrites placées par M. le marquis de Paulmy en tête des différents exemplaires des *Amadis* qui lui ont appartenu, et qui se trouvent déposés à la bibliothèque de l'Arsenal. Il importe de

conférer cette notice avec le tableau généalogique des *Amadis*, qui se trouve dans la *Bibliographie* de Melzi, et dans l'*Essai de classification méthodique et synoptique des romans de chevalerie inédits et publiés. Premier appendice au catalogue raisonné des livres de la Bibliothèque de M. Ambr. Firmin-Didot.* L'exemplaire que nous avons eu sous les yeux, et qui, renfermant les doubles, nous a permis de donner une notice absolument complète, appartient au cabinet de M. Ambroise Firmin-Didot.

Les quatre premiers livres renferment le roman original. Rédigés vers 1465, d'après des textes plus anciens, par *Garcia Ordoñez de Montalvo, regidor de Medina del Campo,* ils furent traduits, en 1540, par d'*Herberay des Essarts.* — Paris, *Denis Janot* et *Vincent Sertenas,* in-fol. Les éditions se succédèrent sans changement jusqu'en 1577.

Le cinquième livre, tout entier composé par Montalvo, vers 1490, contient l'histoire d'*Esplandian, fils d'Amadis.* — Traduit par le même. Paris, *Vincent Sertenas,* 1550, in-fol. La première édition doit être de l'an 1544.

Le sixième livre (7e en espagnol), traduit par le même, Paris, 1545, in-folio, contient le récit des gestes de *Lisvart de Grèce,* fils d'Esplandian. Le sixième livre espagnol : *Florisando,* que Paez de Ribeira a tiré d'un ouvrage italien, comme on le voit dans l'édition de Salamanque, imprimée chez Jean de Porras en 1510, in-fol., n'a pas été traduit en français.

Le septième livre, traduit par le même, Paris, *Jeanne Marnef,* 1546, in-fol., renferme l'histoire d'*Amadis de Grèce,* surnommé le chevalier de l'Ardente Épée, fils de *Lisvart de Grèce* et de *la belle Onolorie.* — L'auteur est *Juan Diaz,* bachelier en droit canon. Dans l'original espagnol, cette histoire ne commence qu'au neuvième livre.

Le huitième livre, traduit par le même. Paris, *Étienne Groulleau,* 1548, continue les aventures du septième.

Ce sont là les seuls livres des *Amadis* que d'*Herberay* ait traduits. Cette traduction fut continuée par d'autres; mais ce qui

est de lui est plus estimé que le reste, tant par rapport au style que pour le fond. En espagnol même, les premiers livres sont les meilleurs. Les derniers ne sont pas traduits de l'espagnol, mais plutôt le fruit de l'imagination des prétendus traducteurs ; c'est ce qui fait que, quand deux volumes ont eu deux traducteurs, ils sont fort différents. C'est de ces enfants mal venus d'Amadis que Creuzé de Lesser a dit qu'ils avaient tué leur père.

Le neuvième livre fut d'abord traduit par *Gilles Boileau*, natif de *Bullion* en Lorraine. L'auteur espagnol est Feliciano de Silva. *Claude Colet* revit depuis cette traduction, dont il y eut une édition, et la publia sous son nom seize mois après, Paris, *Vincent Sertenas*, 1553, in-fol. — Ce neuvième livre contient les gestes de *don Florisel de Niquée, qui fust filz d'Amadis de Grèce et de la belle Niquée.*

Le dixième livre est la suite du neuvième, la seconde partie du dixième. La traduction est de *Jacques Gohory*. Mais Gohory a très-peu suivi son original. — Paris, *Vincent Sertenas,* 1553, in-fol.

Le onzième livre d'Amadis de Gaule, où reluysent principalement les hautz faitz d'armes de *Rogel de Grèce* et ceux d'*Agésilas de Colchos,* au long pourchas de l'amour de *Diane*, la plus belle princesse du monde, — répond à la première partie du onzième livre espagnol, dont l'auteur n'est pas connu. Cette traduction est encore de *Gohory*, Paris, *Jean Longis*, 1554, in-fol.

Le douzième livre, qui continue les mêmes aventures, répond à la deuxième partie du douzième livre espagnol. — Traducteur, *Guillaume Aubert*, de Poitiers, avocat du roy des trésoriers de France. Nous avons de lui une *Histoire des croisades*. — Paris, *Étienne Groulleau*, 1556, in-fol.

L'édition in-folio ne contient que les douze premiers livres des *Amadis.*

Les treizième et quatorzième livres, traictant les haults faits d'armes du gentil chevalier *Silves de la Selve,* fils de l'empereur

Amadis de Grèce et de la royne *Finistée*. — Ces deux livres répondent au douzième et dernier livre que l'on connaisse de l'*Amadis* espagnol. — Le treizième eut pour traducteur *Gohory*, sous le pseudonyme de *Montluel*, 1576, in-4°. Le même *Gohory* publia le quatorzième, traduit par A. T. (*Antoine Tyron*). Paris, *Nicolas Bonfons*, 1574, in-4°.

Le quinzième livre, traictant les haults faits d'armes et amours loyalles des vaillants et invincibles chevaliers *don Sferamondi de Grèce* et *Amadis d'Astre*. Paris, *Jean Parant*, 1577. — C'est ici le dernier livre des *Amadis* de l'édition in-4°, qui contient tous les précédents, sans aucun changement, ni pour le fond, ni pour le style. — Ce quinzième livre est tout entier de l'imagination d'Antoine Tyron.

L'édition in-16, d'ailleurs conforme aux deux précédentes, contient vingt et un livres, sans compter les volumes doubles, traduits ou imaginés par différents auteurs. C'est donc la traduction in-16 qui est préférable, puisqu'elle conduit le roman plus loin que les autres éditions, et que tous les faits rapportés dans l'édition in-16 continuent assez bien l'intrigue de cet ouvrage, et ont entre eux une liaison suivie.

Le seizième livre et les suivants, jusqu'au *vingt et unième* inclusivement, sont donnés comme une traduction de *Gabriel Chappuys*, probablement d'après l'italien de *Mambrino Roseo*, et font suite à l'histoire de Sferamondi; Lyon, *Louis Cloquemin*, 1576-1579. — Les premiers chapitres du seizième renferment les mêmes choses que le prétendu quinzième livre, donné par *Tyron*; mais la traduction en est différente.

Il y a trois doubles parmi ces derniers volumes. — Le double du seizième est de l'invention de *Nicolas de Montreux*, gentilhomme du Mans. Paris, 1577, *Jean Poupy*.

Jacques Charlot, Champenois, a fait une deuxième version du *dix-neuvième livre*. Lyon, *Louis Cloquemin*, 1581; et *Jean Boiron*, une deuxième version du *vingtième*. Lyon, *Louis Cloquemin*, 1581.

Les vingt-deuxième, vingt-troisième et vingt-quatrième livres, dont on ignore l'auteur, parurent à Paris, *Olivier de Varennes*, 1615, en 3 vol. in-8°, qui sont très-rares, n'y ayant eu que cette édition.

Ces trois livres, que l'auteur donne pour traduits de l'espagnol, forment une continuation et une nouvelle conclusion des *Amadis*. Le continuateur n'a fait qu'introduire de nouveaux héros sur la scène, qu'il donne pour fils des anciens, et leur fait arriver les mêmes aventures qu'à leurs pères, sans prendre la peine d'y rien changer. Ces trois livres sont d'ailleurs d'un ton absolument différent des précédents, et ils paraissent avoir été composés longtemps après. Le style n'a ni la noblesse ni la simplicité des premiers. Il est rempli d'expressions triviales et basses. La liberté naïve des premiers livres est remplacée dans ces derniers par des peintures grossières, et souvent obscènes, qu'il est inconcevable que l'on ait osé présenter et dédier au roi, à la reine-mère, et à madame la princesse de Conti.

Les aventures racontées dans les premiers chapitres du *vingt-troisième* livre se passent en Amérique, dont il n'avait été jusqu'alors fait aucune mention dans tout le courant de l'ouvrage.

Florès de Grèce entre dans le corps et la suite des *Amadis*, et forme un *vingt-cinquième* volume, qui doit être placé après le *sixième*, puisque *Florès* est donné pour second fils d'*Esplandian*.

Ainsi l'on ne peut connaître les *Amadis* imprimés au seizième siècle, sans lire plus de trente volumes de différents formats ; mais, au commencement du dix-septième siècle, il parut un nouvel ouvrage qu'il faut encore lire pour connaître les *Amadis* en entier, car il en contient, pour ainsi dire, les préliminaires : c'est l'histoire du *Chevalier du Soleil*, et de son frère *Rosiclair*, fils de l'empereur Trébatius. Elle est en huit gros volumes in-8°, dont le premier parut en 1620, et le dernier en 1625. Ils sont

vraiment traduits de l'espagnol. L'auteur suppose que Trébatius et Rosiclair sont les ancêtres des Amadis.

Belianis de Grèce est un volume qui appartient à cette suite; il n'a été imprimé qu'en 1625, in-8°. Enfin, le *Roman des romans,* contenant la conclusion des aventures du Chevalier du Soleil, des Amadis, de Florès et de Belianis, forme encore sept gros volumes in-8°, qui ferment entièrement la marche de cette longue suite de romans, et la portent bien à cinquante volumes.

Il est certain que ce qu'il y a de meilleur dans cette espèce de bibliothèque romanesque, et ce qui en a fait la fortune, ce sont les cinq premiers livres des *Amadis.* C'est cette partie de l'histoire qu'on s'est le plus empressé de mettre en français moderne, afin de la faire connaître aux gens du monde; mais il restait encore à chercher dans plus de quarante volumes de la suite ce qu'ils pouvaient contenir d'agréable. C'est ce que M. de Paulmy entreprit d'exécuter en publiant deux volumes in-12, 1780, sous le titre d'*Histoire du chevalier du Soleil, de son frère Rosiclair, et de leurs descendants.* (Voy. *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque,* partie VIII, p. 371.)

On joint ordinairement à la collection des *Amadis* le recueil suivant: *Thresor de tous les livres d'Amadis de Gaule, contenant les harangues, epistres, concions, lettres missives, demandes, responses, respliques, sentences, cartels, complaintes, et autres choses plus excellentes, — très-utile pour instruire la noblesse françoise à l'éloquence, vertu, grâce et générosité.* — Dernière édition, rédigée en deux vol. — A Lyon, pour Jean-Anth. Huguetan, 1582 et 1606.

«Il n'est point besoin (amiables lecteurs), dit la Préface, que je vous face entendre combien le livre d'*Amadis* a eu de faveurs envers tous bons esprits, tant pour la fluidité de son langage, que les belles et grandes harangues, concions, lettres, cartels, devis et pour-parlers contenus en iceluy, et aussi pour la disposition de ses comptes, tant bien deduitz et entretenuz, qu'il est (ce me semble) peu possible d'escrire et traicter mieux, ni plus à

propos. Jaçoit qu'aucuns (estimans faire plus grande chose) ont aucunement desdaigné l'œuvre ; mais il ne s'en faut esmerveiller, pour l'audace et vantance que ces nouveaux escrivains se vendiquent, ne trouvant rien bon que ce qui sort de leur boutique et brave invention, estimans tous autres escrits comme chose légère, et de petit pris. — Ce que considérant, et aussi que le plus grand fruict qu'on peut recueillir audict livre consiste esdictes harangues, lettres, epistres, et graves concions, en icelui livre contenuz, les ay bien voulu extraire et retirer dudict livre d'*Amadis*, vous avisant que le tout diligemment veu, le bon esprit trouvera le moyen et grace de haranguer, concionner, parler, et escrire de tous affaires qui s'offriront devant ses yeux, et pourra le tout proprement accommoder et adopter, selon les occurrences de ce qui se présentera devant luy. »

Cet ouvrage singulier renferme des extraits du 1[er] livre au XXI[e] inclusivement.

---

3. *Traductions en langues étrangères.*

Il existe de l'*Amadis* des traductions en allemand, hollandais, italien et anglais, mais très-rares et incomplètes (voir Brunet). Les quatre premiers livres, imprimés à Londres, in-4°, figurent dans le catalogue de la bibliothèque Bodléienne, de *Thomas Hyde*. « When the four or five first books of *Amadis de Gaul* in French were delivered to Wolfe to be translated into English and to be printed, in the year 1592, the signature of bishop Aylmer was affixed to every book of the original. » — Warton, III, p. 393. — Voir la note sur ce passage.

Enfin, dom Clémencin, I, p. 109, de son édition de *don Quichotte*, affirme que l'*Amadis* obtint même les honneurs d'une traduction en hébreu. En effet M. Graesse, dans son *Trésor de*

livres rares, supplément, p. 30, en cite une édition sans date, in-folio, imprimée à Constantinople, par Elieser ben Gerson Soncini. « Cette traduction, dit-il, des quatre premiers livres « d'Amadis de Gaule en hébreu par Jacob ben Mose Algabbai, « demeurant à Constantinople, est restée inconnue à tous les « bibliographes. »

OUVRAGES NÉS DE L'AMADIS DE GAULE.

Outre l'*Amadigi di Francia*, dont il a été parlé, à la page 18, l'œuvre de Montalvo a donné naissance à un certain nombre de compositions qu'il n'est pas sans intérêt de connaître.

C'est d'abord : 1° la *Tragi-Comédie d'Amadis de Gaule*, composée vers 1521 par Gil Vicente, que les Portugais regardent comme le père de leur théâtre.

2° *Amadis*, tragédie en musique, représentée par l'Académie royale de musique. — Paris (Holl., Elzévir), 1684, petit in-12. La musique est de Lulli.

3° Le *Nouvel Amadis*, poëme en dix-huit chants, 1771. C'est le premier essai, un peu développé, de Wieland dans le genre chevaleresque, qui lui inspira dans la suite un chef-d'œuvre, *Obéron*. Dans la préface de sa première édition, l'auteur a soin de nous avertir que son roman n'a rien de commun que le nom, soit avec le célèbre *Amadis de Gaule*, soit avec l'*Amadigi* de Bernardo Tasso; il a, dit-il, inventé tous ses personnages, et les a faits aussi fous qu'il lui a été possible. — On est frappé, à la lecture de ce poëme, des nombreuses traces de français qui s'y trouvent; Wieland a été jusqu'à employer assez fréquemment des mots et des expressions de notre langue, qui ne produisent pas toujours un bon effet.

Cet ouvrage de Wieland nous fournit l'occasion de citer l'o-

pinion de Goethe sur le roman d'*Amadis de Gaule*. Il écrivait à Schiller, en janvier 1805 :

« Pour chasser l'ennui, je me suis mis à lire toute sorte de choses, et entre autres *Amadis de Gaule*. Il est vraiment honteux que je me sois laissé arriver à l'âge que j'ai sans avoir connu cet excellent ouvrage, autrement que par ceux qui l'ont parodié. »

4° *Amadis*, poëme, par Creuzé de Lesser; Paris, 1813, 2 vol. in-18.

5° *Amadis de Gaule*, par Alphonse Pagès. — Paris, Académie des bibliophiles, 1868, in-16. C'est une analyse des quatre premiers livres de la traduction d'Herberay des Essarts, précédée d'une Introduction où l'auteur s'appuie surtout sur notre ouvrage.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

CONCLUSION.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.